

À L'EST, DU NOUVEAU

# Kometa

## N°1 — IMPÉRIALISME

C'est le roman géorgien d'Emmanuel Carrère, le texte prémonitoire de Milan Kundera, le slam de Lili Pankotai contre Viktor Orbán, les lectures d'André Markowicz, la lettre d'un prisonnier de Poutine, la colère de Luba Yakymtchouk.



# Kometa

## NUMÉRO 1

Automne 2023

Chère lectrice, cher lecteur,

À l’Est, l’invasion de l’Ukraine par la Russie n’est pas seulement une guerre, avec ses tranchées et ses drones, entre Verdun et science-fiction. C’est le renversement de nos certitudes. Le blé, le gaz, le chauffage, notre sécurité, nos alliés, notre prétendue centralité européenne : ce que nous avons cru éternel est chamboulé. S’ouvre l’inconnu.

Il est facile d’ironiser sur certains Américains qui ne savent pas situer Bruxelles ou Paris sur une carte. Dès le 24 février 2022, derrière les souffrances ukrainiennes, des villes, soudain, nous sont apparues : Kherson, Bakhmout, Boutcha, Kharkiv. Des résistants ont découvert leur courage, et nous le leur. Des écrivains, des poètes se sont dressés pour dire l’indicible, et nous ont rappelé que cette guerre s’inscrit dans une continuité : Tchétchénie, Géorgie, Syrie, Crimée, Donbass. On rouvre les livres d’histoire, on se bat pour la réécrire. Il y a tant à découvrir.

Née de l’envie de mieux appréhender un monde qui nous dépasse, *Kometa* se tourne vers l’est, quatre numéros par an, 208 pages pour garder la mémoire d’une époque. L’Est ? Un territoire immense, quinze fuseaux horaires, de Venise à Vladivostok, de Tbilissi à Tallinn, de Kyiv à Kazan. Vu d’ici, un vaste flou. « Mettre l’Est au centre de la carte », drôle d’ambition pour une revue. Si on met l’Est au centre, il ne sera plus à l’est. C’est notre but, changer de regard, bouger les certitudes. *Kometa* mobilise des autrices et auteurs qui savent raconter la marche du monde et la vie des gens. Des photographes qui parfois se cachent ou prennent tous les risques pour montrer ce qu’ils voient. Des penseurs, des cartographes, des cinéastes, des historiens...

*Kometa* signifie « comète » en ukrainien, en russe, en tchèque, en macédonien, en tadjik, en tatar, et dans des dizaines d’autres langues à travers la planète, comme l’hawaïen. Dans l’Antiquité, une comète transperçant la nuit était annonciatrice d’un événement. *Kometa* ne regarde pas cet astre aveuglant mais ce qu’il éclaire, en prenant le temps de le comprendre. C’est une revue qui se tourne vers le monde qui se lève, révèle des voix, des images, des courages, des silences, et croise les regards pour raconter notre histoire.

Léna Mauger

### En couverture

« J’ai pris la photo de ce soldat à l’Académie militaire d’Odessa, en 2015, après l’annexion de la Crimée. Quand je revois cette image, je me dis “où peut bien être ce garçon à présent ?” Et ça me brise le cœur. »

Yelena Yemchuk, photographe ukrainienne

### Photo intérieure gauche

Varsovie, Pologne, 13 décembre 2020. Marche pour la liberté, contre le gouvernement conservateur.

Rafal Milach/Magnum Photos

### Photo intérieure droite

Varsovie, Pologne, 29 janvier 2021. Manifestation contre l’interdiction presque totale de l’avortement.

Rafal Milach/Magnum Photos

# Impérialisme

## Le mot du numéro

La vocation des cultures impérialistes est de prendre toute la place. Leur puissance nous aveugle. L'américaine, bien sûr. Mais aussi la russe, que nous croyions connaître. À tort. Trois mois avant l'invasion de l'Ukraine, Vladislav Sourkov, l'obscur penseur de Poutine qui a inspiré l'écrivain Giuliano Da Empoli pour son *Mage du Kremlin*, écrivait : « La Russie s'étendra. Non pas parce que c'est bien, ni parce que c'est mal, mais parce que c'est physique. » En agressant son petit voisin, Vladimir Poutine applique la forme d'exercice du pouvoir la plus commune dans l'histoire. Nationalisme, colonialisme, totalitarisme, la Sainte Trinité nourrit des rêves d'expansion. Pour son premier numéro, *Kometa* plonge au cœur de cet impérialisme qui inverse la réalité en prétendant mener une guerre de libération. Ce thème court à travers nos récits en textes et en images. Nous allons dans le pays agresseur, la Russie, qui colonise les esprits et

cherche à écraser toute lutte, toute émancipation. « Je vis l'agression de l'Ukraine comme un crime commis en mon nom », confie une photographe de Moscou qui préfère rester anonyme. Nous partons en Ukraine, en Géorgie, en Moldavie, en Hongrie, au Bélarus, au Kirghizistan et jusqu'en Afrique australe avec Achille Mbembe, penseur de la décolonisation. « Pouchkine était utilisé pour effacer ma culture », dit une chercheuse kazakhe de l'université de Bâle. Sommes-nous capables de l'entendre, de comprendre? Nous avons beau vouloir décentrer notre regard, nous parlons depuis un pays qui a été colonisateur, un pays aujourd'hui en paix. Conscients de notre aveuglement, nous tentons d'y voir plus clair.

Léna Mauger

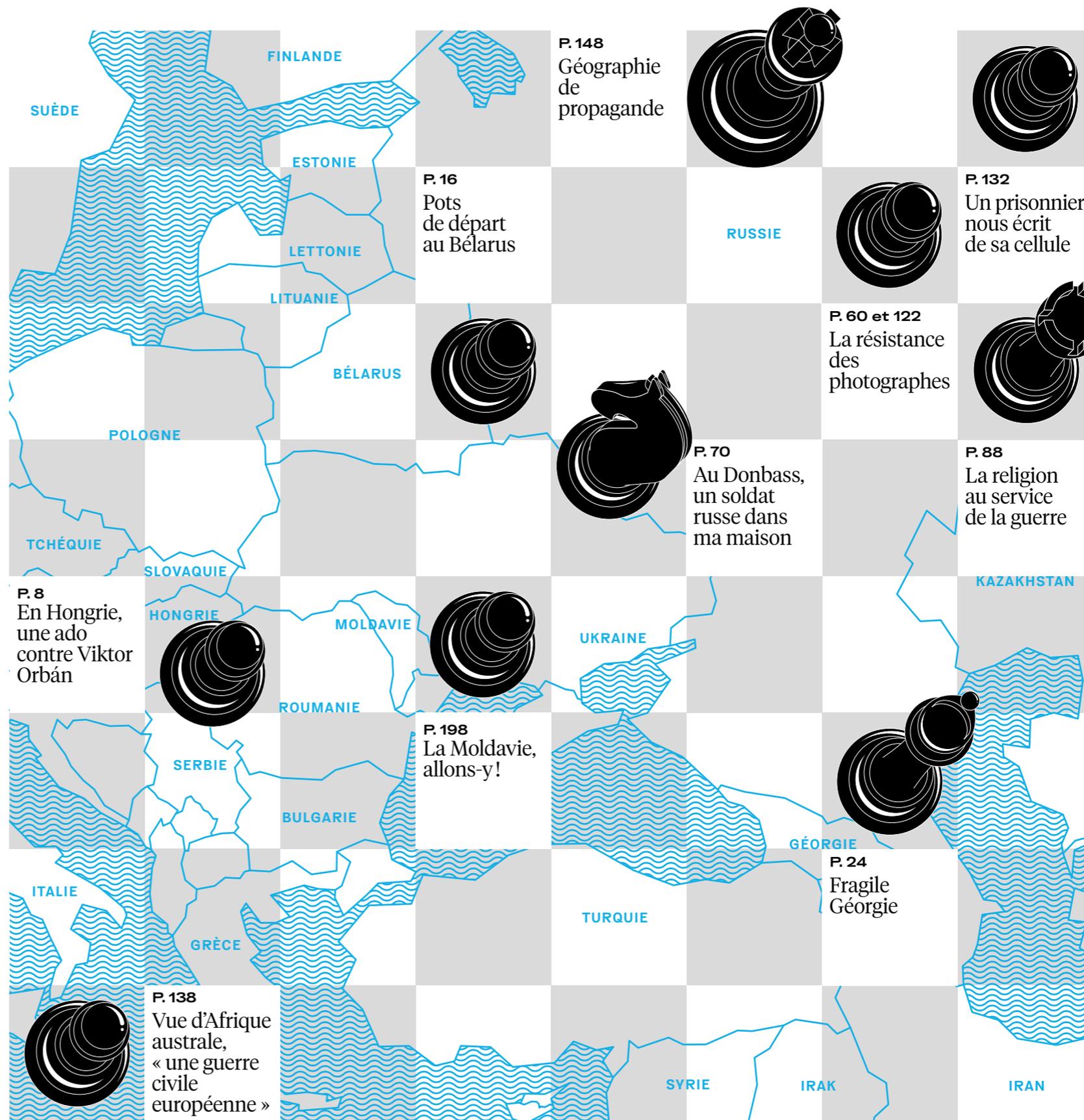


Illustration : The Shelf Company

## JE VOUS ÉCRIS DE...

BUDAPEST — LILI PANKOTAI	8
RIGA — NIGINA BEROEVA	9
BICHKEK — KONSTANTIN SALOMATIN	14
MINSK — VASIL SHIMAN	16
KHARKIV — ANNA GIN	17
ALEP — HALA MOHAMMAD	20
KYIV — SASHA KURMAZ	22

## GRANDS RÉCITS

UN ROMAN GÉORGIEN EMMANUEL CARRÈRE	24
AUX ARMES, ET CÆTERA ALYONA RODIONOVA	60
UN SOLDAT RUSSE DORT DANS MA MAISON LUBA YAKYMTCHOUK	70
PRIONS POUR NOS GUERRIERS IEGOR GRAN	88
RADIO VLADIMIR FILIPP DZYADKO	106
LA PROPAGANDE EST TOMBÉE DANS LE PANNEAU ALEXANDER GRONSKY	122

## DISSIDENCE

“TÂCHONS AU MOINS DE RESTER DES HUMAINS” LETTRE D’ALEXEÏ GORINOV, PRISONNIER EN RUSSIE	132
--	-----

## RENCONTRE

“VOUS VIVEZ UNE GUERRE CIVILE EUROPÉENNE” ACHILLE MBEMBE, HISTORIEN ET PHILOSOPHE	138
---	-----

## CARTE BLANCHE

L’ŒIL DE MOSCOU CÉDRIC GRAS ET THE SHELF	148
---	-----

## PERSPECTIVES

LA CULTURE RUSSE EST-ELLE IMPÉRIALISTE ? ENTRETIENS AVEC ALEXANDER ETKIND, ANDRÉ MARKOWICZ, BOTAKOZ KASSYMBEKOVA	156
---	-----

## PASSÉ RÉVÉLÉ

LE MANOIR PILLÉ DU PROCUREUR LES ARCHIVES DE KOSTYANTYN CHERNICHKIN	164
--	-----

## KOMETA KULTE

KULTURE	178
PAGES CHOISIES <i>UN OCCIDENT KIDNAPPÉ OU LA TRAGÉDIE DE L’EUROPE CENTRALE</i> DE MILAN KUNDERA	180
PETITE HISTOIRE D’UN GRAND LIVRE FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE	189
KOMETA BOOKS ALEXIEVITCH, SNYDER, KOURKOV, POLITKOVSKAÏA...	192
BALADES SONORES MICHKA ASSAYAS	194
KOMETA FILMS L’IMPÉRIALISME AU CINÉMA	196
ALLONS-Y! EN MOLDAVIE, AVEC ANDREA DIEFENBACH	198

...

GLOSSAIRE	206
LES PERSONNAGES	208

# Je vous écris de...



Budapest (Hongrie), 24 avril 2023. Lili Pankotai lors d'une manifestation d'étudiants.

## Budapest

Lycéenne hongroise de 18 ans, **LILI PANKOTAI** est devenue célèbre en quelques minutes en déclamant un slam lors d'une manif contre Viktor Orbán. Depuis, elle est la voix de la jeunesse en colère. Pour *Kometa*, elle tient son journal de bord.

« Pas de chance, je suis née avec le trac. Mais bon, il y a un moment où cela n'a plus d'importance. C'est sur cette pensée que j'entame les 200 kilomètres qui séparent la maison de mes parents, à Pécs, de la capitale, Budapest. Aujourd'hui, 23 octobre 2022, je slame devant la foule.

En 1956, à cette date, les étudiants hongrois démarraient une insurrection pour expulser les troupes russes. La révolution a échoué, mais nous sommes 80 000 avec la même ferveur, révoltés par la ruine du système éducatif, le licenciement des professeurs grévistes, le conservatisme des programmes scolaires, le manque de démocratie sous la présidence de Viktor Orbán. À l'instant où je monte sur scène, mon trac s'envole. La foule est si grande que je n'en vois pas le bout. Je peux presque sentir la tension et la colère dans l'air. Je dénonce l'homophobie, la propagande, l'influence de Poutine sur Orbán. Et surtout, je parle de nous, la jeunesse : « Que tu le croies ou pas, nous sommes le présent, ainsi que le putain d'avenir. » Je sais que je risque des représailles, que je ne suis pas prête pour ça. Mais jamais dans ma vie je n'ai parlé avec une telle assurance. Je descends de scène, impossible de me frayer un chemin. Les gens m'arrêtent, me prennent dans leurs bras, me félicitent.

Les jours suivants, on me traite de traîtresse et de dévergondée sur Internet. Puis on me fait comprendre par des pressions subtiles que je dois quitter mon lycée de Pécs. Selon le proviseur, tous les enseignants, sauf un, estiment que je ne suis plus la bienvenue. Avec mes parents,

on se dit que ce harcèlement moral met en péril mes études. À Budapest, dans un autre lycée, ma nouvelle vie commence un mois plus tard, entre le slam, les cours, l'activisme et des passages dans quelques émissions à la télé et sur des radios indépendantes. Le soir, quand je suis seule et que le monde ralentit un peu, je pense à mes amis de Pécs. C'est dur sans eux. Alors quand *Kometa* me contacte pour me demander d'écrire mon journal de toute une année, je dis oui. Le jour où je serai prête, vous pourrez me lire dans ces pages, entendre une autre voix, hongroise, contre la propagande, l'homophobie, la dictature. Et pour ce putain d'avenir. »

## Riga

Quand **NIGINA BEROEVA**, correspondante à Moscou pour des médias français, a dû quitter la Russie en urgence, sa mère a fait semblant de ne pas comprendre.

« Tu sais, c'est la pire période de ma vie. Et je ne vois aucune issue », m'a avoué ma mère la dernière fois qu'on s'est parlé. Maman, je suis tellement heureuse que tu me dises ça. Depuis un an qu'on ne communique plus qu'à distance, toi en Russie, moi sur les routes de l'exil, jamais tu ne m'as dit une chose aussi importante.

L'après-midi du 3 mars 2022, sept jours après le début de la guerre russe contre l'Ukraine, j'ai jeté quelques affaires

# “Maman ne voulait pas qu’on lui parle de la guerre. Elle ne voulait pas savoir que Kharkiv et Kyiv étaient bombardés, que les Ukrainiens mouraient.”

dans une valise. J’ai appelé maman, je lui ai dit que je devais décoller dans cinq heures vers la Turquie et que je ne savais pas quand je pourrais rentrer. “Pas un mot de plus ! Je ne veux plus rien entendre, répétait maman. J’ai vu l’Union soviétique s’effondrer, j’ai connu la guerre au Tadjikistan, je me suis réfugiée en Russie avec deux enfants, j’ai tout perdu. J’ai enterré mes parents et j’ai survécu à un cancer. Je n’en peux plus !”

Maman ne voulait pas qu’on lui parle de la guerre. Elle ne voulait pas savoir que Kharkiv et Kyiv étaient bombardés, que les Ukrainiens mouraient sous nos bombes, que nos soldats tuaient des civils. Elle ne voulait pas savoir que, le lendemain matin, en Russie, une loi serait promulguée pour interdire le journalisme, et moi avec. Elle ne voulait pas savoir que mes amis et moi courions le risque d’être condamnés à quinze ans de prison, juste pour avoir prononcé le mot “guerre”. Ça me faisait mal. J’aurais voulu qu’elle me soutienne. J’avais envie de lui parler de ma peur animale.

Si je vous parle de ma mère, ce n’est pas juste parce que c’est ma mère, mais parce que son histoire peut vous aider à mieux comprendre ce qui se passe en Russie et dans tout l’espace postsoviétique.

Maman est née dans une petite ville de Russie en 1975. À 22 ans, elle est partie vivre à Douchanbé, capitale du Tadjikistan, l’une des quinze républiques de l’Union soviétique. Le Tadjikistan avait beau être sous le joug de Moscou, il s’en trouvait à des milliers de kilomètres. Là-bas,

il y avait plus de liberté. La littérature interdite par le Parti communiste circulait plus facilement. On copiait à la machine à écrire les œuvres d’Alexandre Soljenitsyne, de Joseph Brodsky et d’Alexandre Galitch pour se les échanger. Il était plus facile de se procurer des vinyles de rock étranger et d’autres produits d’importation introuvables ailleurs. Il y avait moins de persécutions ethniques, d’intrigues politiques, de contrôle. En restant discret, on pouvait même y faire des affaires. C’était le lieu de tous les possibles. On y venait de toute l’Union soviétique en quête d’une vie meilleure.

Maman se plonge dans ses vieux albums photos presque tous les jours. Elle essaie de faire renaître un monde qui n’existe plus. Voilà une photographie de Lviv, en Ukraine, où maman étudiait à l’École supérieure de coiffure. Sur celle-ci, elle est membre du jury du concours de coiffure de l’Union à Minsk. Là, on est au bord de la mer en Abkhazie, comme tous les étés. Maman préfère vivre dans ces photographies, et ne pas savoir que les missiles russes pleuvent sur ses villes adorées de Lviv et de Kyiv, où dans sa jeunesse heureuse elle s’amusait avec ses amis et tombait amoureuse... Elle préfère ne pas savoir que l’Abkhazie, une région de la Géorgie, après avoir traversé deux guerres, est depuis 1992 une république non reconnue contrôlée par la Russie, figée dans le passé. Qu’au Bélarus les répressions sont effroyables et que le pays, avec à sa tête un président fou, participe à la guerre contre l’Ukraine. Maman sait tout cela, mais si elle l’acceptait, le monde merveilleux

qui vit en elle s’effondrerait. Elle fait partie de ces Russes persuadés que l’URSS était un pays formidable et que sa disparition est une tragédie. Elle raconte avec fierté, les larmes aux yeux, qu’à Douchanbé tout le monde vivait en paix, quelle que soit son origine ethnique ou sa religion : “Comment ont-ils pu nous diviser ?”

Dans notre immeuble, il y avait des Polonais, des Ossètes, des Bulgares, des Coréens, des Bélarusses, des Juifs<sup>1</sup>, des Tadjiks et des Allemands... Mon père ne vivait pas avec nous, j’étais enfant unique et la famille de maman habitait en Russie. Notre famille, c’étaient nos voisins et nos amis. Nous fêtions Hanoucca, le Noël catholique et le Noël orthodoxe, le ramadan. Nous étions solidaires. On nous apprenait à être tolérants envers autrui. Notre immeuble, c’était l’Union soviétique en miniature. Mais maman ne savait pas, et ne voulait pas savoir, pourquoi toutes ces personnes s’étaient retrouvées au même endroit, contraintes de se faire de nouveaux amis, à des milliers de kilomètres de chez elles.

Le Tadjikistan, comme de nombreuses régions d’URSS, a été peuplé dans les années 1920. Peuplé d’exilés et de bagnards. On y a déporté des Allemands, des Tchétchènes, des Juifs, des Russes et, à partir de 1937, des Coréens des confins de l’Extrême-Orient... On y a déporté des personnes accusées par les communistes d’être des ennemis ou des éléments indésirables, en raison de leur nationalité<sup>2</sup> ou de leurs opinions. On a entassé des familles entières dans des wagons, comme du bétail, vers des destinations inconnues. Les exilés et les forçats, sous la surveillance accrue des gardiens, ont creusé de leurs mains des canaux d’irrigation, ramassé les pierres pour rendre les terres cultivables, percé des tunnels dans les montagnes pour y construire des routes. Ils mouraient de faim, de maladies, du dur labeur, de la chaleur. Les survivants et leurs enfants sont restés. Ils ont construit la ville-jardin où je suis née et ce pays que maman

aime tant. Ces pages honteuses de l’histoire ne figuraient ni dans les manuels ni dans les livres. On préférait ne pas en parler...

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les républiques des confins de l’URSS ont accueilli les usines, les théâtres, les universités et les sociétés de production cinématographique en exil. Des professeurs, des sommités de la médecine, de grands scientifiques, des acteurs et des architectes célèbres se sont retrouvés au Tadjikistan. Beaucoup n’ont pas pu rentrer chez eux après la guerre. Parce qu’ils étaient descendants de nobles, parce qu’ils étaient juifs, allemands, parce qu’ils étaient suspects ou n’étaient pas inscrits au Parti communiste. Ces personnes talentueuses sont restées. Elles ont continué à construire la ville-jardin.

La guerre au Tadjikistan a suivi l’effondrement de l’Union soviétique. Une fissure s’est propagée dans les fondations de cette grande construction artificielle. Libérés du contrôle du Parti, les peuples autochtones et des groupes de Tadjiks ont commencé à se battre pour le pouvoir et pour leurs droits. Du jour au lendemain, l’amitié entre les peuples, dont certains parlent encore avec fierté, a été remplacée par le désir d’être maître de sa vie. Dès l’ouverture des frontières, les Soviétiques se sont mis à fuir.

Bien sûr, c’est une version simplifiée des faits mais on peut la résumer à cela : le ressort qui avait été comprimé pendant des décennies a finalement sauté, et plus personne n’a été capable de le contrôler.

Nous aidions nos amis à faire leurs valises. Certains partaient pour Israël, d’autres pour l’Amérique, l’Allemagne, la France. D’autres encore en Russie. Ils pleuraient et partaient vers l’inconnu. Nous sommes restées. D’abord, nous sommes habituées aux adieux. Ensuite, nous nous sommes habituées à la guerre.

1. En Union soviétique, « Juif » était une nationalité, au même titre que « Russe » ou « Ukrainien », ndlr.

2. En Russie, la nationalité correspond à l’origine dite « ethnique », et la citoyenneté correspond à la nationalité telle que la conçoivent les Français, ndtr.

# “Il y a des choses qu'on n'oublie pas. Quand nos voisins ont disparu et qu'on les a retrouvés morts un mois plus tard.”

Aujourd'hui encore, maman se sent coupable. “Je ne pensais pas que la guerre allait durer.” Nous nous sommes habituées aux salves à l'arme automatique, aux explosions, aux coupures de courant et de chauffage, aux pénuries. Je comprends ces millions d'Ukrainiens qui veulent rester chez eux, même sous les bombes. Ils sont chez eux.

Une fois, maman est rentrée du travail en poussant des cris de joie : “Regarde ce que j'ai trouvé !” Elle tenait une feuille de journal remplie de boîtes d'allumettes. C'était comme si elle m'avait apporté des bonbons. Nous n'avons pas connu la faim. Elle se débrouillait pour trouver de quoi manger. Douchanbé, c'était encore sa ville, tout le monde la connaissait.

Pour ne pas briser ce mythe de bonheur, elle essaie d'occulter jusqu'aux mauvais souvenirs liés à la guerre. Mais il y a des choses qu'on n'oublie pas. Quand nos voisins ont disparu et qu'on les a retrouvés morts un mois plus tard. Quand notre voisine, assise entre leurs trois tombes, parlait à ses fils et son mari. Au début, la guerre au Tadjikistan opposait les partisans de l'ancienne élite communiste et les forces nationales démocratiques et islamiques. Le conflit s'est mué en une lutte interethnique et interclanique. Les gens simples, eux, étaient occupés à survivre.

Il y a autre chose que maman n'oublie pas. J'étais sur le chemin de l'école quand notre voisine a accouru pour lui dire que des chars arrivaient sur la rue principale et qu'il fallait rester à la maison. L'école se trouvait sur cet axe. Lorsque maman est arrivée sur place, le bruit des balles résonnait, les chars et les véhicules blindés traversaient la ville. Un explosif a détoné. J'étais introuvable.

Avec d'autres enfants, j'étais sur le sol de l'école, face contre terre, mains sur la tête. La mère d'une amie nous a dit que les cours étaient annulés et que nous étions tous en danger. Elle s'est allongée et nous l'avons imitée. Il n'y avait plus d'électricité et la sonnette ne fonctionnait pas. Maman avait beau tambouriner à la porte, on ne l'entendait pas à cause des déflagrations. Je ne me souviens plus combien de temps s'est écoulé avant que nous ayons pu sortir. Mais je me souviens des cris de maman. Elle se cramponnait à moi et hurlait. Je me souviens du goût salé de ses larmes.

La guerre civile au Tadjikistan est un épisode méconnu de l'histoire. Peu de gens savent qu'il y a eu près de 300 000 morts et des millions de déplacés.

Nous sommes parties après deux ans de guerre. Maman, enceinte de ma petite sœur, était au huitième mois. Presque tous nos amis avaient émigré. Personne pour nous aider à boucler nos valises et nous dire au revoir. Nous nous sommes retrouvées chez ma grand-mère, dans une petite ville de l'Oural, en Russie. En décembre 1993, j'avais 10 ans, mais je me souviens des moindres détails. La Russie, après l'effondrement de l'URSS, a traversé une crise économique terrible. Tout le pays était en proie aux coupures de courant. Lorsque ma sœur est née, il faisait -40 °C dehors, et chez ma grand-mère, 12 °C. Nous étions des déplacées et non des réfugiées, ce qui nous privait des aides de l'État. Pour survivre, maman était coiffeuse à domicile. On la payait en œufs, en lait, en viande. Comme j'avais l'œil pour les bonnes affaires, je gérais le budget.



L'album de famille de Nigina Beroeva.

Aujourd'hui, j'ai presque 40 ans, comme maman à l'époque. Je ne sais pas où elle a puisé la force. Elle a perdu son monde, sa maison, son statut social. À quoi s'ajoutent le syndrome post-traumatique, la pauvreté, le manque de perspectives. Sans doute, la nature et les hormones maternelles l'ont sauvée. Elle s'est dévouée corps et âme à ma petite sœur, ce petit être affectueux qui ne savait encore rien de la guerre et des malheurs de ce monde.

Maman n'a jamais retrouvé tout ce qu'elle avait perdu. Elle s'est occupée de ses parents, les a enterrés. La maison où l'on avait entreposé toutes nos affaires a brûlé. Elle a développé un cancer du sein, et – je touche du

bois – s'en est sortie. Ma sœur et moi sommes parties à Moscou. Elle vit toujours dans son album photos.

Je ne vous raconte pas cette histoire sous prétexte qu'elle serait extraordinaire. Au contraire. Des millions d'ex-Soviétiques ont perdu leur maison, leur monde, leur avenir et leurs espoirs. Ils voient en la chute de l'Union la cause de tous leurs malheurs.

Pour eux, les coupables sont ceux qui l'ont laissée s'effondrer. Leur logique est simple : du temps de l'URSS, tout le monde était pauvre, mais personne n'avait faim, et personne ne se faisait la guerre. Poutine l'a très bien compris. Et pour que personne en Russie ne se mette

à en douter, la mémoire des répressions et des crimes soviétiques est effacée.

Maman habite dans une petite ville de Russie. Les gens qui l'entourent croient ou font mine de croire que cette guerre n'est pas une guerre, mais une "opération militaire spéciale". Que ce n'est pas la Russie qui a commencé, mais "l'Occident collectif". C'est plus simple de se dire que tout le monde est contre eux et que c'est à cause de ça qu'ils vivent mal. Mais cela ne les excuse pas.

Maman leur raconte que je suis en voyage d'affaires. C'est moins dangereux que de dire que je condamne cette guerre et le régime, que je suis une de ces "ennemis du peuple" et de ces "traîtres" vilipendés par le pouvoir.

Pendant un an, dès que j'essayais de lui parler des Ukrainiens qui meurent sous les bombes russes, de mes amis là-bas, de mes amis en Russie condamnés à dix ou vingt-cinq ans de prison pour leurs opinions politiques, maman coupait court. "J'ai décidé de ne plus regarder les actualités russes et je ne veux pas entendre ta version. Je ne le supporterai pas." Puis elle me racontait une histoire gaie sans aucun rapport. J'avais tellement envie de la convaincre, de lui dire que des mères ukrainiennes, comme elle à l'époque, cherchent leurs enfants après les bombardements et les retrouvent morts ou ne les retrouvent pas. Et que Poutine et son armée en sont responsables. D'un autre côté, je comprenais à quel point il est dangereux et insupportable de vivre en Russie avec de telles convictions. Quand je lui expliquais que je ne pouvais pas rentrer, même pour des vacances, même pour la voir, qu'on pouvait m'arrêter, cinq minutes plus tard, elle demandait : "Tu rentres quand ?" J'avais fini par accepter qu'elle refusait de voir les choses telles qu'elles sont.

Il se trouve qu'elle comprend tout. Qu'elle est malheureuse. Qu'elle traverse les moments les plus noirs de sa vie. Je suis peut-être une mauvaise fille, mais après qu'elle me l'a avoué, j'avais le cœur un peu moins lourd. »

Traduit du russe par Louise Henry.

# Bichkek

Un couple d'alpinistes russes en exil a planté un drapeau ukrainien en haut du pic Poutine, au Kirghizistan. Le photographe **KONSTANTIN SALOMATIN** les a retrouvés, dans leur cabane sous la neige, avant leur terrible disparition.

« Après l'invasion russe de l'Ukraine, j'ai fui la Russie avec ma famille pour m'installer à Bichkek. Pour moi, le Kirghizistan est un pays nouveau, un pays de bizarreries comme il en existe dans les films. En 2011, après une visite à Moscou, le président prorusse Almazbek Atambaev a décidé par décret de nommer "pic Poutine" une montagne du pays. Il y a quelques mois, pour s'opposer à la guerre du chef du Kremlin, un couple de Russes, Sveta et Dima Pavlenko, y a planté un drapeau ukrainien. En apprenant cette histoire, j'ai ri. Puis j'ai eu envie de rencontrer ces courageux dans leur chalet, à 3 300 mètres.

Après des heures de marche au milieu des marmottes et des bouquetins, un sac de 25 kg sur le dos, le brouillard nous a encerclés, une neige abondante est tombée. La petite maison de Sveta et Dima, recouverte de métal, ressemble à une grande serre. Dima l'a construite de ses mains, portant chaque matériau jusqu'au sommet. "Salut mon raton laveur!", lance Sveta à son mari.



Bichkek (Kirghizistan), avril 2023. Sveta Pavlenko montre sur son téléphone la vidéo du drapeau ukrainien qu'elle a planté avec son mari sur le pic Poutine.

Dima n'a jamais aimé la Russie où il est né. Il s'est installé au Kirghizistan avec une première épouse, qui ne s'est jamais acclimatée à la vie dans les montagnes. Sveta, elle, s'y est tout de suite sentie dans son élément. Elle forme des alpinistes. Pendant le Covid, les Kirghizes ont développé un amour sans précédent pour leurs montagnes et depuis, l'alpinisme connaît un boom national. Le 23 février 2022, Sveta et Dima descendent des montagnes et se couchent dans leur appartement de Bichkek, épuisés. Le 24, ils se réveillent horrifiés par la guerre. La semaine suivante

s'écoule dans l'hébétude. Chaque jour, ils reçoivent de mauvaises nouvelles de leurs amis alpinistes en Ukraine. Fin mai, ils décident de se lancer dans l'ascension du pic Poutine. Ils grimpent, accrochent le drapeau ukrainien, prennent des photos et des vidéos qu'ils postent sur les réseaux sociaux pour soutenir leurs amis. Les voilà repérés par les médias et les services de sécurité. Dans ce pays qui compte quelques installations russes et une base militaire datant de l'URSS, cette histoire fait désordre. Selon Sveta, le moment était mal choisi : le sommet de l'Union économique eurasiatique, réunissant des chefs d'État – dont l'homme qui porte le nom d'une montagne –, approchait. La police s'interroge : les alpinistes ont-ils voulu perturber l'événement ? Convoqués au poste comme témoins, Sveta et Dima nient : ils vivent dans les montagnes, ils ignoraient tout de ce sommet ! Le drapeau a été décroché par un groupe de sauveteurs en montagne, probablement accompagnés de policiers. Voilà Sveta et Dima de retour dans leurs montagnes. Des mois plus tard, les alpinistes se lancent un autre défi, atteindre le plus haut sommet du Kirghizistan, le pic Pobeda, 7 439 mètres. Le 19 juillet à 23 h 56, le couple arrive à 7 300 mètres avec deux clients, avant de redescendre. Puis c'est le trou noir. La montagne les a avalés. »



Minsk (Biélarus), 3 mars 2022. Fête de départ au bar le Karma, une semaine après l'invasion russe en Ukraine.

Vasil Shiman

## Minsk

Au Biélarus, les journaux indépendants ont été interdits et le métier de photographe est de plus en plus risqué, au point que **VASIL SHIMAN**, l'un des rares photojournalistes sur place, a pris un pseudonyme. Il voit ses amis fuir le pays, notamment après l'élection truquée qui a forcé la candidate d'opposition Svetlana Tikhanovskaïa à s'exiler en Lituanie. Avant d'émigrer, un copain de Vasil, Alexeï, fait une dernière fête.

« Alexeï est parti pour Varsovie un jour d'avril 2023. Il a organisé sa fête d'adieu dans le bar où nous avions l'habitude de nous voir. On a bu des bières ensemble comme un jour normal, à une différence près : on se disait que c'était peut-

être la dernière fois. Je croise Alexeï depuis des années, mais nous avons commencé à vraiment nous connaître il y a quelques mois. Lorsque la plupart de vos amis s'en vont, vous appréciez davantage ceux qui sont encore là et vous profitez de chaque nouvelle rencontre. Je ne compte plus les copains qui quittent le Biélarus. Une première vague de départs a suivi la répression féroce de 2020, après les manifestations contre la fraude aux élections. La seconde est arrivée avec l'invasion de l'Ukraine. Le président du Biélarus, le dictateur Loukachenko,

est un proche de Vladimir Poutine. Notre pays a servi de base à l'invasion, dès le 24 février 2022. Depuis, tout le monde craint une mobilisation générale. Alexeï est parti parce que le journal d'opposition dans lequel il travaillait a été interdit, mais aussi parce qu'un de ses amis a été appelé sous les drapeaux pour faire ses classes. Il s'est dit que ça pourrait lui arriver aussi. La plupart de mes amis émigrés vivent en Pologne, ou en Lituanie. Ceux qui sont sur Internet continuent leur métier à distance, certains journalistes arrivent à travailler pour la presse d'opposition en exil. D'autres deviennent serveurs ou barmen. Les parents d'Alexeï sont venus lui dire au revoir à la gare, avec un peu de nourriture pour son voyage. Personne ne parlait. Le silence m'a mis mal à l'aise. Après son départ, je lui ai envoyé un message. "Qu'est-ce que tu ressens?" "Rien. Dans ma tête, ça fait des mois que je suis parti." Je fais tout pour repousser mon départ et continuer mon travail de photographe. C'est de plus en plus risqué. J'ai pris un pseudonyme. J'ai l'impression d'être sur une balançoire, parfois j'ai le sentiment que tout va s'arranger, parfois que nous sommes coincés ici pour longtemps. Mais plus mes amis s'en vont, plus je crois à la seconde option. Et moins j'ai envie de rester seul. »

## Kharkiv

L'Ukrainienne **ANNA GIN**, 48 ans, ancienne psychologue scolaire devenue journaliste, raconte avec ironie et colère sur Facebook sa vie sous les bombes depuis le 24 février. Extraits.

5 mars 2022

Je tenais depuis neuf jours. De différentes manières, par vagues, comme tout le monde, maintenant. Peur, colère, foi en la victoire, fatigue folle, désespoir, et ainsi de suite en boucle. Ce qui m'a finalement brisée, ce sont les avions de chasse. Ce sifflement sinistre dans le ciel nocturne, ces machines qui sèment la mort au hasard. Les frappes sur les entrées voisines, les incendies, les maisons détruites, les destins, les vies, les chiens et les chats qui courent, les enfants en larmes dans les sous-sols et un pied humain qui vole dans une cour. J'admire ceux qui n'ont peur de rien. Moi, j'ai renoncé. Je ne peux plus regarder ma fille amaigrie de 10 kg, pétrifiée d'effroi, recroquevillée dans un coin à chaque détonation.

4 juillet

Je vais dire quelque chose de fou : c'est peut-être notre heu... spécificité – je cherche le mot – qui nous permet de vaincre ? Affronter les chars ennemis sans armes, porter des mines à mains nues, mettre des bébés au monde sous les tirs de roquettes.

Vous vous rappelez 2014, le Maïdan ? Quand la police antiémeute a passé à tabac les étudiants, le lendemain, dix fois plus de gens sont sortis sur la place. Le modèle russo-biélarusse – « nous les tabasserons, les autres auront peur et ne bougeront pas » – a marché exactement à l'inverse ici.

Ajoutez à cela notre soif paranoïaque de liberté. Au moment où tout le monde te dit dans les journaux télévisés : « N'ignorez pas l'alerte aux raids aériens, allez à l'abri », toi, garce, tu es assise là, genre « ne me dis pas ce que je dois faire (smiley) ».

“Volodymyr Oleksandrovych (Zelensky), s’il vous plaît, si le G7 a lieu demain, dites-leur que dans notre pays ça fait six putains de mois qu’on est le 11 septembre.”

**28 juillet**

Mon Dieu, je ne veux pas m’habituer. Je refuse de penser qu’une fusée d’une tonne et demie volant vers une cité-dortoir est la norme de la vie.

**4 septembre**

Comment s’est passée la nuit à Kha [Kharkiv, ndlr]. Ça, c’est le restaurant Dubrovsky. Il a disparu. Si des centaines de photos de mariages célébrés dans ce restaurant apparaissent aujourd’hui dans les fils d’actualité, surtout n’y croyez pas ! Car c’est bien connu, ce domaine verdoyant cachait douze usines de munitions et huit aérodromes militaires. Et puis aussi, quarante-trois divisions nazies, équipées de lance-roquettes Himars. Sans compter, mais tout ça reste entre nous, des laboratoires secrets d’élevage de chauves-souris mortelles, créées exprès pour transporter le Covid de Kharkiv à Riazan grâce à leurs petites ailes avec des doigts au bout<sup>1</sup>. Comme dit le proverbe : « Je pensais qu’il n’était plus possible de vous haïr davantage. »

**10 octobre**

Je conduisais récemment un responsable d’une fondation étrangère, je ne me souviens plus laquelle. Je lui montrais Kharkiv – des amis m’avaient demandé ce service. Je lui ai montré les décombres de la maison de la presse et je lui ai expliqué qu’un jour j’avais été intronisée là, à l’Union des journalistes. Il s’est soudain rendu compte que je n’étais pas seulement chauffeur et a commencé à me presser de questions, « pour

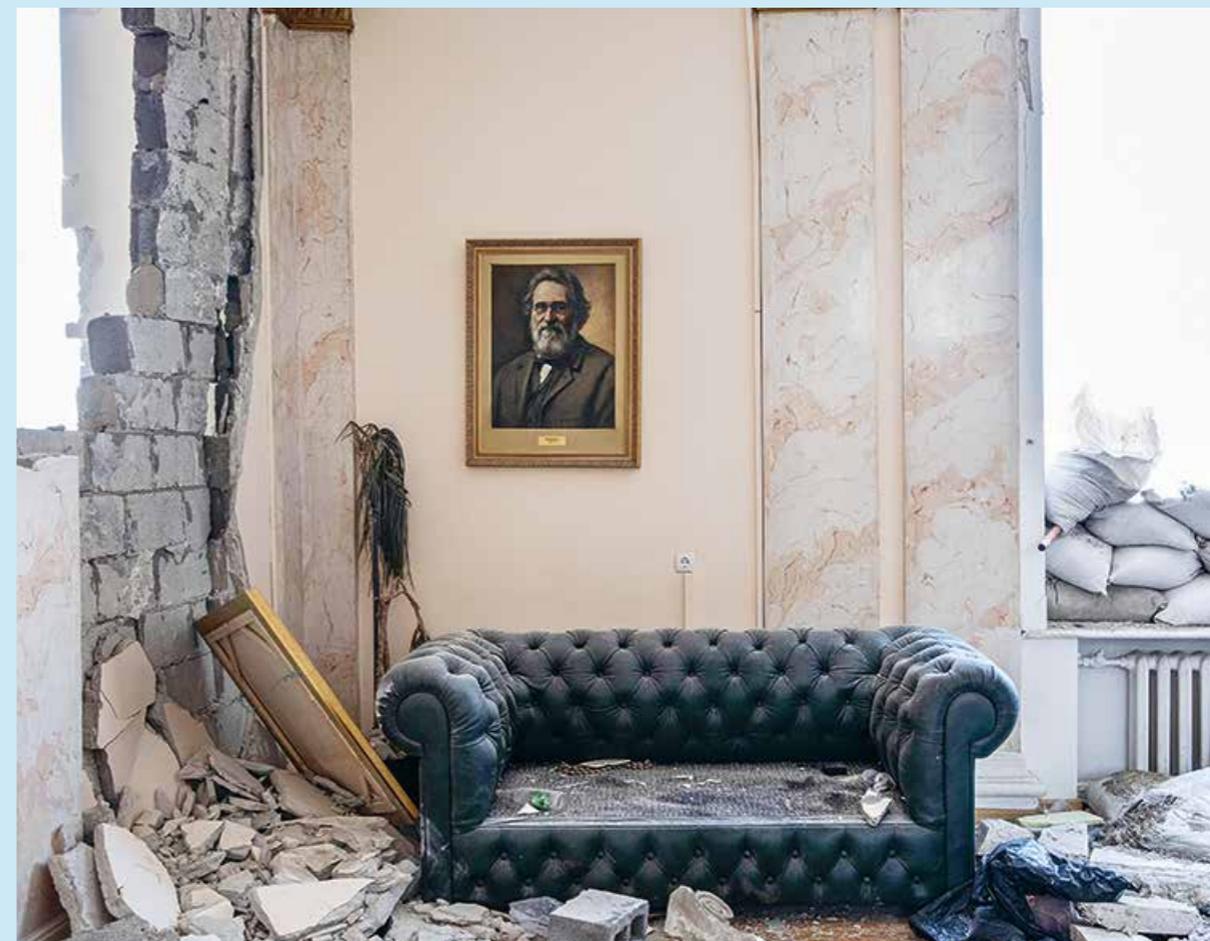
connaître le contexte » : « Dites-moi, Anna, Yanukovych n’avait-il pas un électorat qui voulait être ami avec la Russie ? Êtes-vous sûre, Anna, que le peuple de Crimée n’a pas exprimé son véritable point de vue lors du référendum de 2014 ? » J’ai arrêté la voiture.

« Michael, vous vous souvenez du 11 septembre à New York ? Vous aviez fait beaucoup de putains de contextualisations à l’époque ? Vous aviez étudié la relation entre Al-Qaïda et le Pentagone ? Vous aviez analysé les circonscriptions électorales de Saddam Hussein ? Le monde s’est figé en regardant les images de la chute des tours jumelles. Rien n’exigeait alors une analyse plus poussée. Il ne faisait aucun doute qu’il s’agissait d’un acte terroriste horrible, d’un massacre de civils. C’est clair comme de l’eau de roche, Michael. Pas besoin de chercher des indices. Ce tas de gravats, là-bas, c’est l’institut où j’ai étudié, celui-là, c’est l’école de ma fille, et là-bas, vous voyez, c’est la Nova Posta [société privée de logistique, ndlr], où treize personnes ont été tuées alors qu’elles faisaient la queue pour de l’aide humanitaire. »

Il s’est enfermé dans un putain de silence.

Volodymyr Oleksandrovych [Zelensky, ndlr], s’il vous plaît, si le G7 a lieu demain, dites-leur que dans notre pays ça fait six putains de mois qu’on est le 11 septembre. Chaque. Jour. Que. Dieu. Fait. Comme ça, ils comprendront peut-être.

1. L’ironie d’Anna Gin fait référence aux *fake news* russes qui prétendent que sont visés, dans chaque bâtiment civil ukrainien bombardé, comme ce restaurant, des équipements militaires et des régiments nazis imaginaires pour légitimer la guerre.



Kharkiv (Ukraine), 16 mars 2022. Au siège de l’administration régionale, après un bombardement russe.

**31 mars 2023**

L’été dernier, je me demandais comment mon voisin pouvait ne pas entendre les frappes. Je l’avais croisé dans l’ascenseur un matin, après le bombardement de la nuit, l’air frais, les joues roses, sans cernes sous les yeux. J’avais blagué : « Vous avez l’air d’avoir dormi aujourd’hui. » Il avait haussé les épaules : « Oui, j’ai dormi. » Il n’est pas sourd. J’avais pensé qu’il mentait, bien sûr. Impossible de ne pas se réveiller. Les frappes sont trop fortes, les vibrations pénètrent tout, les murs, le foie. Après, quand on se croisait, je demandais toujours en rigolant : « Vous n’avez rien entendu aujourd’hui non plus ? » À chaque fois, il répondait, très calme : « Je dormais. » Salaud.

En buvant un deuxième seau de café pour me tenir éveillée, je me disais :

mais comment fait-il ? Alcool ? Bouchons d’oreille ? Nerfs d’acier ? À l’époque, ça tombait toutes les nuits. Le manque chronique de sommeil donnait aux gens des airs de patients d’un hôpital psychiatrique. Visages gris, yeux enfoncés, réactions inhibées. Vous rencontriez quelqu’un que vous connaissiez, vous disiez « comment ça va ? » et il prenait deux minutes pour réfléchir. Comme si vous l’aviez invité à discuter de la démonstration du théorème de Fermat. Tout le monde était comme ça. Sauf mon voisin de palier.

Et puis aujourd’hui, j’ai dormi pendant une attaque de roquette.

Kharkiv. Jour 401 de la guerre. Rideau.

# Alep

**HALA MOHAMMAD**, poétesse syrienne exilée en France depuis 2012, regrette que l'absence de réactions occidentales aux crimes commis en Syrie donne les mains libres à Poutine en Ukraine. Elle a publié deux recueils de poésie, *Prête-moi une fenêtre* et *Les hirondelles se sont envolées avant nous* (éd. Bruno Doucey).

« Le char dans le jardin de la maison pourchasse le papillon : témoin. Pour qu'il ne dévoile pas le carnage. J'ai vu ce char de mes propres yeux ! Et un matin lointain, ce papillon s'est posé sur ma main ! Depuis les crimes du régime d'Assad, ceux des milices des ayatollahs, des extrémistes, des raids aériens de Poutine, depuis notre printemps 2011, les Syriens ont documenté ces crimes de guerre contre l'humanité, afin que la vérité respire d'espoir pour la terre entière. Que vous dire de la Syrie ! Pays habité pour moitié de poètes, pour moitié d'écrivains, pour moitié de gens du pays, moitié art de vivre, moitié attente, moitié exil, moitié absence, tout entier tourné vers la justice. Des milliers de documents, de toutes couleurs, sur les crimes que le peuple syrien a subis ! Dont la frappe chimique du boucher de Damas en 2013 sur la Ghouta, sur laquelle Obama a effacé la ligne rouge promise<sup>1</sup>. Tout crime en Syrie sera, à partir de ce moment-là,

enterré avec les Syriens. Avec la conscience lâche du monde pour témoin. La Syrie est devenue laboratoire des armes de guerre. Dont celles de Poutine ! Je vous écris de Syrie dans mon cœur, depuis mon deuxième pays, la France. L'aviation russe a violé les jardins de nos maisons, nos lumières intimes, bombardé nos rêves, nos courages, nos hôpitaux, nos écoles, les chemins qui mènent à l'autre, nous a volé la vie, les prénoms, les récits personnels et les récits collectifs, les remplaçant par des propagandes mensongères ! Elle a étouffé notre révolution, les valeurs humaines qui nous unissent aux rêves des pays démocrates. Grâce à la dictature russe impunie, la dictature syrienne impunie est toujours au pouvoir. Et Poutine démarre une autre guerre contre l'humanité en Ukraine. Les codes du soulèvement pacifique de la jeunesse syrienne en 2011 étaient liberté, dignité, citoyenneté égalitaire, justice. Nous avons payé de vies chacun de ces mots prononcés. Après tout ce temps, je ne sais au nom de qui vous écrire ! Des morts sous la torture ! Des centaines de milliers de prisonniers qui ont chanté la liberté dans nos rues ! Des 9 millions de déplacés ! Depuis qu'Obama a avalé sa ligne rouge, Poutine a obtenu comme un laissez-passer.

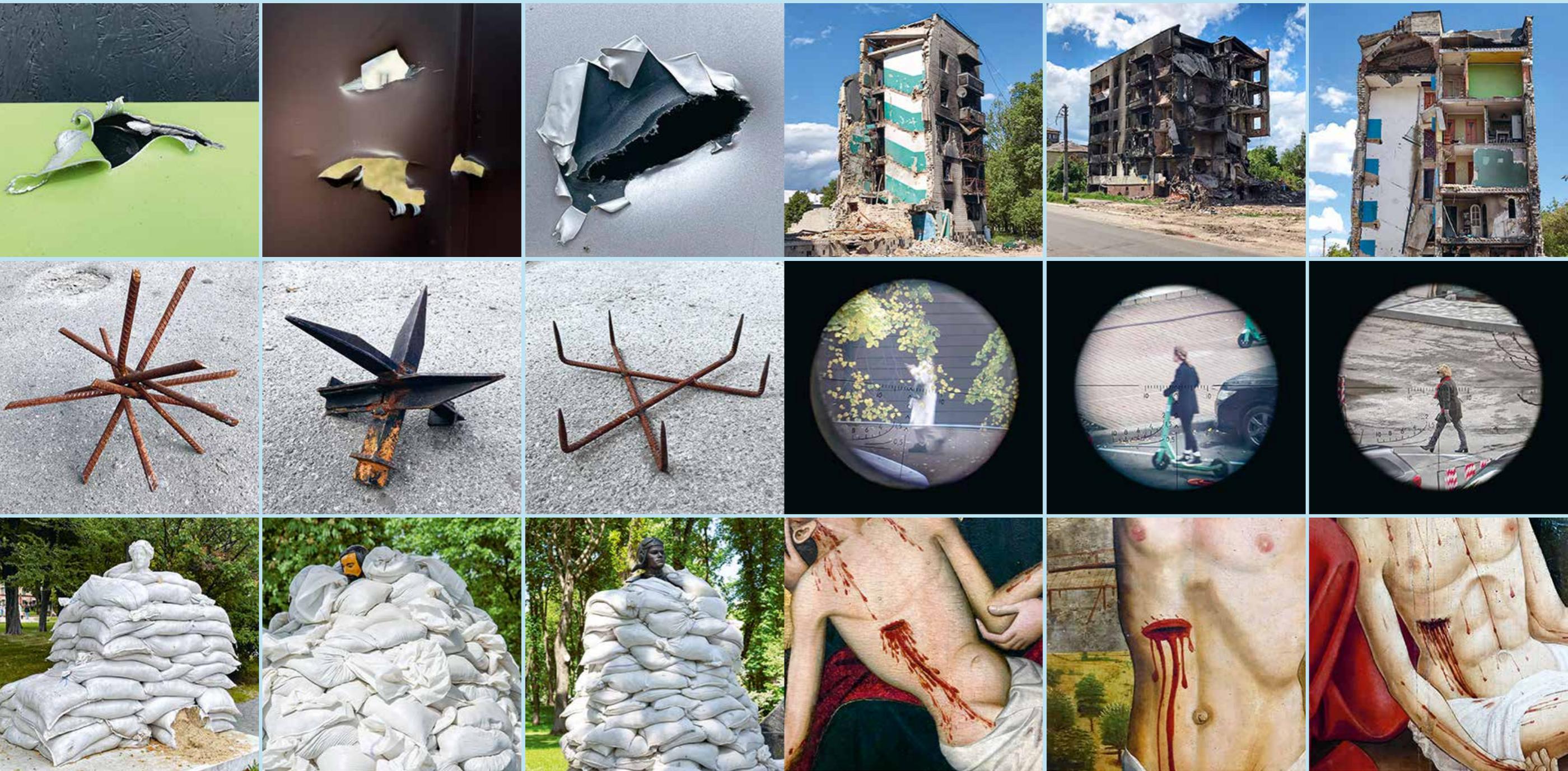


Alep (Syrie), 19 mars 2013. À la recherche de survivants après une attaque aérienne du régime sur le quartier Al-Sukri aux mains des rebelles.

L'Occident a trahi le courage des Syriens sur le chemin de la justice. Nous avons subi le tremblement des droits humains bien avant le tremblement de terre en Syrie et en Turquie. Alep bombardé ! Les hôpitaux et les médecins, les convois humanitaires, les maisons, la vie, bombardés par les avions russes et les barils d'Assad ! Poutine était sûr d'avoir les mains libres pour commettre toute guerre dont son arrogance lui donnait l'appétit. Depuis l'invasion russe en Ukraine

et cette solidarité européenne avec l'Ukraine contre notre bourreau commun, il n'y a pas un Syrien, ou un être libre dans ce monde, qui ne se soit arrêté un moment – un moment de silence peut-être ! – et ne se soit dit : tant mieux pour nos chers Ukrainiens, espérons que cette solidarité conduite à la justice pour la terre entière. Nous, Syriens, avons osé, nous oserons toujours le rêve, et nous ne regrettons jamais la dignité. »

1. Le président américain s'était engagé à ordonner des frappes contre le régime syrien s'il utilisait l'arme chimique. Il n'a pas tenu sa promesse, ndlr.



# Kyiv

Le photographe **SASHA KURMAZ** documente les traces de la guerre en Ukraine. Il utilise son appareil comme les graffeurs se servent de bombes de peinture.

« Mon objectif : rappeler aux résidents de l'Union européenne que la contemplation silencieuse des autorités de leurs pays a rendu possible la guerre génocidaire de la Russie contre l'Ukraine. Rappeler aux Européens de gauche

qui dénoncent des "groupes radicaux d'extrême droite en Ukraine" qu'aucun de ces partis n'est représenté dans les organes d'État ukrainiens, contrairement à ceux de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Hongrie. Rappeler qu'en 2008

l'Allemagne et la France ont empêché l'Ukraine d'adhérer à l'OTAN, soutenant ainsi la Russie. Et qu'après l'annexion de la Crimée en 2014 la France et l'Allemagne ont été les plus grands exportateurs d'armes vers la Russie. »

# UN ROMAN GÉORGIEN

Emmanuel Carrère

L'écrivain français part à la rencontre de sa cousine Salomé Zourabichvili, présidente de la Géorgie, pour raconter l'histoire de ce pays qui tente de s'affranchir de la Russie. Un récit entre introspection familiale, clic-clac inconfortable et destins politiques incroyables.

Odzisi, frontière avec l'Ossétie du Sud, région géorgienne occupée par les Russes depuis leur invasion en août 2008. En 2022, le checkpoint rouvre après des années de fermeture.



## 1. Le grand Niko

Tbilissi est entouré de collines qui deviennent très vite des montagnes, et de forêts profondes. Il paraît que du centre on peut atteindre à pied des endroits où se rencontrent des ours. Au Panthéon, sur les hauteurs de la ville, Salomé et moi nous tenons devant la sépulture de Niko Nikoladze (1843-1928), écrivain, économiste, avocat, publiciste, polyglotte, importateur dans son pays de la première douche, constructeur de la première voie ferrée, ami de Marx, brouillé avec Herzen, traducteur de Shakespeare en français (en français, oui), surnommé par notre famille, mais aussi par la Géorgie tout entière, « le grand Niko » et « le Victor Hugo géorgien » – ce qui en impose, même si évidemment personne ne surnomme Victor Hugo « le Niko Nikoladze français ». C'était l'arrière-grand-père de Salomé, donc mon arrière-arrière-grand-père. Pour elle, c'est depuis l'enfance une figure tutélaire, moi j'en avais à peine entendu parler. Le grand Niko, m'explique-t-elle tandis que, suivis à bonne distance par son chauffeur et son garde du corps, nous descendons depuis le Panthéon les volées d'escaliers bordées de maisons de guingois, aux balcons de bois sculptés, qui font de Tbilissi une sorte de petit Istanbul, le grand Niko donc était ardemment tourné vers l'Europe. Il considérait la Géorgie comme un des berceaux, voire le berceau de la civilisation européenne – d'une façon générale, les Géorgiens tendent à considérer qu'ils ont été les premiers en tout et ne plaisaient qu'à demi en disant qu'ils étaient chrétiens avant la naissance de Jésus. Passé successivement par les mains des Romains, des Perses, des Mongols, des Ottomans, leur petit pays a été annexé, au début du XIX<sup>e</sup>, par les armées du tsar Paul I<sup>er</sup> – et puisqu'il va être question dans ce récit non seulement de la Géorgie, de la Russie et de leurs relations compliquées, mais aussi de mes ancêtres géorgiens et russes, et de leurs relations compliquées aussi, autant s'y habituer et signaler que mon ancêtre, russe, le comte Panine a été l'un des trois assassins de ce tsar puéril et pervers. Tandis que les deux autres conjurés l'étranglaient, la légende veut que Panine, pensif et agacé, ait répété en tapotant du doigt sur la vitre : « Mais pourquoi crie-t-il tant ? » Bref. Pendant un siècle, les peuples du Caucase sont devenus des sujets plus ou moins subalternes de l'Empire russe et, comme tous les intellectuels de pays colonisés, le grand Niko a passé sa vie à rêver d'indépendance. Ses enfants et petits-enfants ont cru que ce rêve se réalisait quand les bolcheviks, en 1917, ont renversé le tsar. Les trois frères Zourabichvili, Artchil, Georges et Levan, étaient alors de très jeunes gens. Ils habitaient chez leurs parents dans un quartier bourgeois du centre de Tbilissi, au quatrième étage d'un immeuble d'angle dont le rez-de-chaussée est devenu un pub et que Salomé est visiblement émue de me montrer. Elle m'emmène ensuite voir le lycée où ils ont tous les trois fait leurs études, puis le monastère bleu que fréquentait leur mère, Bebia, mon arrière-grand-mère donc, et qu'a fréquenté quelques années plus tard la mère de Lavrenti Beria, géorgien comme Staline et patron du NKVD (la police politique chargée des purges),

### Photographies de DARO SULAKAURI

Imaginez. Vous vous réveillez un matin, votre chambre à coucher dans un autre pays, la frontière au milieu du salon. Côté Abkhazie, région géorgienne passée sous le giron russe dès 1992, les gardes-frontières s'adressent en russe aux familles divisées. En Ossétie du Sud, autre région occupée par la Russie, les forces d'occupation redessinent en permanence la frontière. La photographe géorgienne Daro Sulakauri, 38 ans, raconte l'histoire de cette « cauchemardesque vulnérabilité » en images dans « Shifting Borders », frontières mouvantes, un projet en cours. Ses images sont publiées dans le *New York Times*, *National Geographic*, le *Spiegel*, le *Times*.

pour qui on l'ouvrait spécialement, de nuit, afin qu'elle puisse prier Dieu de pardonner les crimes de son fils. Entre le colonialisme tsariste et la chape de plomb soviétique, il y a eu une parenthèse de trois ans au cours de laquelle, profitant de la révolution russe, les Géorgiens se sont dépêchés de se proclamer indépendants et démocrates, de rédiger une Constitution progressiste au point de donner le droit de vote aux femmes, et d'organiser des élections. Les trois frères ont participé à cette expérience enthousiasmante. Ils y ont cru, leur poitrine se gonflait de fierté – style d'époque, dont témoignent des lettres qui serrent le cœur. En janvier 1921, l'Angleterre et la France reconnaissent officiellement la République démocratique de Géorgie : les Zourabichvili exultent. Leur joie dure trois semaines : en février, l'Armée rouge reprend le pays. Les Zourabichvili comprennent immédiatement ce qu'ont compris les meilleurs des Russes cent un ans plus tard quand Poutine a envahi l'Ukraine : que c'était cuit. Le 19 mars, les trois frères et leurs parents s'embarquent à Batoumi, le grand port géorgien sur la mer Noire, à destination d'Istanbul d'où ils gagnent Paris. Ils étaient persuadés qu'ils reviendraient. Aucun n'est revenu. La seule qui soit revenue, quatre-vingt-trois ans plus tard, c'est leur petite-fille et fille Salomé, d'abord comme ambassadrice de France, ensuite comme ministre des Affaires étrangères, enfin comme présidente de la République de Géorgie.

## 2. Une famille d'exilés

Dans l'avion pour Tbilissi, je me suis demandé depuis combien de temps je connaissais Salomé et combien de fois nous nous étions vus dans le cours de nos vies. Réponses : 1) depuis toujours ; 2) assez peu, je dirais vingt, vingt-cinq fois, et jamais en tête-à-tête, toujours dans le cadre de réunions de famille, baptêmes, mariages et enterrements. Quelques mots encore sur cette famille. Le deuxième des trois frères, Georges, était mon grand-père. Il a étudié la philosophie en Allemagne, suivi les cours de Husserl, et les choses ont pour lui mal tourné. Peut-être parce qu'il se faisait une très haute idée de lui-même et que ses prestigieux diplômes l'encombraient, il n'a jamais exercé que des petits métiers, comme celui de chauffeur de taxi – un classique dans l'émigration. Par horreur du bolchevisme qui avait avalé son pays, il a pensé que l'Allemagne sauverait l'Europe. Beaucoup de Géorgiens pensaient comme lui. Durant la brève période où les Allemands ont occupé la Géorgie, en 1941, ils y ont été plutôt bien accueillis parce qu'ils chassaient les Soviétiques. Les nouveaux occupants, du reste, ont traité les Géorgiens avec des égards qu'aucun autre peuple n'a connus sur le front de l'Est car, bizarrement, Hitler qui haïssait les Russes, pour ne rien dire des Ukrainiens, portait de l'estime aux Caucasiens. Des savants nazis ont même conclu, au terme d'une conférence dont Jonathan Littell fait un récit hallucinant dans *Les Bienveillantes*, que les « Juifs des montagnes » géorgiens n'étaient pas de vrais Juifs et qu'on pouvait donc les laisser tranquilles. Pendant l'Occupation, en France, Georges a travaillé

comme interprète pour la Wehrmacht. À la Libération, des inconnus sont venus le chercher dans une voiture noire, on ne l'a jamais revu – j'ai raconté cela dans un livre appelé *Un roman russe*. Ses deux frères, Levan et Artchil, ont fait de leur côté des études d'ingénieur, plus utiles et monnayables. Levan – le père de Salomé, donc mon grand-oncle – est sorti « dans la botte », comme on dit, c'est-à-dire dans un très bon rang, de l'École des mines, et on lui a proposé un poste enviable à la SNCF. Mais il fallait pour cela qu'il ait la nationalité française, ce que ses futurs employeurs se faisaient fort d'obtenir pour lui sans difficulté. Levan a refusé. Devenir français, cela voulait dire admettre qu'on ne retournerait



pas en Géorgie, et plutôt que de commettre ce qu'il considérait comme une trahison, il est entré comme ouvrier à la chaîne chez Simca. Il y est très vite monté en grade. Quand j'étais petit, Levan était cadre supérieur chez Ford. Contrairement à mon infortuné grand-père, il s'était parfaitement intégré à la société française. Ça ne l'empêchait pas d'être le chef, informel mais incontesté, de la communauté géorgienne de Paris, soutenant, finançant, quelquefois hébergeant tous les Géorgiens perdus ou démunis, animant une petite revue d'exilés anticomunistes qui lui a valu, quand le dirigeant soviétique Nikita Khrouchtchev est venu en visite officielle en France, d'être mis au vert un mois, en Corse,

Situé tout près de l'Ossétie du Sud, Nikozi a été bombardé lorsque les chars russes ont attaqué la Géorgie en août 2008. Pendant la guerre, une congrégation a rassemblé des habitants vivant de chaque côté de la frontière.

par la DGSE qui le soupçonnait de préparer un attentat – ce qui n'était, Dieu sait, pas son genre. On parlait géorgien dans cette communauté, on portait des noms en -chvili ou -adze, des prénoms aussi exotiques que Melkisedek ou Agrippine, et je garde des cérémonies à l'église géorgienne – un garage en sous-sol au fond du 15<sup>e</sup> arrondissement de Paris – et des soirées qui les suivaient chez Levan et sa femme Zeïnab le souvenir d'une chaleur familiale, presque clanique, et aussi de plats délicieux, saturés d'herbes aromatiques. L'un des plus notables est le *lobio*, qu'on peut décrire comme une purée de haricots rouges sauf que c'est tout autre chose qu'une purée de haricots rouges, c'est du *lobio*.

### 3. Géorgiens et Russes

Ma famille n'appartenait que par raccroc à cette communauté fortement endogamique car mon grand-père avait épousé une Russe, puis ma mère, un Français, en sorte qu'au contraire de nos cousins qui étaient à 100 % géorgiens nous ne l'étions, mes sœurs et moi, que pour un quart, et ce quart comptait peu. On parlait géorgien chez les Zou – ainsi que nous appelions les Zourabichvili –, pas un mot de russe, et chez nous un peu le russe mais pas un mot de géorgien. On n'allait pas aux mêmes églises, on n'était pas enterrés dans les mêmes cimetières : les Russes, c'était à Sainte-Geneviève-des-Bois et les Géorgiens à Leuville-sur-Orge. Ça n'empêchait pas qu'on aime bien les cousins et que nos parents nous donnent Salomé en exemple pour l'excellence de ses études, pour son excellence en général. Salomé faisait tout bien, d'une façon si volontaire et déterminée que même sa remarquable beauté semblait un effet non de la chance mais du mérite. Entrée au Quai d'Orsay à la fin des années 1970, elle a été en poste à Rome, à Washington, à Vienne, aux Nations unies à New York, à N'Djamena, à Bruxelles. Elle a épousé un Géorgien avec qui elle a écrit un « Que sais-je ? » sur la Géorgie et eu deux enfants qui portent de sonores prénoms géorgiens, parlent le géorgien et ont fait par la suite des études aussi brillantes qu'elle. Si je pensais à elle, c'était avec estime et sympathie, mais la vérité est que j'ai suivi de très loin sa carrière diplomatique, puis politique et qu'au fond j'y pensais rarement.

### 4. Dans la cuisine

Si surprenant que ce soit, et alors que j'ai quand même pas mal voyagé, particulièrement dans les pays de l'Est, j'ai attendu l'âge de 64 ans pour me dire que l'heure était venue de découvrir la terre de mes ancêtres et me retrouver, un soir de novembre 2022, accoudé avec Salomé à la table de sa cuisine, dans sa jolie maison de Sololaki – le plus ancien quartier de Tbilissi, autrefois décati et insalubre, aujourd'hui en voie de gentrification. Il n'y a pas de *lobio* – « Je t'en ferai la prochaine fois », dit-elle – mais de bons plats géorgiens sortis du frigo, qu'elle fait réchauffer au micro-ondes. Ça doit faire bien vingt ans qu'on ne s'est pas vus,

Orsantia, frontière avec l'Abkhazie. Cette région prorusse, occupée par les Russes en 1992, a déclaré son indépendance, reconnue par seulement sept États. Des familles sont divisées par la frontière depuis trente ans.



Quand Salomé me demande sur quoi au juste je compte écrire, je réponds sincèrement qu'à vrai dire je ne sais pas trop. Un peu sur elle : ma cousine présidente d'un pays que Vladimir Poutine a tenté d'envahir il y a quinze ans, dont il a déjà bouffé un cinquième, et qui, après l'Ukraine, est peut-être le prochain sur la liste, c'est un sujet qu'il serait dommage de rater, non ?

elle s'est un peu tassée, mal au dos, mais elle a toujours ses yeux gris au laser, sa voix profonde et cette ossature nettement marquée qui était celle de sa mère, Zeïnab, et aide à bien vieillir. Quand elle me demande sur quoi au juste je compte écrire, car je lui ai dit que je venais faire un reportage, je réponds sincèrement qu'à vrai dire je ne sais pas trop. Un peu sur notre famille. Un peu sur Lermontov parce que *Un héros de notre temps*, qui est un de mes romans préférés, se passe à la frontière de la Russie et du Caucase. Un peu sur les Russes qui depuis le début de la guerre franchissent par centaines de milliers cette frontière. Et puis un peu sur elle : ma cousine présidente, et pas de n'importe quel pays, d'un pays que Vladimir Poutine a tenté d'envahir il y a quinze ans, dont il a déjà bouffé un cinquième, et qui, après l'Ukraine, est peut-être le prochain sur la liste, c'est un sujet qu'il serait dommage de rater, non ? « C'est vrai, ça, ce serait dommage. » Elle rit, même s'il n'y a pas vraiment de quoi rire, puis : « Écoute, je pars demain à 6 heures du matin pour Cardiff parce que l'équipe de rugby géorgienne joue contre le pays de Galles. On est assez bons en rugby, c'est important. Je rentre dans trois jours, en attendant tu n'as qu'à t'installer à la maison, mais on peut commencer. Tu veux qu'on commence où ? »

### 5. La gloire de Micha

On commence en 2004 quand, après une carrière diplomatique tout à fait dans les clous, Salomé est nommée ambassadrice à Tbilissi. Ce retour au pays de ses ancêtres se passe à un moment très particulier. La transition postsoviétique a été, en Géorgie, plutôt ratée. Le sang y a coulé et, pendant presque quinze ans, le pays a stagné entre les mains d'Edouard Chevardnadze, qui passait pour libéral parce qu'il a été un des proches de Gorbatchev, mais s'est comporté chez lui en vieil apparatchik mafieux et en obséquieux vassal de la Russie. Et soudain, les temps changent : un jeune avocat appelé Mikhaïl Saakachvili, qui a été ministre de Chevardnadze et a démissionné de son poste avec fracas en dénonçant la corruption, vient d'être élu président à 96 % des suffrages, porté par ce qu'on a appelé la « révolution des roses ». Dans l'Ukraine voisine, c'est la « révolution orange », et les Russes voient d'un très mauvais œil ces révolutions encouragées et financées par les Américains. Leur hantise d'être encerclés par d'anciens pays satellites passant l'un après l'autre à la démocratie, c'est dire à l'ennemi, date de là. Devenu le plus jeune président d'Europe, Micha – comme tout le monde, partisans et adversaires, l'appelle en Géorgie – est l'incarnation la plus flamboyante de cette volonté d'échapper à l'orbite russe. Européen et atlantiste fervent, il a étudié à Columbia, à New York. Sa femme est hollandaise, il parle huit langues : le grand Niko l'aurait aimé. Le secrétaire d'État américain Colin Powell se fait photographier à ses côtés, une rose à la main, et dit que c'est le Nelson Mandela du XXI<sup>e</sup> siècle. D'autres diront le Kennedy du Caucase. George Bush vient danser avec lui sur la place de la Liberté et il y a encore, en plein milieu de Tbilissi, une avenue

# La Géorgie, ce paradis pour libertariens, obtenir un passeport ou acheter un appartement se fait dans la journée.

George-Bush. Micha a 36 ans, il est grand, puissant, rieur, agité, boulimique : un jeune ogre. Tbilissi vivait dans le noir, au gré de pannes d'électricité incessantes? Elle étincelle, rutilante, se couvre de bâtiments de verre, de moyennement bon goût mais symbolisant la transparence, qui est le mot d'ordre du nouveau pouvoir. La ville est un coupe-gorge, le pays est corrompu? Micha vire du jour au lendemain des milliers de flics et de fonctionnaires douteux, en recrute de plus jeunes, patriotes, courtois et anglophones – car tout le monde est encouragé à apprendre l'anglais, à pratiquer le géorgien et à oublier le russe. Sous perfusion d'argent américain (je pense qu'on peut le dire sans passer pour un agent russe), Micha libéralise tout, simplifie les procédures, faisant de la Géorgie un paradis pour libertariens et investisseurs étrangers : obtenir un passeport ou acheter un appartement se fait dans la journée, pour ouvrir un restaurant il suffit d'écrire « restaurant » sur sa porte, le Code du travail tient en vingt pages. Sûr, trop sûr de l'appui du département d'État, Micha snobe son puissant voisin et, du haut de son mètre quatre-vingt-quinze, surnommer « Lillipoutine » le nouveau président russe, qui ne le lui pardonnera jamais.

## 6. Dans le bureau de Chirac

Évidemment, Micha voudrait entrer dans l'Union européenne et dans l'OTAN. Pour ça, il lui faudrait quelqu'un qui a l'habitude des négociations internationales, et cet oiseau rare, selon lui, n'existe qu'à l'Ouest. Il a repéré cette ambassadrice de France d'origine géorgienne qui a fait Columbia comme lui, travaillé aux Nations unies, alors il la convoque et lui demande si elle veut être sa ministre des Affaires étrangères. Salomé, interloquée, objecte qu'elle est diplomate française, de nationalité française, et qu'un diplomate en poste dans un pays qui entre au gouvernement de ce pays, ça n'existe pas, ce n'est jamais arrivé, c'est évidemment impossible. Mais rien n'est impossible à Micha quand il s'est mis une idée en tête. Exemple : pour qu'il fasse aussi beau à Batoumi, où il pleut tout le temps, qu'à Soukhoumi, où il fait un temps de rêve, il a projeté de raboter de 50 mètres les montagnes qui retiennent les nuages – hélas ou heureusement, il n'a pas eu le temps de le faire. Quelques jours plus tard, Salomé se retrouve avec lui à l'Élysée dans le bureau de Chirac, alors président. C'est une scène qu'elle aime raconter, et raconte bien. Micha, malin, joue le pied-tendre avide de bien faire qui sollicite

les précieux conseils du grand sachem. Chirac, ravi, paternel, se laisse faire et adoube. Les deux hommes demandent à Salomé, comme on prépare une farce, de sortir un moment. Elle fait antichambre cinq minutes, et puis ils ressortent bras dessus bras dessous, hilares, pour lui dire que la France la prête à la Géorgie. Si elle est d'accord, bien sûr, mais eux, les deux compères, trouvent l'idée épatante. C'est un peu de la folie, pense Salomé, mais est-ce qu'on peut dire non à une telle proposition?

## 7. Respect mutuel

Ses parents ont fui leur patrie, en 1921, avec pour seul bagage une malle, que son frère Otar et elle ont gardée. Elle sort du placard la pieuse relique, y range ses affaires soigneusement pliées et retourne avec elle au pays de ses aïeux. À peine a-t-elle eu le temps de la poser dans son appartement de Tbilissi qu'elle se retrouve à négocier avec un certain Sergueï Lavrov le retrait des bases militaires russes de Géorgie. Pas moins. On est en 2004, Lavrov vient lui aussi d'être nommé ministre des Affaires étrangères, mais de la Fédération de Russie. Il l'est toujours dix-huit ans plus tard. C'est le Metternich de Poutine, son Kissinger, le roi de la realpolitik la plus brutale. Quand Salomé raconte ses entretiens avec lui, elle parle de « respect mutuel », et cela peut faire sourire, on imagine en tout cas le sourire de grand saurien de Lavrov devant cette diplomate qui représente un petit pays de rien du tout et croit discuter avec lui dans le respect mutuel. Respect mutuel mon cul, dirait Lavrov aujourd'hui, mais peut-être qu'à l'époque il n'était pas encore le Lavrov que nous connaissons, le fait est que la négociation a abouti et que les soldats russes ont quitté le pays en bon ordre. Salomé assure même qu'il lui aurait dit : « OK, on se retire, OK, on ne vous empêchera pas d'entrer dans l'OTAN (ça, j'ai du mal à le croire, en tout cas il a vite changé d'avis), la seule chose que nous n'accepterons jamais, c'est qu'il y ait à la place des nôtres d'autres bases étrangères sur votre territoire. » Salomé dit non non, il n'y en aura pas, mais il n'est pas question qu'on s'y engage noir sur blanc, ce serait une atteinte à notre souveraineté, ma parole doit vous suffire. Lavrov se contente de sa parole, il n'y a pas d'engagement noir sur blanc.

## 8. Disgrâce

C'est tout de même assez énorme, ce qui vient de se passer : cette fille et petite-fille d'émigrés, chassés par les Russes, vient toute seule de chasser les Russes du pays de ses ancêtres qu'ils occupaient depuis presque quatre-vingt-dix ans. Elle devrait sortir de cette négociation en triomphatrice, mais ce n'est pas ce qui se passe. Très vite, raconte-t-elle, elle se sent mal à l'aise au gouvernement. Les décisions se prennent au milieu de la nuit dans le bureau de Micha ou dans sa fastueuse villa de Batoumi. Ils sont tous là, en bande, ces jeunes ministres et conseillers spéciaux américains grassement payés, vautrés sur la moquette

# Ils sont tous là, ces jeunes ministres et conseillers spéciaux américains grassement payés, vautrés sur la moquette.

à dévorer des plateaux de sushis et se faire des rails de coke avant de partir à l'aube en hélicoptères de l'armée skier en Svanétie : il faudrait pour raconter ça un Scorsese caucasien. Salomé est couche-tôt lève-tôt, elle fait du jogging le matin avec son chien, ses années rock'n'roll, quand elle était en poste à New York et dansait jusqu'à pas d'heure au mythique Studio 54, sont quand même assez loin derrière elle. Micha ne manque pas une occasion de répéter avec jovialité qu'elle est la doyenne de son gouvernement, ce qui est vrai car tous ont moins de 40 ans et la plupart, moins de 30, mais à la longue agace. Un jour où elle lui a déplu en critiquant l'esthétique des dizaines de fontaines colorées ou phosphorescentes qu'il construit à tour de bras dans la ville – c'est une passion chez lui, les fontaines –, il nomme sans la prévenir un nouveau ministre « en charge de l'intégration européenne et atlantique » – ce qui revient à vider son ministère d'à peu près toutes ses attributions. On dira qu'elle a démissionné, « mais non, dit-elle, je refuse qu'on dise ça : Micha m'a virée. Il m'a virée parce qu'il me trouvait trop sérieuse, parce que j'avais sorti les chars russes, parce qu'il ne supporte pas qu'on risque de lui faire de l'ombre ».

## 9. Micha mange sa cravate

On s'attend à ce qu'elle rentre en France, et retrouve le poste qu'on lui gardait au chaud au Quai d'Orsay, mais non, elle décide de rester en Géorgie où elle n'a plus aucune fonction, plus de maison, plus de salaire, plus rien. Elle l'annonce à la télévision, appelle ceux qui la soutiennent à se rassembler à l'hippodrome de Tbilissi. Ils seront quinze mille, une base, pense-t-elle, pour un nouveau parti. Pendant les presque quinze ans qui ont suivi, je n'ai guère eu de nouvelles d'elle. On disait dans la famille qu'elle faisait de la politique dans l'opposition. Faire de la politique dans l'opposition en Géorgie : j'avais du mal à me représenter en quoi ça consistait, ça me faisait penser au titre du merveilleux film de Kusturica *Papa est en voyage d'affaires*. En août 2008, elle a assisté, impuissante, à une guerre brève et confuse avec la Russie pour le contrôle de deux petites régions indépendantistes, l'Abkhazie et l'Ossétie du Sud. Qui a commencé, ce n'est pas clair et c'est un sujet miné en Géorgie. Une commission de députés européens qui a planché sur la question a abouti à une conclusion digne de la casuistique des jésuites dans *Les Provinciales* de Pascal : la Géorgie a été l'initiatrice du conflit

Khurcha, ville géorgienne située à la frontière de l'Abkhazie. Nana, 9 ans, en costume de danse folklorique.



mais la Russie, son instigatrice. Ce qui est clair, en tout cas, c'est que la seconde a avalé en cinq jours 20 % de la première sans que le monde s'en émeuve – et le monde aujourd'hui le regrette, parce que c'était avec quatorze ans d'avance la maquette de ce qui se passe en Ukraine et si on avait réagi alors, on n'en serait peut-être pas là. Salomé était parvenue à évacuer pacifiquement les soldats russes, quatre ans plus tard elle les a vus revenir en occupants, et ils y sont encore : amer constat. Quant à Micha, qu'il ait provoqué cette guerre ou cédé à une provocation, il s'en est vite mordu les doigts – ou plutôt mâché la cravate comme on le voit faire, au comble de sa naturelle fébrilité, dans une vidéo de la BBC qui est devenue la plus célèbre de ses apparitions publiques – tapez « *Saakachvili eats his tie* » sur YouTube. Micha étant Micha, ça ne l'a pas empêché d'organiser la semaine suivante, sur la place de la Liberté de Tbilissi, une fête de la victoire en l'honneur de sa catastrophique défaite. Mais ç'a été le crépuscule de son règne, et l'aurore d'un parti populiste, le Rêve géorgien, financé par un énigmatique milliardaire appelé Bidzina Ivanichvili – dont nous allons bientôt reparler.

#### 10. « Si mes parents me voyaient... »

« Si mes parents me voyaient... » C'est forcément ce qu'a pensé Salomé quand, au terme d'une longue traversée du désert, elle a été élue, en 2020, présidente de la République géorgienne. C'est ce qu'a pensé ma mère, sa cousine, Hélène Carrère d'Encausse, quand, vingt ans plus tôt et pratiquement au même âge, elle a été élue secrétaire perpétuelle de l'Académie française. L'une historienne, l'autre diplomate, ces filles d'émigrés pauvres, l'un chauffeur de taxi, l'autre ouvrier chez Simca, affublées de ce qu'on appelait dans leur jeunesse un nom à coucher dehors, sont toutes deux d'exemplaires produits de la méritocratie française, mais leurs histoires familiales divergentes ont placé l'une du côté de la Géorgie, l'autre de celui de la Russie. Non seulement Salomé, qui a grandi dans une Géorgie mythique et fantasmée, ne parle pas russe, mais elle en fait un point d'honneur – ce qui a laissé pantois Lavrov pour qui un Géorgien, ça parle forcément russe – et déteste la Russie de Poutine autant que ses parents ont détesté l'Union soviétique. De son côté, ma mère, qui par sa propre mère est apparentée à la haute

Le Caucase, ç'a été le Far West des Russes, leur territoire apache, le lieu de l'aventure avant d'être, pour les dignitaires soviétiques, celui des vacances.

aristocratie russe et au gotha européen, a passé toute sa vie à observer la Russie, à écrire sur la Russie, à aimer la Russie même quand elle s'appelait l'« Ursse », en se désintéressant à peu près totalement du petit peuple à ses yeux provincial, archaïque et chauvin, un village d'Astérix aux confins de l'Empire, dont elle est issue pour moitié. Plus ou moins consciemment, et parce que les ancêtres russes avaient le sang plus bleu et des domaines plus vastes que les ancêtres géorgiens, elle trouvait que la Russie, c'est plus noble et intéressant que la Géorgie, et j'ai hérité de ce préjugé – qui, en ce moment, en prend un sacré coup. Dans un texte fameux, Freud se demande pourquoi il a toute sa vie rêvé d'aller à Rome et pourquoi tant d'obstacles successifs, à la fois infimes et dirimants, l'ont empêché d'atteindre cette destination pourtant très accessible. Pourquoi ai-je tant tardé à venir dans ce pays qui, en plus d'être celui de mes aïeux, est de l'avis général exceptionnellement attrayant ? Mon ami le cinéaste Paweł Pawlikowski m'écrit : « La Géorgie, pour moi, c'est un *mindfuck* sans pareil : magnifique, chaleureuse, absurde, irritante, tragique. À notre âge, la vie devient fade, tu as bien fait de te garder ça pour le dessert. » C'est une belle réponse, j'en ai une autre : je suis le fils de ma mère, et ce qui m'attire en Géorgie, c'est d'abord ce qu'elle a représenté pour les Russes.

#### 11. La route militaire

Après une nuit dans le clic-clac de la chambre d'amis de Salomé, et tandis qu'elle-même s'envolait vers le pays de Galles avec l'équipe de rugby géorgienne, je me suis engagé à bord d'une Jeep conduite par mon ami Jean-Michel Cosnuau sur la route militaire qui relie Tbilissi, qu'on appelait autrefois Tiflis, à la frontière russe. C'est sur cette route mythique que commence le roman de Lermontov *Un héros de notre temps*. Je l'ai lu dans mon adolescence, il était très en faveur dans notre famille où on n'était pas loin de trouver ça mieux que Pouchkine, c'est-à-dire mieux que tout. Si passionnante que soit l'histoire, c'est surtout le décor qui est imbattable, et je rêvais de voir un jour, en vrai, cette route vertigineuse, de longer ces précipices, de découvrir au-dessus de moi le mont Kazbek – 5047 mètres, quand même. Je n'ai pas été déçu. La route militaire a été tracée, pavée par l'armée russe lorsqu'elle a conquis le Caucase au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette armée coloniale attirait les mauvais sujets et les têtes brûlées de la bonne société. Quand on avait, comme Lermontov et son héros, écrit des vers contre le tsar ou tué quelqu'un en duel, on vous envoyait là-bas vous faire trouser la peau, mais aussi vivre avec intensité. La Russie est plate, monotone, boueuse, on s'y ennue comme dans les pièces de Tchekhov. Le Caucase est montagneux, verdoyant, dangereux, sensuel : un *mindfuck* sans pareil, comme dit Paweł. Ç'a été le Far West des Russes, leur territoire apache, le lieu de l'aventure avant d'être, pour les dignitaires soviétiques, celui des vacances, et la Géorgie en particulier, un pays de Cocagne dont on regardait les habitants avec un mélange de mépris – des « culs-noirs », disait-on et dit-on encore,

c'est-à-dire des bougnoules – et de ressentiment parce qu'ils ont le bon air, la bonne bouffe, la bonne vie. Mais les Russes qui se présentent aujourd'hui au poste-frontière de Kazbegi, très exactement là où commence le roman de Lermontov, ne sont ni des aventuriers romantiques, ni des huiles du défunt Parti : ce sont des fuyards.

### 12. Le poste-frontière

Il y a eu deux vagues : la première au printemps 2022, quand a commencé l'« opération militaire spéciale », et c'était plutôt une élite culturelle, des gens avec une conscience politique, des soutiens de Navalny. La seconde, c'est autre chose : des gens qui s'en accommodaient à peu près, de l'opération militaire spéciale, jusqu'à ce que Poutine décrète la mobilisation et qu'ils comprennent que ça risquait de les concerner, eux, que la guerre n'était pas seulement quelque chose qui arrivait à la télévision mais dans la vraie vie et même dans *leur* vraie vie. Ceux-là, au début de l'automne, ont débarqué en masse en Géorgie. Nous avons tous vu ces images : les centaines, les milliers de voitures qui faisaient la queue sur deux ou trois files à la frontière, côté russe ; les bureaux de recrutement volants de l'armée russe, pour choper parmi les fuyards ceux qui étaient mobilisables ; et ceux qui, pour échapper plus vite à cette menace, pour ne pas attendre leur tour des jours entiers, abandonnaient carrément leur voiture et, comme on n'a pas le droit de franchir la frontière à pied, la franchissaient à vélo. Un petit business, la location de ces vélos, d'autant plus florissant que les gens s'en servaient pour couvrir quelques centaines de mètres et les abandonnaient ensuite de l'autre côté, où les loueurs les récupéraient comme à Paris la boîte qui les gère récupère les Vélib' laissés dans le Marais pour les remonter à Belleville. J'espérais assister à ce spectacle d'exode en arrivant au poste-frontière, mais à la fin novembre 2022, c'était fini.

### 13. À l'hôtel Rooms

Situé à quelques kilomètres du poste-frontière, l'hôtel Rooms est sans conteste le plus beau de Géorgie. Il est aussi très cher, et sa clientèle – si on excepte quelques Arabes des émirats –, à la fois jeune, familiale et principalement russe. De jeunes Russes très à leur aise. Nous sommes habitués à l'idée que lorsqu'un pays accueille de plus ou moins bonne grâce des réfugiés, ces réfugiés sont plus pauvres que les habitants du pays. Ce n'est pas ce qui se passe en Géorgie, où peu de gens ont les moyens de passer leurs week-ends à l'hôtel Rooms, alors qu'Ilya oui, sans problème. Jean-Michel et moi avons rencontré Ilya dans le jacuzzi extérieur d'où se découvre une vue grandiose sur le mont Kazbek. Il a 35 ans, il était banquier à Moscou et fait partie de la première vague d'exilés. Pour ne pas se laisser coincer dans un pays qu'il pensait voué à devenir la Corée du Nord, il a en quelques heures décidé de le fuir. M'étant moi-même, par hasard, trouvé à Moscou le jour de l'invasion, j'ai vu

Nous sommes habitués  
à l'idée que lorsqu'un pays  
accueille de plus ou moins  
bonne grâce des réfugiés,  
ces réfugiés sont plus pauvres  
que les habitants du pays.  
Ce n'est pas ce qui se passe  
en Géorgie.

beaucoup de gens de ma connaissance réagir de la même façon. La décision d'Ilya a été déchirante parce qu'il était en instance de divorce, ses deux petits enfants, avec sa femme, et que le choix était simple : rester avec eux, partir sans eux. Il est parti. Il est arrivé à Tbilissi pauvre selon ses standards, mais riche selon les standards géorgiens, et y a passé huit mois à se tremper le caractère en arrêtant de boire, de fumer, de se droguer (ce qu'il faisait sans frein, à Moscou) pour, à la place, courir des marathons dans les collines qui entourent Tbilissi et gravir deux fois le Kazbek. La semaine prochaine, il s'envole pour New York. Il se propose d'y créer un *hedge fund* et de refaire fortune en attendant que le système Poutine s'effondre et que surgisse de ses décombres une nouvelle génération de managers qui reconstruira le pays et dont il se voit bien prendre la tête. Je lui dis que ce sera drôle, quand il sera président de la Fédération de Russie, de nous rappeler cette rencontre dans le jacuzzi de l'hôtel Rooms, au temps où il était en exil à Tbilissi, comme Lénine à Zurich. Il sourit pour la forme, mais j'ai l'impression qu'il est sérieux.

#### 14. Gamarjoba

Pour Ilya, la Géorgie n'est qu'une étape. Zoia et Pavel, eux, ont décidé de s'y installer. Autant Ilya est tendu et ambitieux – il me cite une phrase de James Cameron, le réalisateur de *Titanic* : « Si vous vous fixez un but ridiculement élevé, vous échouerez probablement, mais à un niveau plus élevé que celui où les autres réussissent » –, autant eux sont incroyablement détendus et *easygoing* : la jeune trentaine, bonnes têtes, souriant à la vie qui en retour leur sourit avec constance. Pavel – dit Pacha – avait à Moscou un business de revente de voitures d'occasion, pas très gros mais lucratif. Zoia donnait des cours à l'université sur, tenons-nous bien, les techniques de propagande politique dans les médias. Quand la guerre a commencé, elle a voulu en parler avec ses étudiants en utilisant le mot « guerre », pas « opération militaire spéciale », et en les incitant à regarder la télé officielle d'un œil critique – ce qui était après tout l'objet de ce séminaire. Quelques-uns ont fait cet effort, mais les trois quarts de ces garçons et filles qui avaient choisi d'étudier, je répète, *les techniques de propagande politique dans les médias* se sont mis à regarder l'effarante télé russe du même œil hébété que leurs parents. Quand le confort est au prix de l'aveuglement, on choisit souvent le confort. On se réfugie dans un univers parallèle. La Russie tout entière est devenue un univers parallèle. La plupart des amis sont devenus d'ex-amis, dit Zoia, alors le 20 avril, ils ont fermé la porte de leur appartement, bourré au maximum le coffre de leur vieille Mercedes et fait le voyage en deux jours : 1000 kilomètres de Moscou à Rostov-sur-le-Don, puis une nuit d'attente à la frontière géorgienne. Il n'y avait pas encore beaucoup de fuyards, mais des chars russes, oui. À Tbilissi ils ont loué un premier appartement moche et triste, mais au bout de trois jours, deux frères géorgiens rencontrés dans un bar, aussi sympas et cool qu'eux, leur en ont trouvé dans l'heure un nettement mieux. Ils y sont si bien qu'ils envisagent déjà de l'acheter.



Cimetière de Khurvaleti, Géorgie. Un Ossète, d'une région occupée par les Russes depuis 2008, et un Géorgien trinquent en hommage à un parent décédé.

Les prix, à cause de gens comme eux, ont beaucoup augmenté. Pacha a remonté avec des associés locaux une autre petite affaire de revente de bagnoles, et Zoia a créé le blog « Comment se conduire dans son pays d'accueil », où elle explique quelques principes de base à ses malotrus de compatriotes. Par exemple que commencer par dire « *Gamarjoba* », bonjour en géorgien, avant de passer au russe, ça ne coûte pas cher et fait plaisir. En Russie, dit-elle, les gens sont aussi froids et brutaux que le climat, ici c'est le contraire. On se fait vite des amis, on s'entraide, il y a une solution à tout. Zoia et Pacha béniraient presque la guerre à la faveur de laquelle ils ont découvert ce pays. Ils ont l'impression que c'est le leur, et quand je leur demande s'ils y sentent de l'hostilité contre les Russes ils se récrient : pas du tout ! Ça m'étonne un peu, parce que j'ai entendu des histoires de Géorgiens qui refusent de louer à des Russes, de Géorgiens qui mettent sur les réseaux sociaux des vidéos de Russes en train de danser et faire la fête à Tbilissi pendant que les Ukrainiens se battent et meurent, de banderoles déroulées à la frontière : « Déserteurs russes, vous n'êtes pas bienvenus », de restaurants interdits aux Russes. Peut-être, dit Zoia, mais le restaurant qui fait ça, la police le ferme le lendemain, ou il se prend une grosse amende. Et elle s'émerveille d'avoir vu, sur un mur de Tbilissi, un graffiti « *Fuck Russians* » dont quelqu'un avait rayé les deux dernières lettres, en sorte que cela devenait « *Fuck Russia* ». Un pays, dit Zoia, dont un cinquième est occupé par les Russes et où on écrit « *Fuck Russia* » mais pas « *Fuck Russians* », est-ce que ce n'est pas comme Dieu qui réprime le péché, mais pardonne au pécheur ? Est-ce que ce n'est pas le paradis ?

### 15. L'histoire préférée des Géorgiens

Dieu, puisqu'on parle de lui, vient de créer la Terre et appelle les différents peuples pour leur en distribuer des parts. Les Géorgiens qui sont comme à leur habitude en train de festoyer n'entendent pas l'appel, alors ils n'ont rien. Dépités, ils vont trouver Dieu et lui expliquent qu'ils chantaient ses louanges si fort qu'ils n'ont rien entendu. Dieu est embêté. Mais comme il est immensément bon et généreux, sinon ce ne serait pas Dieu, il se résout à leur donner le bout de terre qu'il s'était

Elle s'émerveille d'avoir vu, à Tbilissi,  
un graffiti “*Fuck Russians*” dont quelqu'un  
avait rayé les deux dernières lettres,  
en sorte que cela devenait “*Fuck Russia*”.

réservé pour ses vacances : un petit pays caché où il y a tout, des montagnes grandioses et des vallées fertiles, un climat de rêve, du bon vin, des artistes merveilleux (ceux qui connaissent les films d'Otar Iosseliani seront d'accord) et même des flics aimables – mais ça, Dieu n'y est pour rien, comme vous le savez maintenant c'est Micha qu'il faut remercier.

### 16. La Géorgie sort du chapeau

À mon retour de la frontière, j'ai quitté la maison de Salomé parce que le clic-clac présidentiel est vraiment trop inconfortable et pris mes quartiers chez Jean-Michel, qui a vécu vingt-cinq ans en Russie, ouvert des boîtes de nuit à Moscou dans les folles années 1990, bref s'est bien amusé. Comme tous les expats qui se débrouillaient bien, il trouvait la Russie formidable, un immense terrain de jeu et d'aventures, et professait un poutinisme désinhibé. Je l'ai à plusieurs reprises entendu dire que la Russie, c'était le pays de la liberté. Je disais : de *ta* liberté, je parlais de Politkovskaïa, de Nemtsov, de Litvinenko, de Navalny. Il haussait les épaules, me traitait de petit Français frileux. En 2014, quand il y a eu en Ukraine la révolution de Maïdan, il a senti que le vent tournait. Le pouvoir s'est crispé, l'ambiance devenait lourde, les étrangers n'étaient plus si bien vus. Des clubs comme les siens, ça ne marche qu'avec des protections, ce qu'on appelle des « toits », et les toits ont commencé à s'entretuer. Pris entre deux feux dans ces guerres de gangs, où le FSB, les services secrets russes, tenait aussi un rôle non négligeable, Jean-Michel s'est retrouvé en prison. Ce n'est une partie de plaisir nulle part, en Russie encore moins, mais c'est le genre de petit type sec et nerveux qui ne se laisse pas chercher noise et, avec le secours de la méditation qu'il pratique assidûment, ça s'est plutôt bien passé – il raconte ça dans un livre, *Dans les griffes du FSB* (Seuil). Au bout de quelques mois, on l'a laissé sortir avec un bracelet électronique et, reclus dans son appartement, ses avoirs gelés, ses clubs fermés, son poutinisme douché, il a cherché un point de chute pour le chapitre suivant de sa vie aventureuse. Il n'a pas eu à chercher loin car notre ami commun Jacques von Polier, patricien franco-prussien, colossal et débonnaire, homme d'affaires prodigue, explorateur au long cours de l'Asie centrale et comme lui un des rois de la nuit moscovite, s'était retrouvé peu de temps auparavant dans la même situation. Menacé de trente ans d'interdiction de séjour en Russie, Jacques a dressé un tableau Excel en croisant divers critères : climat, religion (chrétienne plutôt que musulmane), langue (celles qu'il parle : français, anglais ou russe), législation fiscale (il n'aime pas trop payer d'impôts). C'est la Géorgie qui est sortie du chapeau.

### 17. Laptops et yoga

C'est en Géorgie que Jean-Michel, à sa suite, a trouvé asile il y a maintenant cinq ans. Il a acheté un bel appartement à Tbilissi, dans

la même rue que Jacques, quand ça ne coûtait encore pas grand-chose, et il compte y vieillir paisiblement parce qu'il en a, comme Jacques et moi, atteint l'âge – sauf qu'en ce qui le concerne, la retraite paisible, je n'y crois pas vraiment. J'ai traîné quelques jours avec mes deux camarades dans Tbilissi, ville étonnamment belle et facile. On a passé des après-midi aux bains, au sortir desquels on prenait des soupes délicieuses, ultraépiciées, spécialement conçues pour la gueule de bois – « Dommage, dit Jean-Michel, on aurait dû boire hier » –, puis des cappuccinos irréprochables dans de vastes entrepôts, briques et bois, transformés en coworkings artistiquement tagués. Il y a aussi, partout,



de petits cafés qui calent deux ou trois fauteuils et tables basses sur les trottoirs fissurés, gondolés, soulevés par les racines des arbres. Dans tous ces endroits agréables, on entend presque exclusivement parler russe, par des armées de hipsters à laptops et des tablées de jeunes femmes russes qui non seulement font du yoga, mais souvent l'enseignent, comme la compagne russe de Jean-Michel, Julia, qui en outre étudie le sanskrit et part régulièrement faire des stages en Inde. Sa présence ici, depuis cinq ans, n'a rien à voir avec la guerre, et quand je la questionne à ce sujet, quand des Russes plus récemment arrivés en parlent devant elle, je la sens mal à l'aise. Avec lucidité, elle explique

La rivière Enguri était connue pour être une voie de passage facile pour entrer en Abkhazie jusqu'à l'installation, il y a quelques années par les Russes, de caméras de surveillance et de barbelés.

## Des Russes manifestent contre la guerre, devant le Parlement. Très injustement, on leur en voudrait presque d'être si peu : 200 ou 300, au doigt mouillé.

ce qu'on pourrait appeler son ambivalence par le milieu d'où elle vient. Elle a grandi à Saratov, une ville de merde de son propre aveu. Son père est directeur de la prison – où il a eu pour client l'horrible Evgueni Prigojine, le fondateur du groupe de mercenaires Wagner. Son frère y travaille aussi. Tous sont biberonnés du matin au soir à la propagande télévisée, en sorte que Julia est déchirée entre la fidélité aux siens et les arguments cruellement convaincants des gens qu'elle aime ici – Jean-Michel en tête. Elle s'en tire en disant qu'elle ne veut pas discuter de politique et préfère rester neutre : « La Russie est mon pays, il ne fait pas que de bonnes choses mais je reste avec mon pays. — Et avec son leader? — Avec mon pays, je te dis, et de toute façon, ça ne sert à rien d'en parler, je ne veux pas en parler. — Et si tu avais été allemande en 1940, tu aurais été pour Hitler? Et les villes bombardées, les femmes violées? — Tu m'ennuies, je ne veux pas en discuter. Et puis je ne suis pas là-bas, j'estime avoir un devoir de réserve, je suis russe, je refuse d'avoir honte d'être russe. »

### 18. La manif des Russes

Devant le Parlement, des Russes manifestent contre la guerre. Pancartes, slogans, mégaphones. Très injustement, on leur en voudrait presque d'être si peu nombreux : 200 ou 300, au doigt mouillé. Les autres sont restés chez eux, soit parce qu'ils n'étaient pas au courant, soit parce qu'ils ont haussé les épaules : de toute façon, ça ne sert à rien, ce n'est pas ça qui va impressionner Poutine. Certes. Mais je pense à ce que m'a dit un jeune historien géorgien, Giorgi Kandelaki : les 700 000 Russes qui ont débarqué dans un pays de 4 millions d'habitants, les 100 000 qui y sont restés et dont on ne sait pas s'il faut les appeler réfugiés, touristes ou déserteurs, si, au lieu de se balader à Tbilissi et de bosser à distance pour des boîtes qui les paient en dollars, ils rentraient dans leur pays pour manifester contre la guerre et leur tyran, ça aurait un peu de poids quand même... Les Ukrainiens se battent comme des lions. 3000 ou 4000 Géorgiens sont partis se battre et parfois mourir à leurs côtés, à la fois parce qu'ils sont courageux, généreux, et parce qu'ils se doutent que si la Russie gagne ce sera bientôt leur tour.

Les Russes, non. Les Russes, ils se barrent. Leurs grands-pères ont peut-être gagné la Grande Guerre patriotique et, au prix de leur vie, sauvé le monde du nazisme, eux tout ce qu'ils savent faire c'est du yoga et boire des cappuccinos, bien au chaud.

### 19. La version d'Irma

À Cardiff, la Géorgie a battu les Gallois, sur leur terrain, une première historique. Salomé, après ça, est allée en Pologne rencontrer le président Duda, parmi ses homologues européens celui avec qui elle s'entend le mieux. Mitoyens, l'un de l'Ukraine, l'autre de la Russie, tous deux sont en première ligne dans la guerre, mais Duda a les mains plus libres : son pays fait partie de l'UE et de l'OTAN, c'est moins dangereux pour lui de dire, comme ses voisins baltes, qu'il ne faut plus donner un seul visa aux Russes, qu'il faut les isoler complètement. S'il pouvait élever devant leurs frontières un mur de déchets radioactifs, il le ferait – j'exagère à peine. Salomé est rentrée à Tbilissi aussi satisfaite de leurs entretiens que de la victoire de l'équipe de rugby. Pour ma part, après quelques jours passés à traîner avec Jean-Michel et Jacques et à rencontrer, grâce à Julia, beaucoup plus de Russes que de Géorgiens, je me suis avisé que ce n'était pas suffisant pour écrire un article sur un pays d'avoir pour cousine sa présidente de la République et j'ai recruté une fixeuse. Une fixeuse, ou un fixeur, c'est quelqu'un de débrouillard et bien informé qui sert d'assistant sur le terrain aux journalistes étrangers. La fixeuse assermentée des journalistes français en Géorgie s'appelle Irma. C'est une femme rousse, avec une épaisse tignasse bouclée et une vieille bagnole, qui m'a été immédiatement sympathique. J'ai l'impression que ça a été réciproque, mais cette sympathie ne s'étend pas à ma cousine, pour qui Irma ne me cache pas son peu d'estime. Peut-être pas une mauvaise ni malhonnête personne, concède-t-elle du bout des lèvres, mais une Géorgienne de pacotille, une technocrate formée au Quai d'Orsay et à Bruxelles, parlant mal géorgien, n'ayant partagé pendant toutes les années du communisme aucune des épreuves de son peuple : et d'un. Et de deux : une andouille à côté de ses pompes, faisant ce qu'elle peut (et pouvant peu) pour cacher et se cacher qu'elle est la représentante et l'otage d'un gouvernement prorusse. Irma m'a lâché tout ça au bout de cinq minutes, et ça m'a fait un drôle d'effet. D'abord, on n'est pas habitué à ce qu'un fixeur qui vous guide dans la vie politique d'un pays

C'est moins dangereux pour le président polonais de dire qu'il ne faut plus donner un seul visa aux Russes, qu'il faut les isoler.

Le problème, c'est que le pays tout entier est la propriété d'un oligarque prorusse appelé Bidzina Ivanichvili.

soit aussi ouvertement partisan (je précise que je cite les propos d'Irma avec son accord : elle les assume pleinement, ça ne la gêne pas du tout que je les rapporte à ma cousine). Ensuite, j'ai entendu juste avant mon départ une interview de Salomé sur France Inter qui ne colle vraiment pas avec ça. Quand elle dit que la Russie a pratiquement perdu la guerre et que la seule question maintenant c'est la recomposition de l'Europe à partir de cette défaite, je la trouve un peu optimiste, mais son engagement pour la démocratie, les droits de l'homme, l'Europe est passionné, vibrant, manifestement sincère. Je me rappelle aussi, et raconte à Irma, cette petite anecdote : pendant notre pèlerinage familial dans Tbilissi, j'ai voulu qu'on fasse une photo souvenir. On s'est arrêtés pour la faire devant un mur orné de l'omniprésent tag « *Fuck Russia* ». La présidente géorgienne se fait délibérément photographier devant le slogan « *Fuck Russia* », ça veut dire quelque chose, non ? Irma secoue la tête : je suis bien naïf. Ces beaux discours, tout le monde les tient en Géorgie. Comme le grand Niko en son temps, l'écrasante majorité des Géorgiens n'aspire qu'à cela : sortir de l'orbite russe, devenir européens. Mais il y a un problème. Le problème, c'est que le pays tout entier est la propriété, il n'y a pas d'autre mot, d'un oligarque prorusse appelé Bidzina Ivanichvili.

### 20. Le faux nez du Rêve

Ce Bidzina est un drôle de personnage. On ne le voit pas, il ne donne pas d'interviews, les rares photos de lui sont vieilles de dix ans et bien qu'il se soit fait bâtir sur les hauteurs de Tbilissi un palais futuriste à 50 millions de dollars, il habite dans son lointain village natal, Tchorvila, une sorte de ranch géant où il élève des lémuriens, des zèbres et des requins. Ayant fait fortune en Russie, il est revenu au pays en prenant soin de se présenter comme un mécène, un philanthrope, pas un homme politique. Il a fait de Tchorvila un parfait village Potemkine, achetant à chacun des maisons, des voitures, des études aux enfants, couvrant le district d'écoles modèles, de parcs de jeux, de musées, et bientôt étendu ses bienfaits à tout le pays. Toujours se défendant de faire de la politique, il a personnellement remboursé les emprunts de 600 000 électeurs qui ont assuré le succès, aux élections de 2012, d'un parti nouvellement créé qui s'appelle le Rêve géorgien. Bidzina n'a pas pris officiellement la tête du Rêve géorgien, mais il le soutient et, comme sa fortune est équivalente à la moitié du PIB annuel du pays (4,5 milliards de dollars, selon *Forbes*),

le Rêve remporte toutes les élections, les gouvernements successifs sont composés de membres du Rêve, ainsi que de proches de Bidzina. Le ministre de la Justice, c'est son avocat ; celui de l'Intérieur, son ancien garde du corps ; celui de la Défense, l'agent de son fils, qui est rappeur ; celui de la Santé, le dentiste de sa femme. Le truc vicieux, me dit Irma, c'est que tous ces gens tiennent comme Salomé des discours proeuropéens alors qu'en réalité le parti et son parrain sont, selon un cocktail désormais éprouvé, à la fois populistes (leur interlocuteur favori en Europe, c'est Viktor Orbán) et prorusses. Par prudence, ce qui peut se défendre parce qu'on n'a pas intérêt à faire trop les malins quand on est voisins de la Russie, mais aussi par intérêt, solidarité oligarchique, ADN et peut-être, tout simplement, conviction. La Géorgie est donc un État schizophrène, disant une chose, en pensant et faisant une autre. Et pour dire cette chose qu'on ne pense pas et ne fait pas, autant avoir l'air convaincu et employer quelqu'un de réellement convaincu. C'est pour tenir ce rôle absurde que Bidzina, selon Irma, a nommé Salomé présidente. Je m'insurge : comment ça, nommé ? Elle a été élue ! Au suffrage universel ! Irma redouble de dédain : élue en Géorgie, ça veut dire nommée par Bidzina, qui achète les électeurs un par un. Ma cousine si démocrate, si européenne, si atlantiste, on l'envoie tenir de beaux discours à Strasbourg et sur France Inter, et si ça se trouve elle y croit, la malheureuse, mais elle n'est jamais qu'une idiote utile, le *good cop* d'un *bad cop* cent fois plus puissant qu'elle. Un faux nez du Rêve géorgien, qui est lui-même un faux nez de Poutine.

## 21. L'opposition nationale

Pendant quelques jours, j'ai fait sous la conduite d'Irma la tournée des gens de l'opposition qu'on qualifie de « nationale » : proeuropéens fervents, ennemis du Rêve géorgien, accessoirement de Salomé, et souvent nostalgiques de Micha. Je feuillette mon carnet, relève quelques phrases que j'y ai notées. Elena Kokhtaria, députée, fondatrice d'un parti appelé Dora – ce qui veut dire « l'heure est venue » : « La Géorgie doit appliquer les sanctions ou au moins ne pas aider à les déjouer. Parler de neutralité de la Géorgie comme le fait Bidzina, ça veut simplement dire qu'on est prorusse. » Giga Bokeria, ancien chef de la Sécurité nationale sous Micha et leader d'un autre petit parti (complètement dans les choux, dit Salomé) : « L'espoir n'est pas une politique, on ne peut pas se raconter que Poutine est un fou ou un poivrot vindicatif et qu'on aura ensuite un pouvoir russe meilleur. Il faut absolument nous mettre dans le bon camp, balayer un pouvoir postsoviétique qui spéculé sur la peur et nous répète que l'Ukraine l'a bien cherché et que c'est elle qui nous met tous dans la merde. » Giorgi Kandelaki, le jeune historien, chercheur au Sovlab qui étudie le passé soviétique de la Géorgie : « On a une fenêtre de tir, il ne faut pas la rater, il faut clairement prendre parti au lieu de faire un pas en avant deux pas en arrière et prétendre qu'on veut entrer dans l'UE tout en sabotant cette candidature.

Avec le Rêve, nous sommes du mauvais côté. Notre type avec ses requins et ses zèbres, il est du mauvais côté. » Elena Kokhtaria : « On dit que la Russie va perdre, mais quel type de défaite ? De toute façon, elle restera une menace pour la Géorgie, elle n'acceptera jamais d'avoir un pays libre à sa frontière. » Et pour finir, à quelques pages d'intervalle dans mon carnet, mes deux citations préférées. Tea Souloukiani, ministre du Rêve géorgien : « La Géorgie fait tout ce qu'elle peut pour avoir sa place à la table des négociations après la guerre. » Giorgi Kandelaki : « La Géorgie fait tout ce qu'elle peut pour *ne pas* avoir sa place à la table des négociations après la guerre. »

## 22. La journée des prisonniers politiques

Un des temps forts de ce qu'on pourrait appeler l'Irma's Tour est ce qu'elle-même appelle la journée des prisonniers politiques. Elle commence dans les locaux de la chaîne de télévision que dirigeait Nika Gvaramia. Sa femme, Sofia, est élégante et digne, lunettes noires, l'air d'avoir beaucoup pleuré. Avocat de formation, Nika a participé à la révolution des roses et aux gouvernements successifs de Micha comme ministre de l'Éducation puis de la Justice. (Commentaire de Salomé : « Si on l'avait laissé faire, il aurait mis en prison la moitié du pays. » C'est un jugement partial, sans doute, il est cependant avéré que sous le libertaire Micha le taux d'incarcération était le deuxième du monde, derrière les États-Unis et avant la Russie.) Gvaramia s'est pris de plein fouet l'épuration de 2012, quand le Rêve est arrivé au pouvoir et que tous les vétérans de la révolution des roses y sont passés. Mais alors que Micha s'exilait aux États-Unis, Nika est resté et, malgré les menaces, le chantage, la diffusion publique de vidéos compromettantes, il est arrivé à monter cette chaîne d'opposition orgueilleusement appelée la Chaîne principale, sur laquelle il anime un talk-show très regardé qui en fait, selon sa femme, le principal *opinion maker* de Géorgie. (Salomé reconnaît qu'il est brillant, mais ultra-trash, et pour illustrer ça me montre une vidéo où on le voit, sur le plateau, boire un verre de vin en disant que c'est le sang de la présidente et qu'il souhaite à tout le monde de s'en descendre une bonne lampée aussi...) À force d'indépendance (selon sa femme) et de malversations (selon Salomé), Nika est arrêté, emprisonné, condamné à trois ans de prison en mai 2022. Mais ce n'est pas ça, l'étonnant. L'étonnant, c'est le jour choisi pour l'emprisonner. Ce jour, c'est celui où on discute, à Bruxelles, la question de donner ou non à la Géorgie le statut, non pas de candidat, mais de candidat à la candidature à l'Union européenne. Un des critères à respecter pour montrer qu'on est un pays civilisé, digne de faire partie de l'Europe, porte sur la liberté d'expression. Le pays candidat doit assurer qu'il n'y a pas chez lui de journaliste emprisonné. La Géorgie coche la case non. Non, jure-t-elle avec solennité, il n'y a pas chez nous de journaliste emprisonné. Et c'est ce jour-là précisément, pas un autre, alors qu'il est dans le collimateur depuis trois ans, qu'on choisit pour emprisonner le journaliste

le plus connu du pays. Quel est le sens du message? Est-ce que ce n'est pas du sabotage? Est-ce que ça ne revient pas à dire : ne croyez rien de ce que nous vous disons. Nos bâtiments officiels pavoisés des drapeaux géorgien et européen, c'est du village Potemkine à l'état pur. En réalité on ne veut pas de l'Europe, on fonctionne toujours à la soviétique et on continuera. (Le pire, c'est que Salomé admet que cette analyse n'est pas fausse.)

### 23. Micha errant

La journée des prisonniers politiques continue avec le plus gros gibier : Micha lui-même. Micha est un personnage de roman : séduisant, outrancier, trop en tout. Son premier mandat a été spectaculairement bon ; le second, spectaculairement mauvais. Chevalier blanc de l'anticorruption, il a plongé à son tour dans une corruption démesurée. Une fois écarté du pouvoir et menacé de prison par le Rêve, il s'est lancé dans des tribulations encore plus romanesques. D'abord exilé aux États-Unis où il aurait pu, sagement, donner des conférences bien payées comme font les hommes d'État déchus, il s'est vite impatienté et lancé dans une seconde carrière politique, en Ukraine – ça semble un tropisme géorgien, d'aller se faire élire dans un autre pays que le sien. Il a d'abord été gouverneur d'Odessa, où il a fait comme en Géorgie des bâtiments publics transparents, des routes, de la lutte anticorruption (ricanements dans l'assistance), toutes réalisations tapageuses qui ont fait de l'ombre au président ukrainien de l'époque, Porochenko. Porochenko l'a exilé. Il avait déjà perdu la nationalité géorgienne, maintenant c'est l'ukrainienne qu'on lui retire. Le voici apatride, réfugié en Pologne. Quand Zelensky, qui l'aime bien, arrive au pouvoir en Ukraine, il lui permet de revenir à Kyiv, le nomme vice-ministre puis, comme ça soulève un tollé, président d'un fumeux Comité national des réformes. En octobre 2021, Micha prend la décision aberrante de retourner en Géorgie où il a pourtant été condamné à huit ans de prison par contumace. Il entre dans le pays clandestinement, dans un camion transportant de la crème fraîche, persuadé qu'il sera, au pire, emprisonné trois jours puis libéré par la foule et porté en triomphe jusqu'au palais présidentiel d'où il virera Salomé sans coup férir. Ce n'est pas du tout ce qui arrive. Il est emprisonné, oui, mais personne ne le libère : il tirera ses huit ans. Ça provoque quelques manifestations mais pas le soulèvement qu'il espérait. Des sondages qui valent ce qu'ils valent évaluent à 20 % de la population le nombre des nostalgiques de Micha. Assez bizarrement, c'est le même chiffre, 20 %, que les mêmes instituts de sondages donnent pour ses ennemis jurés, les nostalgiques de l'Union soviétique.

Dans les gorges de Pankissi, dans l'est de la Géorgie, de jeunes Tchétchènes sans-papiers vivant dans un camp de réfugiés jouent à des jeux de guerre avec des armes factices.

### 24. La grâce de Micha

En prison, Micha fait une grève de la faim de cinquante-trois jours, perd 40 kilos, c'est énorme pour un homme de son gabarit. Isolement, lumière jour et nuit, filmé vingt-quatre heures sur vingt-quatre – et impossible, bien sûr, d'avoir un droit de visite. Ce qui serre le cœur, me dit sa mère, c'est que les deux prisons successives où il a été incarcéré, l'hôpital militaire où il est maintenant, c'est lui qui les a construits, et maintenant il découvre amèrement leurs défauts : mal conçus, venteux, on y gèle. La mère de Micha n'a rien d'une émouvante babouchka :



c'est une dame de 75 ans, universitaire de haut vol, orientaliste, cosmopolite, très chic. Elle nous reçoit, Irma qu'elle connaît bien et moi, à l'université dont jusqu'à sa retraite elle était vice-rectrice. Micha, dit-elle, est essentiellement accusé d'être Micha, le seul politicien intègre du pays, le seul décidé à sortir son pays de l'orbite russe. C'est pour ça qu'on l'a mis en prison, parce que les gens du Rêve ont peur de lui. Sur les accusations concrètes dont il fait l'objet, évidemment, il y a les deux versions. Selon sa mère, on lui reproche d'avoir acheté sur les fonds de l'État des fleurs pour l'enterrement de Václav Havel. Des fleurs pour Václav Havel? Seulement? Rien de plus? Bon, d'accord, il s'est aussi

fait faire quelques costumes, et quelques injections de Botox, mais quand on représente son pays on doit soigner son apparence, n'est-ce pas? Selon ses adversaires, dont Salomé, ce qu'on lui reproche n'est pas de la petite mais de la grande corruption, des incarcérations abusives, des répressions policières allant jusqu'à la torture, des assassinats politiques. La ministre Tea Tsouloukiani, dont je vais parler bientôt, travaillait à l'époque à la Cour européenne des droits de l'homme et tout le monde la blaguait parce qu'étant de petite taille elle disparaissait derrière la pile des dossiers mettant gravement en cause Micha et son entourage. Cela dit, son état de santé, tant physique que psychique, est alarmant et même ses détracteurs reconnaissent qu'il serait désastreux pour l'image du pays que l'homme de la révolution des roses meure en prison. Alors quoi? Le gracier? Salomé a le pouvoir de le faire, c'est l'un de ses rares pouvoirs réels, et elle ne le fait pas. Quand je lui demande pourquoi, elle me répond qu'un homme politique emprisonné n'est pas nécessairement un prisonnier politique, que Micha a été condamné pour des raisons pénales très graves et qu'autant on peut envisager de l'envoyer se faire soigner à l'étranger, autant le gracier, non : ce serait un déni de justice, qui révolterait une grande partie de la population. Irma, quand je lui rapporte cette réponse, hausse les épaules et dit : la vérité, c'est qu'elle ne peut pas. Elle peut tenir les discours pro-occidentaux les plus enflammés, ça c'est la ligne jaune qu'elle ne peut pas franchir.

## 25. Avec de tels amis...

De son lit d'hôpital, Micha ne cesse de répéter qu'il est dans son propre pays le prisonnier personnel, pas seulement de Bidzina mais de Poutine, qui le poursuit d'une haine inextinguible. Trois semaines après mon retour de Tbilissi, en décembre 2022, un collègue de médecins américains l'ayant examiné a trouvé dans son organisme des traces de mercure et d'arsenic – qui font notoirement partie de l'arsenal du FSB, voir Litvinenko et Navalny, pour ne citer que les plus connus. C'est alarmant et, au moment où je termine cet article, fin mai 2023, la situation n'a pas évolué. Je ne sais pas comment elle va se dénouer, si Micha va mourir en prison ou guérir ailleurs et repartir, increvable et chimérique, pour de nouvelles aventures – il rêve évidemment de rejoindre son copain

“Dans la paix qui arrivera, énonce Salomé, la Russie doit apprendre qu'elle a des limites. Un enfant a besoin de limites pour grandir, un État a besoin de frontières.”

Zelensky. Je ne sais pas quel rôle Salomé jouera dans ce dénouement ni quelle est sa marge de manœuvre. À un moment, je lui ai dit : « Tu sais, grâce à Irma, j'ai rencontré toutes sortes de gens de l'opposition, mais personne du côté du Rêve géorgien. Tu me conseillerais de voir qui? Tu m'adresserais à qui? Au gouvernement? » Là, il y a eu un blanc puis : « Au gouvernement? Je ne les connais pas bien. En fait, il n'y en a pas un seul que je reconnaîtrais dans la rue. » Un temps, puis : « Ah si, tu devrais voir Tea, la ministre de la Culture. Elle me déteste mais au moins elle n'est pas idiote. » Comme je ne pouvais pas compter sur Irma sur ce coup, Jean-Michel s'est arrangé pour me faire rencontrer Tea Tsouloukiani dans un dîner. Elle parle parfaitement français, elle a longtemps vécu en France et a même fait l'ENA, c'est elle qui se vantait de disparaître, à Strasbourg, derrière les piles de dossiers accablant Micha. Elle commence chaque phrase, quand je l'interroge sur ma cousine, par « J'aime énormément Salomé, *mais...* ». *Mais* elle a été choisie comme présidente par Bidzina hors du Rêve, contre les conseils du Rêve, pour ses beaux yeux (« On ne peut pas dire le contraire, persifle Tea, ils sont beaux »), et puis elle a systématiquement oublié tout ce qu'elle lui devait. En somme, elle a trahi son clan. « Au début de son mandat, poursuit Tea, ça allait, elle jouait à peu près le jeu, et le rôle de la présidente au-dessus de la mêlée. Mais depuis un an elle n'arrête pas de critiquer ceux qui l'ont mise au pouvoir, ce qui est inélegant et contre-productif, et d'injurier la Russie qui, quoi qu'il advienne, restera toujours notre voisin, et ça, c'est carrément irresponsable. » Avec de tels amis, on n'a pas besoin d'ennemis.

## 26. Tous les coups

Quand j'ai rapporté cette conversation à Salomé, ça l'a fait rire, d'un rire un peu las : « Tu vois, je prends tous les coups, des deux côtés. » Je me suis dit qu'elle était courageuse, mais dans une position pas possible. Et très seule. Son second mari, qui était écrivain et qu'elle a passionnément aimé, est mort. Elle consacre ses loisirs à traduire du géorgien en français ses romans ou textes philosophiques. Ses enfants sont proches d'elle, mais physiquement très loin. Elle a quelques bons amis, des collaborateurs plus ou moins fiables, mais personne quand elle rentre le soir auprès de qui se décharger de l'hostilité des uns, des coulevres que lui font avaler les autres. Son mandat prendra fin en 2024. Personne ne sait où on en sera en 2024. À un dîner où elle m'a emmené, les convives ont porté les toasts rituels à la Géorgie, à l'amitié, à l'amour, et elle, voici ce qu'elle a dit : « Dans la paix qui arrivera forcément, la Russie doit apprendre qu'elle a des limites. Un enfant a besoin de limites pour grandir, un État a besoin de frontières. Je bois aux frontières! » J'ai pensé que la frontière franchie quotidiennement et dans une clandestinité ostentatoire par des milliers de camions qui se foutent pas mal des sanctions européennes ne sépare pas seulement la Géorgie de la Russie, mais divise aussi la famille dont je suis issu.



Border as seen by Russian-backed forces

À un enfant qui se baignait un jour chaud d'été, un garde-frontière russe a dit : « Garde tes distances ! La moitié de la rivière nous appartient, reste dans la moitié géorgienne ! » Daro Sulakauri, le photographe, a dessiné cette frontière entre l'Abkhazie pro-russe et la Géorgie sur son image de la rivière Enguri.

J'ai pensé que la Géorgie, dont le seul voisin à peu près sûr est la mer Noire, est un piège merveilleux mais un piège. Et que les efforts de Salomé pour sortir son pays de ce piège sont terriblement entravés, mais que l'intention compte et qu'ils doivent malgré tout faire plaisir à Levan et Zeïnab, là où ils sont.

## 27. Post-scriptum, mai 2023

Trois mois après mon premier séjour, début mars, le gouvernement a voulu faire passer une loi « sur les agents de l'étranger », visant toute association dont 20 % du financement est d'origine étrangère – autrement dit, dans la sphère postsoviétique, toutes les ONG. Cette loi était au mot près décalquée de la loi russe, votée dès 2012, qui a notamment permis de fermer Mémorial, la plus ancienne et respectée des associations de défense des droits de l'homme en Russie. Voter cette loi en Géorgie aurait clairement voulu dire : on s'aligne sur la Russie, on fait ce que nous dit la Russie, notre gouvernement a choisi son camp. Des dizaines de milliers de Géorgiens l'ont compris, qui sont descendus dans la rue où ils ont affronté la police dans un mélange de colère et de liesse. Au bout de trois jours, le gouvernement a retiré la loi. Je suis retourné une semaine à Tbilissi, à la mi-mai, pour voir ce que cette éclatante victoire avait changé. Beaucoup, m'a-t-il semblé. Les partisans de l'Europe ont gagné en confiance. Ils se sentent portés par le vent de l'histoire. Nous sommes la majorité dans ce pays, disent-ils en substance, nous n'allons pas éternellement nous laisser représenter par une minorité, même étatique et cousue d'or. J'ai observé aussi, avec plaisir, que la cote de Salomé avait beaucoup grimpé, parce que pendant ces événements elle a énergiquement pris parti pour les manifestants, contre le gouvernement. L'étape suivante, à supposer qu'on puisse former des plans dans un monde où tout dépend de l'évolution de la guerre, c'est que la Géorgie va de nouveau soumettre sa candidature à l'entrée dans l'Union européenne ou plutôt sa candidature à la candidature. La décision de l'UE sera cruciale. Si c'est oui, le pays sera engagé sur le bon chemin, encouragé à laisser derrière lui Bidzina et sa bande de ripoux prorusses. Si c'est non, cela voudra clairement dire que l'Europe abandonne la Géorgie à la Russie, et ce serait une telle catastrophe qu'on n'ose même pas y penser. Et puis j'ai observé autre chose encore, c'est le spectaculaire progrès du sentiment antirusse. Trois mois auparavant, j'étais surpris et admiratif de l'extrême tolérance des Géorgiens à l'égard de ces réfugiés souvent riches et arrogants, qui ne daignent pas apprendre trois mots de géorgien et font monter les prix de l'immobilier. Aujourd'hui, aucun Géorgien, en tout cas aucun de ceux que j'ai rencontrés, ne prononce le mot « réfugié » sans l'encadrer de guillemets sarcastiques. Les seuls Russes qui mériteraient le nom de réfugiés, dit-on, ce sont ceux que la Russie ne laisse plus sortir : les ennemis de la guerre, les rebelles, les courageux, ceux-là mêmes qu'on aimerait accueillir. Ceux qu'on a laissés sortir, c'est avec la bénédiction

de Poutine, ajoute-t-on. Et le thème, marginal encore cet hiver, de la cinquième colonne, prend clairement consistance. Pendant les manifestations de mars, un jeune Russe a posté une vidéo où il se plaignait d'être mal traité par les Géorgiens et demandait combien de temps ses compatriotes devraient supporter ça. Que le gars soit un simple connard ou un agent provocateur, c'est de toute façon inquiétant. Prétendre qu'une communauté russe ou russophone est persécutée dans un pays pour voler à son secours et envahir ce pays, c'est une technique éprouvée de la Russie, c'est celle que, depuis 2014, elle emploie en Ukraine, et beaucoup de Géorgiens commencent à se demander si Poutine ne va pas se mettre en tête de les dénazifier eux aussi. Je pense que les Géorgiens ont raison de s'inquiéter, qu'on a, d'une façon générale, raison de s'inquiéter quand on est voisin de la Russie, et que leur hostilité envers tout ce qui est russe est à la fois justifiée et plutôt modérée. Mais en l'observant, je m'interroge aussi sur la nôtre, sur la mienne. Les distinguos humanistes du type : le peuple russe, ce n'est pas la même chose que son gouvernement, ou « Pouchkine n'est pas Poutine », qui nous semblaient sensés il y a encore quelques mois, deviennent de moins en moins audibles au fil des atrocités et de la transformation de la société russe tout entière en dystopie orwellienne. Il y a quelques jours, je parlais de ça avec mon très cher oncle maternel, qui est mi-russe mi-géorgien mais a baigné toute sa vie, quasi amniotiquement, dans la langue russe, la culture russe. Et que dit ce samovar à pattes, avec un véritable désespoir ? « Personne n'a aimé ce pays plus que moi et maintenant je me dis que c'est horrible, la Russie, que les Russes sont des gens horribles. Même quand je pense à Dostoïevski, désormais, c'est comme à un bigot pervers et antisémite. Ce qui se passe aujourd'hui est pire que le communisme parce qu'au temps du communisme on pouvait au moins se dire que les Russes haïssaient leurs tyrans alors que ceux d'aujourd'hui, dans leur majorité, soutiennent le leur. Quoi qu'il arrive, de quelque façon que se termine la guerre, ce pays a montré un visage tellement affreux qu'il est foutu pour des décennies. » Ce désarroi de mon oncle Nicolas, je l'éprouve aussi et je me suis soudain demandé si mon engouement tout neuf pour la Géorgie ne tient pas aussi à ça : un transfert d'une partie de mes racines vers l'autre, parce qu'un vide s'est creusé, parce que j'aimais la Russie et que, si choquant qu'il soit de dire ça s'agissant d'un peuple tout entier, on peut encore aimer quelques Russes, mais on ne peut plus aimer la Russie.

**EMMANUEL CARRÈRE.** « Né en 1957, j'ai fait du journalisme (*Télérama*, *XXI*, *L'Obs...*), écrit des romans (*La Moustache*, *La Classe de neige*), des livres de non-fiction (*L'Adversaire*, *D'autres vies que la mienne*, *Un roman russe*, *Limonov*, *Le Royaume*, *Yoga*) et réalisé des films (*Retour à Kotelnic*, *Ouistreham*). Mon dernier livre, *V 13*, est une chronique du procès des attentats de novembre 2015, que j'ai suivi, audience après audience, pendant presque un an. Français du côté de mon père, je suis du côté de ma mère mi-russe mi-géorgien. Les racines russes ont tenu beaucoup de place dans ma vie et mon travail ; on verra dans ce reportage affleurer les racines géorgiennes. »

# AUX ARMES, ET CÆTERA



Le 9 mai 2022, jour de commémoration de la victoire contre l'Allemagne nazie.

**Alyona Rodionova** est le pseudonyme d'une des rares photojournalistes russes qui exerce encore dans le pays. Médias, religion, école : elle raconte une société de plus en plus militarisée, qui formate les esprits pour la guerre.

« Je vis l'agression de l'Ukraine comme une tragédie personnelle. Un crime commis en mon nom. Je croyais que la plupart des gens pensaient comme moi, j'ai découvert que non. Pour comprendre cet état d'esprit, j'ai commencé en 2022 à documenter la militarisation de la société russe. Elle ne date pas d'hier. Tout s'est mis en place de manière progressive après les grandes manifestations anti-Poutine de 2011.

Le nombre de groupes paramilitaires pour filles et garçons de 7 à 17 ans a explosé; il y en a dans presque chaque école. C'est un loisir gratuit fondé sur le volontariat. On prépare les enfants pour la guerre, ils ne s'en rendent pas compte.

Dans des parcs d'attractions, on croise des gamins de 4 ans à bord de petits chars. Au Patriot Park, énorme complexe près de Moscou, on peut se cacher dans des tranchées, visiter des maisons bombardées, reconstituer une bataille. Dans la cathédrale principale des forces armées, couleur kaki, inaugurée en 2020, le métal au sol

provient de chars allemands, les mosaïques représentent des soldats kalachnikov au poing et les bas-reliefs montrent des scènes de guerre.

À l'école, on raconte que la Russie est un pays qui protège et ne déclenche jamais les guerres, que Staline était un grand dirigeant. Dans les musées, les expos "Le Nazisme en Ukraine" ou "Les Atrocités de l'OTAN" ont des accents de vérité.

Les premiers jours après l'invasion, dans la rue, le métro, je croisais des visages en état de choc, parfois les yeux rougis. C'est horrible à dire, mais en deux semaines, je les ai vus s'apaiser. Comme si, avec le blocage des médias indépendants et la propagande à la télévision, on avait donné du sens à ce qui se passait.

Je travaille sous pseudonyme par sécurité. Ces photos ne sont pas dangereuses en soi. Ce qui est dangereux, c'est de dire ce que l'on pense. »

Propos recueillis par Haydée Sabéran



« Le 9 mai 2022, la Younarmia, "Jeune Armée", organisation paramilitaire qui compte 1,2 million de membres en Russie, défile à Moscou avec le drapeau de la république prorusse de Donetsk (Ukraine). »



« La garde nationale bloque la rue pour fluidifier le défilé et éviter les mouvements de foule. Pour moi, ce mur militaire humain symbolise ce que vit la Russie. »



« Les parents apprécient la "Jeune Armée". Ils trouvent qu'elle rend leurs enfants plus polis et disciplinés. Que l'entraînement militaire les empêche de se droguer, de boire ou de traîner dans les rues. »



« Dès qu'il fait beau, il y a foule au Patriot Park, un parc d'attractions dédié à la victoire contre les nazis en 1945. La cathédrale principale des forces armées a été construite en 2020 à l'initiative du ministre de la Défense Sergueï Choïgou, à la gloire des victoires russes et soviétiques. »



« À Saratov, dans un parc dédié à la Seconde Guerre mondiale comme il en existe partout dans le pays. Quand j'étais enfant, on commémorait la fin de la guerre en disant "plus jamais". Désormais, c'est une démonstration de force. »

GRANDS RÉCITS

# UN SOLDAT RUSSE DORT DANS MA MAISON

LUBA YAKYMTCHOUK

TRADUIT DE L'UKRAINIEN PAR ANNA MOZHAROVA



Fille d'un mineur de charbon et d'une ouvrière, la poétesse **Luba Yakymtchouk** a grandi dans le Donbass, à l'ombre d'un pommier. En 2014, quand la guerre éclate, elle réside à Kyiv et n'a qu'une vague idée de ce que vivent ses parents sous les bombes. Puis arrive le 24 février 2022.

On dit que la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre. Je croyais être « tombée » loin, dans tous les sens du mot. Non seulement j'étais à 500 kilomètres de la petite ville à l'est de l'Ukraine où j'avais passé mon enfance à l'ombre de trois immenses pommiers, mais j'étais aussi loin de mes parents dans ma vie professionnelle. Je croyais que je ne leur ressemblais pas, parce que je vivais de ma plume et non de l'extraction et de la transformation du charbon. Je me rends compte que la littérature est ma forme d'extraction à moi, celle du charbon des émotions.

Mon père, mineur, disait à ma sœur et moi : « Appliquez-vous à l'école, sinon vous irez travailler à la mine. » Alors, nous le faisons de toutes nos forces afin de nous décrocher de la branche qui nous avait fait grandir et d'en tomber le plus loin possible. Or il s'avère que j'ai beaucoup plus en commun avec mes parents que je ne le croyais; cela m'est apparu comme une évidence le 24 février 2022.

### **Kyiv encerclé par les Russes**

Ce jour-là, je suis réveillée tôt dans ma maison en banlieue de Kyiv par la défense antiaérienne ukrainienne qui abat des missiles russes juste devant ma fenêtre. À travers la vitre, un grand pommier aux longues branches, d'où pendent encore des pommes rouges givrées, incroyablement belles, comme dans mon enfance. Au-dessus, le fracas des explosions, terriblement effrayantes, comme dans un cauchemar. Prise de panique, j'attrape mon portable, j'entre en courant dans la chambre de mon fils de 11 ans, je prends sa main et nous dévalons l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Je lui crie que c'est la guerre, que les Russes attaquent. Dans le couloir, on s'accroupit et on attend que les explosions passent. Mon mari descend avec nous, ramasse le portable que j'ai cassé dans la précipitation. Une sorte de nausée ou de dégoût se répand alors dans mon corps envers ceux qui nous exterminent juste là, maintenant.

J'autorise mon enfant à jouer sur la tablette autant qu'il le veut, parce que, selon des recherches scientifiques, jouer après un événement traumatique aide le psychisme à ne pas fixer le trauma. Quoique je ne sois pas sûre que, dans notre cas, il faille dire « après » plutôt que « pendant ». Mais qui sait quand viendra cet « après » ?

### **Photographies d'ELENA SUBACH**

Cette photographe ukrainienne née en 1980 vit à Lviv. Elle a étudié l'économie avant de se tourner vers la photographie en autodidacte. Depuis 2018, son projet « Grandmothers on the Edge of Heaven » (Grand-mères au bord du ciel) interroge l'importance des matriarches dans la culture ukrainienne à travers des images de célébrations, de cérémonies et de portraits de grands-mères dans un jardin d'Éden inspirés des peintures religieuses de la Renaissance.

1. En Ukraine, on utilise l'expression « invasion à grande échelle » pour désigner la guerre commencée par la Russie le 24 février 2022 par opposition à l'annexion de la Crimée et au conflit du Donbass en 2014, qui sont, eux, désignés simplement par le terme d'« invasion », ndlt.

Dans toute cette folie, j'ouvre mes e-mails. Des dizaines de collègues écrivains et journalistes me demandent si je vais bien et comment ils pourraient m'aider. Quelqu'un propose sa maison en Pologne ou en Allemagne, mais nous n'avons rien pour nous déplacer. Notre voiture est tombée en panne la veille, et nous l'avons déposée au garage; le métro sert d'abri; les transports en commun ne fonctionnent plus et les gares sont noires de monde. Je leur envoie les coordonnées bancaires des organisations bénévoles que je connais personnellement. Elles aident les civils à évacuer et fournissent aux militaires tout ce qui leur est nécessaire, des garrots aux gilets pare-balles.

Des journalistes suédois et géorgiens demandent un entretien. La connexion Internet n'est pas si mauvaise, malgré les combats à 20 kilomètres de chez moi, à Boutcha et à Irpin. Je leur raconte mon premier jour de l'invasion russe à grande échelle<sup>1</sup>. Le journaliste suédois me demande un selfie. Je vois à quel point j'ai vieilli en quelques heures sous les missiles russes, j'en suis effrayée. Ensuite, j'ai un appel du rédacteur en chef suédois qui me parle comme si j'allais être tuée par un missile russe demain, voire aujourd'hui. Je le rassure en disant : « *We will prevail. I will be alive.* » J'ai du mal à trouver mes mots en anglais. Seules les insultes envers les Russes sortent facilement de ma bouche, une fois que j'ai raccroché.

Le soir même, les voisins qui habitent dans la maison aux immenses baies vitrées s'installent chez nous. Leurs vitres tremblent à chaque explosion et chaque fois que passe un avion à basse altitude; dans notre maison en brique, c'est tout de même plus tranquille. C'est un beau couple avec un enfant, deux bouledogues français et un chat. Nous ne les connaissons que depuis quelques mois car nous n'avons emménagé dans le quartier que récemment. Nous sommes désormais six êtres humains, trois chiens et trois chats dans 50 mètres carrés, au rez-de-chaussée. Le premier étage peut être dangereux, alors on reste en bas. Nous installons les voisins et notre fils dans le couloir, qui a deux cloisons et pas de fenêtre. Mon mari et moi, nous couchons dans le bureau où les deux fenêtres sont protégées par du scotch et des piles de livres afin que les vitres ne volent pas en éclats en cas d'onde de choc puissante. On dirait que nous sommes parés pour tout, bien qu'il soit impossible de se préparer à la guerre.

Le troisième jour, les voisins quittent Kyiv, et une amie emmène mon fils dans l'ouest de l'Ukraine, à Lviv où j'ai de la famille, loin de la ligne de front. Elle n'a qu'un billet, mais nous pensons qu'on n'empêchera pas mon fils de monter dans le train. Ils arrivent à se frayer un chemin parmi la foule massée dans la gare et à entrer dans un wagon bondé et étouffant, où même le sol est occupé par des gens, des femmes et des enfants pour la plupart. Aux arrêts, des bénévoles apportent des couches, des biscuits et des jus de fruits pour les enfants.

Mon mari s'inscrit dans une unité de défense territoriale. On lui promet de l'appeler. Mais les volontaires sont si nombreux qu'il ne recevra jamais cet appel. Alors, Youri aide à creuser les tranchées, et moi

je m'occupe de la logistique : je cherche des véhicules avec chauffeur pour évacuer les habitants de la ville ou apporter des médicaments, car les transports publics ne fonctionnent plus.

Je fais le tour des voisins à la recherche de bouteilles pour cocktails Molotov, appelés ici « cocktails à la Kyiv », afin de les transmettre à la défense territoriale pour protéger la ville. Un homme confie plusieurs caisses de bouteilles qu'il conservait pour son vin maison. Je donne aux militaires des pelles, dont celle que nous venons d'acheter pour notre jardin, et plusieurs bidons d'essence, que nous avons acquis à l'époque où les agences de renseignements étrangères avertissaient de l'invasion russe. Comme notre voiture est en panne, j'écris sur le tchat de ma rue pour savoir si quelqu'un peut m'en prêter une. Une voisine m'appelle et m'explique où trouver la clé de sa voiture, garée devant sa maison. Youri peut livrer le pain aux cellules de la défense territoriale et aux hôpitaux. Mais la ligne de front s'approche en quelques jours de la boulangerie générale, en banlieue de Kyiv, et on ne nous autorise plus à y aller.

Alors mon mari part vers la ligne de front orientale livrer les colis de l'aide humanitaire aux hôpitaux pour enfants et aux maternités de Kharkiv. La situation y est critique : les petits et les bébés ont besoin de nourriture et de médicaments. Je me retrouve seule, avec deux chats et un chien, loin de celui que j'aime. C'est à ce moment-là, dans la capitale en guerre, dans une ville qui est déjà partiellement encerclée, que je me transforme en copie de mon père.

### **Des missiles de père en fille**

Été 2014. Le Donbass, où se trouvaient mes parents, ma grand-mère et ma sœur, est occupé. J'étais à Kyiv quand j'ai reçu un SMS indiquant que mon père était de nouveau joignable. Je l'ai appelé et lui ai demandé s'ils allaient bien. Il a tiré sur sa cigarette en aspirant le goudron et la nicotine et m'a dit : « Tu entends? Tu entends un sifflement? Une sorte de "viou-ou-ou", c'est un obus qui vole. » Le téléphone portable ne capte pas ces sons-là, il ne les transmet donc pas, mais j'ai quand même entendu ce sifflement au-dessus de la tête de mon père. Je l'ai vu assis dans le jardin, sous le pommier, qui fumait, tenant sa cigarette d'un geste familier, la main fermée, presque dans son poing, comme s'il la protégeait de quelqu'un, comme un adolescent. « Où sont maman et Ania? » Je soupçonnais le pire. Mais non, elles étaient à la cave, entourées de pommes de terre, de conserves et de vin maison. Bien couvertes de vêtements chauds. Avec une lampe de poche, une bougie et une pelle pour sortir au cas où une explosion les couvrirait de terre. À mes reproches sur son comportement imprudent, mon père m'a répondu que je ne comprenais rien. « J'en ai assez de me cacher, ma fille. Si ça doit tomber, ça tombera. Fiche-moi la paix. »

Les missiles de croisière volent maintenant au-dessus de ma tête. C'est mon tour de me trouver sous les attaques aériennes, comme



De quel droit contrôlent-ils ma vie et celle de mon pays ? Oui, ils me contrôlent. Sinon comment expliquer que je dorme sur le canapé dans mon bureau et non dans ma chambre ? Sinon comment



expliquer que, depuis plus d'une semaine, ma vie soit soumise à leurs actes criminels ?

2. Zolote-5 est un quartier de Zolote, ville minière de 14 000 habitants avant la guerre. Les districts Zolote-1 à 4 étaient sous contrôle ukrainien, Zolote-5, sous contrôle des prusses, puis, en février 2022, ces derniers ont pris le contrôle de l'ensemble.

mon père au début de la guerre russo-ukrainienne, qui, alors, semblait ne jamais pouvoir atteindre Kyiv.

La première nuit après le départ de mon mari, je décide de dormir au premier étage dans une chambre « sûre ». Je mets des briquettes de sciure de bois dans le poêle à pyrolyse. Elles prennent bien, la maison se réchauffe et je me couche sur le canapé avec nos chats. Effrayés par les bruits puissants, ils se cachent en dessous. Le chien lance des aboiements vigoureux et stridents à chaque explosion. Je l'appelle notre défense antiaérienne.

Le lendemain, je me réveille à 5 heures, quelques minutes avant l'attaque matinale. Mon horloge interne fonctionne parfaitement : on tire tous les jours à la même heure. Je dévore les informations et n'arrive plus à m'endormir. Je commence à distinguer le son des missiles de la défense antiaérienne du son des missiles qui s'abattent sur la ville. À cause de ces tirs, je ne dors plus dans mon lit.

De quel droit contrôlent-ils ma vie et celle de mon pays ? Oui, ils me contrôlent. Sinon comment expliquer que je dorme sur le canapé dans mon bureau et non dans ma chambre ? Sinon comment expliquer que, depuis plus d'une semaine, ma vie soit soumise à leurs actes criminels ? Je refuse ce contrôle, alors je monte dans ma chambre au premier étage. Ici, on entend mieux les explosions ; les vitres n'ont pas de scotch et peuvent voler en éclats, mais je baisse les stores et reste dormir là, dans ma chambre. C'est ma manière de protester. Ma façon de retrouver le sentiment de la liberté, un sentiment dangereux.

C'est la première nuit où je dors mieux malgré les explosions. À cause du stress, j'ai toujours mal au dos et je ne sens plus du tout mon côté droit. Je mets Bar Kokhba Sextet, l'album *Lucifer*, et fais mes exercices du matin. Dans la ville que l'on essaie d'occuper. Dans le quartier où l'on a arrêté plusieurs chars russes grâce aux cocktails à la Kyiv. Assise sur le tapis, en tenue de sport, je prends conscience que je suis désormais comme mon père. J'ai accepté d'être mortelle, mais je suis heureuse d'exister à chaque instant.

#### « L'Union soviétique est venue pour te torturer »

Toute cette guerre a commencé au printemps 2014 avec l'annexion de la Crimée par la Russie. À l'époque, nous étions allés, mon fils Vassyl âgé de 3 ans et moi, chez mes parents dans l'est de l'Ukraine, à Zolote-5<sup>2</sup> dans la région de Louhansk. Mon fils dormait dans le lit qui avait été le mien, petite. Dehors, on sentait une odeur de thym, dont la floraison débute en mai.

« Maman, je veux vivre éternellement, a dit Vassyl tout à coup. On fait comment pour vivre éternellement ?

— Les humains sont mortels. Essayons d'abord de vivre longtemps pour inventer comment vivre éternellement.

— Où s'inscrit-on pour vivre éternellement ? Qui sait comment faire pour vivre éternellement ? » Il sanglotait avec amertume.



Les enfants de 3 ans arrivent toujours à faire tourner le monde autour d'eux. Quand sa grand-mère ouvrait le robinet pour qu'il se douche, j'allais vérifier que l'eau ne soit pas trop chaude comme elle l'était autrefois pour moi. Dans cette région, on se lave avec une eau brûlante pour enlever plus facilement la poussière de charbon après une journée à la mine; par habitude, on met l'eau à la même température pour les enfants.

Le grand-père a taillé un voilier en bois pour son petit-fils, et ils l'ont fait naviguer dans une bassine d'eau. Il a inventé un autre jeu pour Vassyl. Il le chatouillait en disant : « L'Union soviétique est venue te torturer. On va t'envoyer en Sibérie. »

Vassyl rigolait : « Mais qu'est-ce que j'ai fait ?! »

— L'Union soviétique envoie les gens en Sibérie pour rien, pour qu'ils ne dérangent pas.

— L'Union soviétique n'existe plus, dit l'arrière-grand-mère en apportant des crêpes. Plus personne ne sera envoyé en Sibérie.

— L'Union soviétique peut revenir », menaçait le grand-père sans se rendre compte à quel point il avait raison.

L'Union soviétique ou l'impérialisme russe étaient déjà on ne peut plus proches. La Russie a de nouveau décidé de s'étendre et de commencer la guerre. Pendant que mes parents profitaient de leur petit-fils en passant du russe, qu'ils parlaient habituellement, à l'ukrainien, l'unique langue de l'enfant, je suis allée chez des amis à Louhansk, à 100 kilomètres à l'est. J'y ai passé quelques jours. J'ai participé à des réunions clandestines d'activistes locaux; j'ai vu circuler des militaires russes sans signe d'identification sur leur uniforme, avec un accent russe prononcé. J'avais peur de parler ukrainien, je me cachais derrière la langue russe pour ne pas attirer l'attention de ces militaires armés qui étaient partout. On ne voyait nulle part la police. La rumeur disait que des Russes avaient abattu une famille à côté de la ville, parce qu'ils avaient aperçu un petit drapeau ukrainien sur leur pare-brise. J'ai été saisie de peur pour mon enfant ukrainophone. J'ai décidé de rentrer à Kyiv le plus rapidement possible, non pas par Louhansk et ses checkpoints russes, mais via la région de Donetsk.

Nous avons pris un train jusqu'au nœud ferroviaire de Debaltsevé, puis un autre pour Kyiv. Il roulait déjà lorsque l'hôtesse s'est accroupie brusquement dans le couloir, a baissé la tête et l'a couverte de ses deux mains, comme si on avait ouvert le feu sur nous. Je lui ai demandé ce qui se passait car il fallait peut-être l'imiter. Trente secondes plus tard, elle s'est relevée, a arrangé son tailleur bleu et nous a rassurés : c'était terminé. J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre : tout était calme. J'ai pensé qu'elle avait déjà été confrontée à un vrai danger, qu'elle avait eu une expérience traumatique et connaissait cette guerre qui s'approchait de nous.

Le train roulait à toute vitesse. Il jouait sur les rails un rythme familier depuis l'enfance, qui se mêlait aux voix humaines. Je me sentais coupable d'avoir laissé ma famille – grand-mère, sœur et parents – derrière moi. Assise dans le compartiment, longtemps j'ai regardé

## On abattait parfois des bus entiers de gens qui tentaient de fuir.

les terrils, ces pyramides de déchets de roche qui accompagnent toujours les mines de charbon, les jeunes pousses de cheveux d'ange qui recouvraient la steppe, et l'énorme soleil brûlant qui se couchait à l'horizon. C'est alors que je suis tombée si loin de mes pommiers que j'ai failli m'écraser.

Avant l'été, la ligne de front a avancé jusqu'à la maison de mes parents. Les coupures de réseau sont devenues fréquentes. Les jours où j'arrivais à rejoindre ma famille, j'essayais de la convaincre de partir. Mais je ne savais pas comment m'y prendre car tout ce qui me paraissait effrayant leur était déjà familier. Et puis, comme on abattait parfois des bus entiers de gens qui tentaient de fuir, j'ignorais par quelle route ils pourraient sortir.

Le réseau étant irrégulier, je saisisais chaque occasion d'avoir des nouvelles. Je connaissais Jenia, un réalisateur de télévision devenu militaire. Il a proposé d'aller voir si mes proches se portaient bien. Je lui ai indiqué deux points sur la carte : la maison de ma grand-mère et celle de mes parents dans une rue voisine. À son retour de ma région natale, Jenia m'en fit un récit haut en couleur.

### L'histoire de ma grand-mère, racontée par un militaire

Jenia portait un uniforme même loin du front. « C'était une mission spéciale : on attendait un responsable russe dans la ville occupée de Louhansk, afin de le liquider. Comme j'ai longtemps vécu en Russie avant la guerre et que j'ai l'accent russe, j'avais été sélectionné pour l'opération. Ça n'a pas marché comme prévu, le responsable n'est pas venu, mais nous avons quand même détruit sa voiture. »

Après la mission, Jenia et son coéquipier, appelé « l'Allemand », ont décidé de partir en reconnaissance et se sont mis d'accord pour que leur groupe les attende vingt-quatre heures, jusqu'au lendemain matin. Comme ils n'avaient pas la carte des champs minés, ils ont choisi un petit bois près de Zolote qu'on savait déjà déminé.

On était en plein mois de juillet, il faisait trente degrés, et sec. C'est alors que Jenia et son coéquipier se sont retrouvés dans le potager de ma grand-mère. « Les fanes des pommes de terre n'étaient plus vertes, mais ce n'était pas encore l'heure de la récolte. La ville se trouvait à flanc de coteau, comme tu me l'as raconté. En bas, il y avait des arbres, probablement des peupliers, et il faisait humide, on aurait dit

qu'un ruisseau coulait. En haut, dans la rue, il y avait trois maisons. On a choisi celle du milieu. Je ne sais plus pourquoi, peut-être parce que tu me l'avais montrée sur la carte. Elle avait un toit gris, en fer-blanc ou en ardoise, je ne sais plus. La maison voisine était envahie par une végétation épaisse, alors que celle-là était dégagée.

— Oui, c'est une maison abandonnée depuis longtemps : tous ses habitants sont partis, ai-je fait remarquer à Jenia.

— Donc, on a foncé dans ce potager pour monter, parce que nous avions vu qu'il n'y avait personne à part un chien qui aboyait. Pas de véhicules, pas de checkpoint. Silence total », a continué Jenia.

C'était le matin. La rue était dans l'ombre; le potager, éclairé. Les deux hommes avançaient en se prenant les pieds dans des fanes et des mauvaises herbes. Au milieu du potager, ils ont entendu le moteur d'un blindé.

« On tombe à terre et on regarde ce qui se passe, dit le copain. Deux véhicules arrivent : l'un s'arrête derrière la maison de droite, on ne peut pas le voir; l'autre s'arrête en face. Descendent deux gars en *papakha* et en *bechmet*<sup>3</sup>. L'un des deux porte un gros poignard, et, sur le blindé, il y a un drapeau – bref, de vrais cosaques, comme dans une opérette.

— Des poignards et des *papakha*?! Une reconstitution historique? » J'avais déjà entendu parler de combattants russes déguisés de la sorte.

« On ne les voyait pas bien – à travers une cagoule et un camouflage, on ne voit pas grand-chose. Les rayons du soleil sont tombés sur nous, on est devenus deux taches vert éclatant, au milieu du potager, a expliqué Jenia. La couleur de notre camouflage était comme dans la chanson russe "Je buvais de la sève de bouleau dans la boulaie". Tu peux chercher à quoi ressemble le camouflage "bouleau", c'est exactement la couleur qu'on avait. »

Les deux hommes ont d'abord pensé descendre, mais l'Allemand a proposé : « Si on observait ce qui va se passer? » Pendant ce temps, l'un des hommes déguisés en cosaque est sorti du blindé et a regardé vers le jardin.

« On était couchés. Est-ce qu'il nous voyait? Dieu seul le savait. Le gars a attendu, il a tourné sur place, puis il est parti. On a entendu le bruit des pas dans la rue, et on s'est couvert la tête de fanes, mais elles se cassaient. Ensuite, ils sont entrés dans la maison, on les a entendus dire quelque chose, sans comprendre. Mais il était clair qu'ils parlaient un russe de Russie, pas d'Ukraine. Ensuite, une mémé avec un foulard sur la tête est sortie. Elle marchait dans notre direction, dos tourné au soleil, avec sa canne. Nous, on ne voyait que sa silhouette à contre-jour. Elle marchait vers nous. On était couchés sur nos mitraillettes, et l'Allemand avait un pistolet Stechkin APS, équipé d'un silencieux, une arme extra. On était conscients que si elle continuait d'avancer, elle nous marcherait dessus et se mettrait à crier. Ou alors, elle nous remarquerait et se mettrait à crier. On était prêts à la tuer.

— Jenia, tuer ma grand-mère? (J'étais terrifiée.)

— Mais qu'est-ce qu'il nous restait à faire? a-t-il répondu, ému.

3. *Papakha* et *bechmet* sont respectivement un chapeau en laine de mouton et un survêtement long qui constitue un uniforme traditionnel cosaque, ndlt.



# On avait très peur, aucun autre sentiment, juste la peur bête et méchante.

On avait très peur, aucun autre sentiment, la peur bête et méchante. Mais la vieille dame s'arrête, regarde dans notre direction, fait demi-tour et s'en va. À un mètre de nous, ou presque. Pendant qu'elle marche vers sa maison, on commence à ramper. Lorsqu'elle entre chez elle, la tourelle du blindé, armée d'une mitrailleuse, se tourne vers nous. On se dit qu'elle a parlé de nous aux cosaques et qu'on est cuits. »

Les deux hommes couchés sont de nouveau prêts à mourir; ils se mettent à prier. L'Allemand chuchote : « Qu'est-ce qu'on fout ici ? » Jenia répond : « Ben, c'était pour voir si la grand-mère était toujours en vie.

— Mais je n'en ai rien à foutre de la grand-mère ! »

La tourelle du blindé se retourne, un homme en sort; il monte dessus et regarde en direction de Jenia et de l'Allemand. Les coéquipiers croient que c'est la fin. Mais le nouveau venu ouvre sa braguette et arrose les potagers. La voix de Jenia est devenue plus aiguë : « C'est là qu'on comprend. Il est complètement bourré et ne tient pas debout sur sa tourelle. »

Son coéquipier perd patience et ôte la sécurité de son pistolet. « Je vois que l'Allemand s'apprête à tirer parce qu'il a les nerfs tellement tendus qu'il veut régler tout ça. Je lui tape dans le dos : “Non, non, mec.” C'est alors que le Russe tombe du blindé, à la renverse. Pourtant, on n'a pas entendu de coup de feu. Il est tombé parce qu'il était rond comme une queue de pelle », dit Jenia en riant.

Pendant ce temps, les deux militaires ukrainiens sont descendus de plus en plus bas, en se laissant glisser sur la terre sèche du potager, puis ils ont couru. Ils ont entendu une mitrailleuse tirer une rafale dans leur direction, mais ils étaient trop loin pour être atteints. « Les nôtres nous attendaient en bas, parce qu'ils avaient entendu les tirs et compris que c'était pour nous. Ils nous avaient déchargés près du hameau, ils savaient où nous étions.

— Jenia, près de quel hameau ? », ai-je demandé.

Il m'a regardée avec assurance : « Comment ça ? Le hameau Vilny.

— Vilny se trouve plus à l'ouest. C'était une autre mamie, pas la mienne. »

Pourtant ma grand-mère, elle aussi, m'a parlé d'un blindé avec des combattants déguisés. Elle se rappelait qu'ils étaient venus chez elle demander de l'eau. L'un d'eux a pu se tromper. Malheureusement, je ne pourrai plus poser la question à ma grand-mère car elle n'est plus de ce monde.

## Les casseroles sauvées de l'occupation

Après cet épisode, j'ai décidé de faire sortir ma famille des territoires occupés. Ma sœur s'est révélée la plus flexible : elle est arrivée chez moi au début de l'automne. J'ai eu plus de mal à convaincre mes parents car lorsqu'ils acceptaient, ma grand-mère refusait. Et quand ma mère et ma grand-mère trouvaient un accord, mon père leur disait qu'il resterait pour protéger la maison des pillards.

J'ai demandé conseil à des amis, dont les parents étaient partis puis revenus, à des connaissances, dont les parents étaient détenus depuis plus de six mois; à Jenia, le militaire, qui connaissait l'emplacement des forces armées dans la région. Mais aucun n'a pu m'aider, avant que n'interviennent certaines circonstances extérieures.

En février 2015, le pouvoir ukrainien annonça qu'on ne pourrait plus sortir des territoires occupés sans un laissez-passer spécial. Au début, on ne l'obtenait que dans les territoires contrôlés par l'Ukraine, après une queue interminable dans le froid glacial. À l'époque, le laissez-passer numérique n'avait pas été lancé. Les épiceries manquaient de nourriture, les pharmacies ne recevaient pas de médicaments et on ne pouvait pas toucher de retraite ukrainienne dans les territoires occupés. Les habitants mouraient de maladies plus ou moins banales, faute de soins; parfois, ils se tuaient sur des mines. Tous ces facteurs ont poussé mes parents à partir. Seule ma grand-mère s'obstinait à rester.

Elle n'était plus capable de faire ses courses toute seule et se déplaçait avec une canne. J'ai conseillé à ma mère de la traiter comme un enfant qui doit rester avec ceux qui s'en occupent. Ma mère l'a mise devant le fait accompli et lui a demandé de préparer ses valises.

Ils ont voyagé en taxi jusqu'à la ville la plus proche où l'on pouvait encore prendre un train pour Kyiv : Kramatorsk. La route était exposée aux tirs d'artillerie. Le chauffeur avait un comportement suspect et leur posait des questions sur leur destination finale. « Je m'attendais à ce qu'il nous dépose au premier checkpoint russe venu et nous livre aux Russes », m'a avoué mon père. Aux checkpoints, mes parents avaient déjà été contrôlés par des tankistes : ils examinent les mains, à la recherche des ampoules provoquées par l'utilisation des armes, et le dos, pour y trouver une éventuelle trace de sangle de fusil.

Mes proches sont arrivés chez moi, à Kyiv, avec des valises et une grande boîte. Dedans, un jeu de casseroles. « C'est ta dot, tu as oublié de la prendre », m'a dit ma mère. Ce qui m'a surpris. Au lieu de prendre leurs affaires, ils avaient emporté celles qui, selon eux, m'appartenaient et dont je n'avais pas besoin.

Mes parents comptaient rester une semaine ou deux, obtenir des laissez-passer pour franchir la ligne de démarcation, puis rentrer chez eux. Mais cela n'est jamais arrivé. Ils se sont installés dans la région de Poltava, terre natale de l'écrivain Mykola Hohol [Nicolas Gogol, en russe, ndlr], et de Mykhaïl Semenko, poète futuriste, tous deux ukrainiens.



## Notre ancienne maison avec son verger est toujours là. C'est ce que nous dit notre voisin.

Notre ancienne maison avec son verger de pommiers est toujours là. C'est ce que nous dit notre voisin. L'année où mes parents l'ont quittée, un militaire russe s'y est installé. Il a occupé notre maison. Il dort dans le lit de mes parents, là où j'accourais quand je faisais un cauchemar. Il mange à notre table, là où toute la famille se réunissait autour d'un dîner ou d'un repas de fête. Il se déplace dans les rues avec le scooter de mon père, sur lequel j'allais dans la steppe regarder les cheveux d'ange et les champs de tournesols. Cela me rappelle un conte populaire russe dans lequel Macha entre dans la maison des ours, s'installe à leur table, mange leur repas avec leur cuillère, puis se couche dans leur lit – et voilà qu'elle devient la maîtresse des lieux. Ainsi se passe l'occupation de nos villes par les soldats russes. Ils s'installent dans nos maisons si elles n'ont pas été détruites. Ensuite, leurs familles les rejoignent, et tout ce que nous possédons devient à eux.

Les détails, je ne peux que les deviner. Mais je ne veux plus y penser. Ce que je veux, c'est faire tout mon possible pour qu'on nous rende nos villes, nos maisons : je paie mes impôts, je donne de l'argent pour tout ce qui nous rapproche de la victoire, des satellites de reconnaissance aux drones qui sauvent la vie des combattants ukrainiens. Un jour, je reverrai la petite ville où j'ai grandi, aujourd'hui occupée ; je trouverai la lettre à lire dans le futur que j'ai écrite adolescente, en 2000, et cachée au grenier. Et je mangerai une énorme pomme rouge qui se sera fendue en tombant d'un grand pommier.

**LUBA YAKYMTCHOUK.** « Âgée de 38 ans, je suis une poétesse et dramaturge de l'est de l'Ukraine, actuellement sous occupation russe. J'ai capturé l'essence de la guerre dans mon recueil de poésie *Les Abricots du Donbas*, traduit dans plus de vingt langues. Publié cette année en France aux éditions Des femmes, il sera enregistré sous forme de livre audio par Catherine Deneuve. »



En Russie, où le patriarche de l'Église orthodoxe soutient la guerre de Poutine, mères et épouses de soldats se retrouvent sur un réseau social pour prier ensemble. Voyage dans ce monde virtuel aux plus de 40 000 adeptes.

**IEGOR GRAN**  
**PRIONS POUR NOS GUERRIERS**

« On se repaît à connaître son ennemi », me répétait ma redoutable mère en me forçant, dès mes 10 ans, à feuilleter des albums soviétiques sur Lénine-le-Grand. Nous venions d'arriver en France. Mon père, fatigué après six années de Goulag, soufflait un peu ; ma mère et moi, on tentait d'apprendre le français. L'ennemi, on l'avait largué derrière nous, à des milliers de kilomètres à l'est. Son idéologie ne nous lâchait pas cependant. Surpris et consternés, on la retrouvait aussi bien en plein cœur de Saint-Germain-des-Prés, chez nombre d'intellectuels complaisants, qu'à la cellule du Parti communiste français de Fontenay-aux-Roses, une officine peinturlurée de rouge, blottie en embuscade face à la mairie, à trois rues de là où on habitait. Il fallait donc stimuler le système immunitaire de l'enfant que j'étais en m'injectant une dose de microbes affaiblis. De fait, je dévorais in extenso les préfaces « prolétariennes » que la censure soviétique imposait aux traductions de Mark Twain ou de Melville (mon français étant anémique, je les lisais en russe), et je collectionnais les cartes postales de propagande avec les portraits de Karl Marx, Engels, Gagarine... Je me nourrissais.

On se repaît – mon anthropophage de mère employait précisément ce terme, signifiant un besoin physique, un appel sauvage à la satiété. Elle adoptait d'instinct la bonne attitude devant ceux qui en veulent à notre liberté de penser : la curiosité plutôt que le réflexe vomitif, le rire intérieur plutôt que le mépris, l'envie de parodier plutôt que l'agressivité de l'outragée. Ne jamais dédaigner, drapé dans sa supériorité morale, les élucubrations de ceux qui vous attaquent ! En adoptant la démarche de l'ethnologue, on saisit mieux les astucieuses ficelles de la manipulation des foules, et l'on renforce son blindage.

Aujourd'hui, l'URSS a disparu, mais une autre idéologie d'État a pris le relais du communisme. Avec une ferveur identique, faite de rituels accomplis en troupeau, la Russie a basculé de Karl Marx à Ivan Iline, le chantre de la théocratie orthodoxe. Oublié Gagarine, place à Alexandre Nevski ! Une religiosité surjouée se manifeste à chaque événement organisé par l'État russe. Bougie à la main et signe de croix en bandoulière, Poutine prend la pose ostentatoire dans une église à l'occasion de Noël et de Pâques et, réciproquement, le patriarche Kirill participe à des réunions où députés et militaires discutent de l'avenir de leur « opération militaire spéciale » en Ukraine. Les cosmonautes de la Station spatiale internationale flottent en apesanteur entourés d'icônes et le directeur de l'Institut de génétique de Moscou déclare que « les gens vivent moins longtemps aujourd'hui à cause du péché originel<sup>1</sup> ». L'Église orthodoxe est de toutes les sauteriers organisées par le Kremlin, et contribue sans trop se faire prier (ni se cacher) aux crimes de guerre – on voit des popes bénir chars, obus et chair à canon, tandis que d'autres, dans leurs homélies sur la ligne de front, exhortent à la cruauté « purificatrice »,

1. Раньше люди жили 900 лет, теперь живут меньше из-за «первородного греха» [Avant, les gens vivaient jusqu'à 900 ans, aujourd'hui ils vivent moins à cause du péché originel], *The Insider*, 28 mars 2023.

## On voit des popes bénir chars, obus et chair à canon, tandis que d'autres, dans leurs homélies sur la ligne de front, exhortent à la cruauté.

tel ce prêtre qui encourage les soldats à n'épargner personne, pas même les enfants<sup>2</sup>.

À l'arrière, loin du front, le zèle se répand aussi chez les ouailles et se cristallise en des rites mi-tragiques, mi-grotesques qui en disent long sur l'attitude de très nombreux Russes face à la guerre. Ainsi, dès février 2022, on a vu apparaître des « listes de prière » que les popes proposent à leurs paroissiens chaque semaine. Moyennant une obole, on peut y faire figurer le prénom d'un proche pour qu'il soit mentionné dans les vêpres. J'ai entraperçu une de ces listes sur la page Facebook du père Vladimir Vigoulianski, ancien porte-parole du patriarcat, qui se vantait de proposer ce service. On y découvrait une gigantesque anti-sèche d'une centaine de prénoms, pas moins, écrits au Bic bleu sous le titre « Prière pour la santé des guerriers » sur des feuilles de bloc-notes volantes : Mikhaïl, Anatole, George, Sergueï, Dimitri, Paul, encore un Paul, Igor, encore un Igor... Le processus quasi industriel du traitement de ces âmes en souffrance, les répétitions de prénoms identiques effaçant l'individu devant le tapis roulant des conjurations en série faisaient penser à une file d'attente d'anonymes débiteurs devant les portes du purgatoire et annonçaient, en filigrane, les pertes effrayantes que subit l'armée russe.

Quelques mois plus tard, en explorant le concept alors que j'écrivais un article sur les soldats russes disparus en Ukraine, je suis tombé sur la communauté en ligne « Prions ensemble pour les guerriers » qui venait de se créer<sup>3</sup>. Les mères et épouses de soldats s'y retrouvaient pour partager angoisses, exaltation patriotique et prières, dans une liturgie en mode 24h/24, 7j/7. Sous mes yeux, en quelques mois, ce qui ressemblait à une secte d'illuminés sans importance se met à croître rapidement, son contenu s'enrichit, le nombre de ses publications se multiplie.

Aujourd'hui le groupe compte plus de 40 000 adeptes ; il en gagne près de 400 nouveaux par semaine. Organisé à partir de la plateforme VKontakte, un équivalent de Facebook très populaire en Russie,

2. «Разобьёт младенцев о камень»: священник из РФ рассказал оккупантам, как убивать украинских детей [« Bienheureux celui qui écrase les enfants sur le roc » : un prêtre russe raconte aux occupants comment tuer les enfants ukrainiens], *Glavred.info*, 22 mars 2023.  
3. La communauté s'est créée en octobre 2022. Elle se trouve sur [vk.com/molitvazamir](https://vk.com/molitvazamir) ; on peut y retrouver toutes les images et citations reproduites ici.

“Le 22 mars 2023, lors d’une opération militaire spéciale de démilitarisation et de dénazification de l’Ukraine, le guerrier



Piotr est mort !  
Travailleur, gentil,  
souriant, un peu  
timide, c’est ainsi  
qu’il restera dans  
nos cœurs.”



Les photos sont déposées par des mères et des épouses, sur le réseau social VKontakte. Elles exhortent la communauté à prier pour leurs soldats partis au combat ou morts pour la patrie.

et animé par des prêtres avec la bénédiction du patriarcat, son mur ressemble à une iconostase kitsch où alternent les images de saints et de la Vierge, les photos de soldats russes tombés en Ukraine, les montages patriotiques et les vidéos de popes priant dans des échoppes en bois. Beaucoup de dorure, de nimbes, de bougies, de colombes, de barbes et d’oignons d’église scintillants.

On y lit ceci, parmi des milliers d’autres textes semblables :

« Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu ! Sauve, préserve, aie pitié et protège les guerriers et serfs de Dieu : Guennady, Artiom, Alexandre, Ivan, Pavel, Vladimir, Viatcheslav, ainsi que tous les autres guerriers de Russie. Sauve-les de tout mal, malheur et malédiction, des blessures et des maladies, de la captivité ennemie et de la mort inutile, avec les prières de Votre Très Pure Mère et de tous les saints qui T’ont servi avec bonheur depuis les temps immémoriaux. Amen. »

« Très sainte Mère de Dieu, sauve tous les guerriers de Russie et protège-les du mal sous ta Sainte couverture. Amen. »

« Tous les saints et les anges du Seigneur, priez Dieu pour la fin de la guerre et pour l’avènement de la paix, pour le retour de tous nos guerriers à la maison avec la Victoire. Amen. »

Publiée par une certaine Lioubov Tichina, la prière rassemble par leurs prénoms tous les hommes de sa connaissance qui sont partis en Ukraine.

Aussitôt publiée, aussitôt récitée dans toute la Russie par des femmes qui ne se connaissent pas entre elles. Sabina Rouchanina, Oksana Tarchanian, Elena Krylova et des dizaines d’autres répondent à l’appel. « Amen. » « Prions toutes ensemble. » « Moi aussi, je prie pour la protection du serf de Dieu Alexandre. » « Protège-les, Seigneur Jésus, de toutes les malédictions qu’on trouve à la guerre. Aide-les, pour qu’ils aient assez de médicaments, de nourriture et d’équipement militaire ! » « Prions pour le succès de nos guerriers ! » Et ainsi de suite. La prière collective lancée par Mme Tichina récoltera 147 sous-prières au total, avec toujours cette intonation exaltée, marécage archaïque de virilité sortie de quelque récit épique, et ponctuée par ce mot étrange, « guerrier », qui revient sans cesse, lancinant. On dirait qu’il n’y a plus en Russie de soldats ni d’officiers, pas plus qu’il n’y a d’engagés, de volontaires, de mobilisés, d’appelés du contingent ou de réservistes – il n’y a plus que des « guerriers ». Le « serf de Dieu » n’est plus fantasme, pilote, tireur d’élite, sapeur ou tankiste – il est une force primitive, il est « guerrier ». Guerrier Guennady, guerrier Artiom, guerrier Ivan...

Quand mon neveu de 16 ans invite ses copains pour un jeu de rôle et qu’ils passent l’après-midi à ramasser des anneaux magiques et à tuer des gobelins, je les entends aussi qui s’exclament : « Ton guerrier s’est pris trente points de dégâts ! » « Mon guerrier demi-elfe pare l’attaque avec ses deux cimenterres ! » À lire les milliers de prières qui s’accumulent, je me demande si la Russie ne joue pas ici à un *Donjons et Dragons* grandeur nature, avec toutes ces femmes qui exercent à distance leurs pouvoirs de magiciennes, sous l’œil vigilant des clercs, à l’ombre des voleurs

qui ont pillé le pays en empochant les budgets militaires qui auraient dû assurer aux « guerriers » un équipement décent.

Lioubov Tichina habite à Atkarsk (région de Saratov) – je l’apprends en cliquant sur son nom. Elle est inscrite sur VKontakte depuis des années; en feuilletant ses photos, je vois une retraitée qui aime jardiner, tricoter et photographier les arbres en bas de son immeuble. Avant la guerre, le patriotisme ne la concernait pas vraiment; contrairement à beaucoup, elle ne se décorait pas avec des rubans de Saint-Georges et ne publiait pas d’images patriotiques pour le 9 mai. Tout change à partir de l’été 2022. En explorant son profil, je découvre qu’elle a une fille et deux petits-fils. Dans les yeux de l’aîné brille cette fierté des premiers poils sur le menton – il est encore trop jeune pour partir au front. Le plus jeune, Micha, semble atteint du syndrome de Down, ce qui n’empêche pas sa grand-mère de le déguiser en soldat de l’Armée rouge, façon Seconde Guerre mondiale, et de le faire poser pour la photo d’identité qu’elle s’est choisie pour sa page. Son visage rond et plat, ses yeux écartés et inclinés, son sourire béat, toute cette innocence affublée d’une *pilotka* (coiffe de pilote) vert kaki et serrée dans une *guimnastiorka* (chemise militaire) boutonnée jusqu’au menton, donnent le tournis et ne sont pas loin de me faire abandonner mon exploration – pourquoi m’infliger tant de laideur?... Mange! me commande cependant une voix intérieure.

Tout ne se passe pas au mieux pour l’armée des guerriers et serfs de Dieu, partis « combattre les nazis ». Certains se perdent en route et ne donnent plus de nouvelles.

Ainsi Lioudmila, de Tver : « Je vous remercie pour les prières précédentes. Je crois que la prière a du pouvoir! Et que Dieu protégera chaque soldat de Russie! Je vous demande de prier à nouveau pour mon ami Vadim, je n’ai pas eu de contact avec lui depuis longtemps, il était en première ligne, que Dieu entende nos prières et qu’il revienne vivant et indemne à la maison. Seigneur, aie pitié, sauve et protège le guerrier Vadim et tous les guerriers russes, protège-les des balles, de la captivité et de la mort, protège-les des ennemis visibles et invisibles! Sainte Mère de Dieu, priez Dieu pour l’achèvement rapide de l’opération spéciale et le retour de nos soldats sains et saufs avec la victoire sur les nazis. »

Irina, de Tambov : « Je prie pour mon fils chaque jour, chaque nuit, la prière à Dieu est mon seul espoir. »

Lena, d’Irkoutsk : « Je vous demande de prier pour mon père, Sergueï. Il s’est engagé volontaire en septembre et je n’ai plus de nouvelles depuis. »

Sofia, elle, réclame une prière immédiate, car il y a urgence : « Je demande de prier pour le guerrier Roman. On a essayé de le contacter, impossible. On ne sait pas s’il a été tué, ou s’il est juste blessé. Il a besoin de nos prières précisément maintenant! » La prière est comme un médicament; il y a une posologie à respecter. Marche-t-elle mieux après les repas ou à jeun?

Katia, de Nijni Novgorod, partage avec tout le monde l’angoisse universelle de la maternité : « Sainte Mère de Dieu, faites en sorte

## La soumission de la femme à son sort, surtout quand il est tragique, est en phase avec ce que l’Église russe s’efforce de distiller depuis vingt ans.

que mon fils m’appelle! Seigneur, aide toutes les mères! » Cette sobre publication a immédiatement beaucoup de succès : les gens s’y reconnaissent. Des centaines de prières lui viennent en aide. « Seigneur tout-puissant, fais que cette mère reçoive une nouvelle de son fils. » « Que son fils soit toujours protégé par Toi, et qu’il entre en contact avec sa maman! » Les messages sont accompagnés de bouquets de fleurs, de branches avec leurs premiers bourgeons et d’icônes de la Vierge, en abondance.

Parmi les images pieuses des saints et des prophètes, j’aperçois une curieuse icône représentant une vieille femme, de face, les yeux fermés, dans un cadre rutilant où l’on n’a pas économisé la dorure. C’est sainte Matrone, dite la Matrone de Moscou, canonisée quelques mois avant l’arrivée de Poutine au pouvoir. Née aveugle dans la Russie d’Alexandre III, très pieuse et prosélyte, elle a survécu par miracle à toutes les purges antireligieuses des années 1920-1930 pour mourir de sa belle mort en 1952. Par un hasard non dépourvu d’humour noir, son frère Mikhaïl était, lui, un bolchevik convaincu, président du comité exécutif d’un village. On dit que la Matrone était capable de lire l’avenir – la preuve, elle aurait prédit sa mort trois jours à l’avance.

Le patriarcat de Moscou promeut son culte sans relâche en organisant des tournées de ses reliques à travers toute la Russie et en la célébrant deux fois par an, le 2 mai et le 8 mars, pour la Journée internationale des femmes. Le message principal de la Matrone, celui de la soumission de la femme à son sort, surtout quand celui-ci est tragique, est en phase avec ce que l’Église russe s’efforce de distiller depuis vingt ans – sa conception toute particulière du féminisme. Comme le susurre le patriarche Kirill, jamais avare sur le sujet : « Nous ne devons pas oublier la manière qu’avait la Matrone d’endurer les épreuves. Porter sa croix dignement est le véritable chemin vers le salut. Nous devons la prier de nous donner la force de supporter nos souffrances; ainsi nous servirons la gloire de Dieu et nous-mêmes<sup>4</sup>. » Traduction : contentez-vous toujours de ce que vous avez, ne vous plaignez jamais, soyez carpepe devant le plus fort, le père, le mari, l’Église et l’État, dans l’ordre croissant du devoir d’obéissance.

4. Патриарх Кирилл о блаженной Матроне [Le patriarche Kirill parle de la Matrone], dans *Journal orthodoxe Foma*, Foma.ru, 6 mars 2014.

En pratique, cela donne Diana, de Tcheliabinsk : « Je vous demande de prier pour mon mari, le guerrier Dimitri, et pour ses collègues, afin que le Seigneur ait pitié de nous et qu'il rentre bientôt à la maison. J'attends un bébé, je suis très inquiète. Après le mariage, nous avons réussi à vivre ensemble pendant un mois et demi seulement, et mon mari a été emmené. » Comme du bétail, a-t-on envie d'ajouter.

Le pendant masculin de la Matrone est Evguéni Rodionov. Ce jeune homme de 19 ans faisait son service militaire en tant que garde-frontière quand il a été fait prisonnier par les indépendantistes à la fin de la première guerre de Tchétchénie, en 1996. On le perd pendant six mois, on le croit déserteur ; sa mère paie une rançon pour avoir de ses nouvelles, on lui ramène un cadavre. La légende dit qu'il a été torturé puis décapité, car il aurait refusé de retirer la petite croix orthodoxe en métal qu'il avait au cou. Pour ce haut fait d'héroïsme (jamais prouvé), sa canonisation est en bonne voie, portée par l'adoration populaire – il est censé protéger les militaires (on espère qu'il y parvient mieux que pour lui-même). Même s'il n'est pas encore officiellement béatifié par le patriarcat de Moscou, des dizaines d'églises ont installé des icônes à son effigie ; on le représente en treillis de camouflage qui laisse dépasser un maillot à rayures bleues horizontales, la célèbre *telniachka* que portent les marins et les troupes aéroportées [voir image en ouverture de cet article, ndlr]. Le mariage de cette tenue militaire moderne avec le style classique de la peinture d'icône, en perspective frontale, avec des couleurs vives et un drapé rigide et plat, crée un effet d'incongruité et de laideur enrubannée qui caractérise si bien l'« opération militaire spéciale ». Rien d'étonnant à ce que Rodionov soit régulièrement exhibé pour accompagner et renforcer les prières.

Mieux vaut prévenir que guérir, dit la sagesse populaire. Pour les guerriers, c'est pareil. Mieux vaut prier en amont pour construire autour du soldat une divine protection que rafistoler les pots cassés après le combat ou égarer son fils, son mari dans la botte de foin des 1600 kilomètres de front ukrainien. C'est du simple bon sens, dont les femmes russes ne sont pas dépourvues. Comme le formule joliment l'une d'entre elles : « Dieu dresse un rempart autour de nos guerriers et de leurs femmes qui savent attendre comme personne. » Dès lors se multiplient les rites de protection et d'immunité collective. Ioulia Nekrasova, de Kalouga, l'illustre avec une poésie de son cru :

« Observe les visages des soldats  
Dans leurs yeux brûle la lumière.  
Tout le monde a besoin d'une prière  
Maintenant, il n'y a pas d'autre choix.

Et si la prière vient du cœur  
Elle sera un bouclier pour n'importe lequel.  
Dans la chance une porte s'ouvrira  
Elle aidera au combat avec l'ennemi.

Si vous ne connaissez pas son prénom,  
Peu importe : le Seigneur trouvera sans erreur  
Celui qui porte le fardeau  
De battre le fascisme par la guerre.

Il entendra. Du Grad protégera,  
Et d'une balle en plomb éperdue.  
Il faut prier pour tout le monde,  
Ici, la mort ne prend pas de vacances. »

Immense enthousiasme de la communauté. On félicite Ioulia pour son « talent », ses « mots justes », sa volonté de ne pas garder égoïstement la prière pour son homme à elle, mais de la saucissonner en autant de petits bouts de protection magique qu'il y a de guerriers anonymes. Il n'y a personne pour remarquer que le lance-roquettes multiple Grad dont parle Ioulia est principalement employé par l'armée russe, et qu'il n'y a plus guère de balles en plomb, surtout chez les Ukrainiens suréquipés en armement occidental. Personne non plus pour s'étonner des notes défaitistes que l'on entend si l'on tend l'oreille : comment est-ce possible qu'il n'y ait plus d'autre choix que la *prière* pour gagner ? Qu'on ne puisse compter que sur la *chance* ? Et que penser de cette mort qui « ne prend pas de vacances », et qui semble attendre le guerrier à la fin de la dernière ligne droite, prière ou pas ?... Broutilles que tout cela. Car personne ici ne doute : Dieu est avec la sainte Russie. Comment peut-il en être autrement ?

Il arrive cependant que, malgré la prière protectrice, le guerrier soit mal en point : « Avec les larmes aux yeux, je vous demande de prier pour le serf-guerrier [*sic*] Constantin, afin que sa demande administrative de renvoi à la maison soit prise en compte. »

« Je demande des prières pour le guerrier Vladimir, vraisemblablement prisonnier, en état grave. Seigneur, aide le serf de Dieu Vladimir à rentrer à la maison vivant et en bonne santé, aide-le à figurer sur la liste des échanges. Il est fils unique. »

Et, souvent, le destin ne marche pas du tout comme prévu : « Je vous demande de prier pour mon fiancé et serf de Dieu Alexeï, mort au combat le 27 mars 2023. »

« Merci à tous ceux qui ont prié pour mon oncle, Sergueï. On l'a retrouvé. Il a été tué. Je demande vos prières pour le repos éternel du guerrier Sergueï. »

« Le 22 mars 2023, lors de l'opération militaire spéciale pour démilitariser et dénazifier l'Ukraine, le guerrier Piotr est mort. Travailleur, gentil, souriant, un peu timide – c'est ainsi qu'il restera dans nos cœurs. Souvenir éternel d'un mari aimant, d'un père attentionné et d'un camarade fiable. Piotr a servi comme artilleur-sapeur principal d'un peloton de parachutistes. Nous le pleurons... » Sa femme, Maria, joint au texte une photo de Piotr où l'on découvre un solide gaillard au regard agressif, fier de son béret bleu de para et de sa croix orthodoxe au cou.

On a du mal à croire qu'il était « gentil » et « un peu timide », sans doute parce qu'on ne l'a jamais connu dans la vraie vie. La photo est accompagnée d'une poésie artisanale :

« Il a quitté la maison à l'automne, mais  
Pour toujours il est revenu ce printemps.  
Tout sera comme avant. Quant à l'avenir...  
Enfants de sa chair, enfants de son sang, ressemblent à leur père :  
Yeux marron, sourcils foncés,  
Deux têtes lumineuses courent le long du chemin.  
Nous nous souviendrons aussi longtemps que nous vivrons  
De cette rue et de cette maison.  
Il a donné sa vie pour vous, pour moi.  
Sa terre natale ne l'oubliera pas!  
Nous lui dirons au revoir ce printemps...  
Pour nous, c'est un héros, sans aucun doute, un héros. »

Piotr a donc été enrôlé en automne; il est retourné à la maison fin mars sous forme de *grouz 200*<sup>5</sup>, l'euphémisme russe pour cadavre, et Maria est persuadée qu'il se battait pour protéger sa famille. Mais tout va bien, finalement, « tout sera comme avant », les enfants ressemblent au papa, et l'on comprend que la maison de Piotr sera vendue, la famille déménagera et il finira par être oublié, comme il se doit, même si sa femme tente de nous persuader du contraire.

Sous le portrait de Piotr, les commentaires montrent l'incompréhension de la communauté face à la mort tragique du héros : « Tout cela est insupportable! Seigneur, Tu vois comme le peuple orthodoxe souffre! Écoute les prières des mères, aide-nous, pécheurs. Protège, aie pitié, et sauve nos fils. Ne laisse pas les guerriers avoir des ennuis. En bonne santé et en toute sécurité, ramène nos gars à la maison! Couvre toute notre armée orthodoxe de Ton saint voile! »

Pour toutes ces injustices, pour toutes ces souffrances, on en veut plus à Dieu qu'au Kremlin. Pas une seule critique, même voilée, pas une seule insolence ou micro-pique contre l'armée, son commandement, Guerassimov, Choïgou ou Poutine. Même si des modérateurs surveillent les publications et éliminent tout ce qui peut nuire à l'unanimité de la communauté, voire signalent à qui de droit tout « discrédit des forces armées », terme légal qui permet d'engager des poursuites contre ceux qui osent douter, il est frappant de ne rencontrer, sur des milliers de publications et de commentaires, aucune plainte contre le régime, aussi minime ou aseptisée qu'elle soit.

Il arrive toutefois que la prière fonctionne. « Merci beaucoup pour toutes vos prières : on a eu des nouvelles de notre Sergueï. Dieu soit loué, tout va bien. Que Dieu leur donne à tous courage, santé et la VICTOIRE, et que tous nos guerriers rentrent sains et saufs! »

Parfois, elle marche même comme une horloge suisse. « Mes frères et mes sœurs, plus d'une fois je me suis tournée vers vous avec une

## Personne ici ne doute : Dieu est avec la sainte Russie. Comment peut-il en être autrement ?

demande de prière pour mon fils, le guerrier Vladimir. Et vous ne m'avez pas ignorée, vous avez prié. Je vous salue bien bas! Mon fils est revenu vivant et en bonne santé, pas une seule égratignure. Il a pris part à de lourds combats. Il raconte que, par quatre fois, il a miraculeusement réussi à éviter la mort. Je lui ai expliqué que ce n'étaient pas des miracles, mais nos prières. Mon petit est revenu en permission, demain il repart dans son unité. Ils vont être transférés dans une zone de combats intenses. Et je vous demande à nouveau de l'aide. Encore une fois, je demande vos prières pour le guerrier Vladimir et pour tous nos garçons guerriers! Priez, mes frères et sœurs, vos prières sont indispensables à nos gars. »

D'autres stimulent leur foi par des histoires de courage surhumain et de résilience qu'on leur rapporte du front. « Romochka<sup>6</sup> a sauté sur une mine. Les combattants l'ont porté dans leurs bras sur un terrain accidenté pendant plus de quatre heures. Vivant! C'est dire que notre gars ne peut pas être brisé. On peut envier la force de son mental. Imaginez un instant, Roma, qui a perdu au moins deux litres de sang, est allongé sur la table d'opération avec un membre sectionné, sourit avec son sourire doux et lumineux et demande soudain : "Comment vous allez, vous? J'espère que tout va bien?" Tout va bien, mon précieux, tout va bien... Veuillez prier pour le guerrier russe Roman. Tiens bon! »

Parfois, ce sont carrément des miracles qui se produisent :

« Quand ils prenaient Rubijné, nos combattants se sont retrouvés coincés face à une petite colline avec une maison délabrée d'où les canardaient un mitrailleur ennemi. Cette mitrailleuse bloquait toutes les tentatives pour lancer une attaque décisive. Soudain un soldat a entendu une voix derrière lui. C'était un jeune homme qui lui montrait un chemin le long duquel il était possible de grimper jusqu'à la maison en la contournant. Le soldat s'est immédiatement adressé au commandant, et lui a montré la bonne direction, mais quand il s'est retourné, le jeune homme était déjà parti.

Ils ont neutralisé la maison avec succès en contournant la pointe de la mitrailleuse comme l'avait indiqué le jeune homme. Plus tard, dans un autre quartier de la ville, ces mêmes combattants sont entrés

5. *Grouz 200*, littéralement « chargement n° 200 », est un code inventé par l'armée soviétique pendant la guerre en Afghanistan pour désigner le transport des corps. L'euphémisme bureaucratique-militaire est passé dans la langue courante.

6. Romochka ou Roma sont des diminutifs de Roman.

dans une église en ruine consacrée à saint Georges le Victorieux. Dans ces ruines, sans toit, avec des murs fracassés, des éclats de brique et de la poussière sous les pieds, il était difficile d'identifier l'église. Mais, sur les restes de l'iconostase devant l'autel, deux icônes ont été conservées. L'une d'elles portait les traces d'une rafale de mitrailleuse faite par les soldats des forces ukrainiennes qui se repliaient. C'était une icône de l'archange Michel. En la regardant de près, notre soldat a reconnu le très jeune homme qui lui avait montré le chemin pour contourner les rafales d'armes automatiques. »

La question n'est pas tant de savoir ce qui a été inventé ou exagéré dans ce récit que de comprendre si l'histoire est racontée de bonne foi, ce qui semble être le cas. La communauté est formelle, le miracle est pris au pied de la lettre, avec un hip hip hourra pour l'archange : « Ô archange Michel, prends le commandement de notre armée! Ô archange Michel, prie le Seigneur pour qu'on nous donne la victoire! » « Déploie tes ailes pour protéger nos guerriers des éclats! » « Abats nos ennemis à nos pieds! » « Tous les saints sont à nos côtés et nous aident comme ils le peuvent, et nous on les prie au mieux. »

« Prier au mieux » – drôle de concept et tout un sujet, souvent discuté sur le forum. Vaut-il mieux prier le matin ou le soir? Quel(s) saint(s)? Un décompte rapide indique que la palme des prières revient à Serge de Radonège, très populaire en Russie, censé protéger tous les Sergueï. Saint Nicolas, protecteur des marins et de la flotte, arrive deuxième. Saint Georges, « celui qui est victorieux », comme disent les Russes, est médaillé de bronze.

Parfois des disputes éclatent. Quelle prière est la plus efficace pour protéger un soldat, celle de la mère ou celle de l'épouse? Elena, de Voronej, qui attend le retour de son mari, soutient que les épouses l'emportent. « Les mamans ne peuvent pas comprendre que les hommes, là-bas, au front, ne survivent qu'en pensant à nous. Elles ne comprennent pas que leur fils est devenu un homme depuis longtemps et qu'il s'est envolé du nid. » Oksana, une maman, lui répond : « Ce n'est pas vous qui avez mis au monde votre mari. C'est sa MAMAN. Une prière d'une mère ira le chercher jusqu'en enfer, contrairement à la prière d'une épouse. Votre prière est certes forte, mais la prière d'une mère est cent fois plus forte. » Le débat reste ouvert.

De bouclier, la prière sait aussi se faire épée. L'agressivité de la Russie se retrouve pleinement dans « Prions ensemble pour les guerriers », sans que la contradiction avec l'enseignement évangélique élémentaire suscite la moindre objection. Au contraire. « Avec mes prières, cela fait six mois que mon fiston trucidé l'ennemi », se vante Ksénia. Aussitôt, un pope contribue à la discussion en proposant un long texte à réciter par le soldat, intitulé « Prière pour les guerriers se mouvant sur le champ de bataille ou Prière à saint Michel l'Archange, terrible commandant des guerriers », qui commence par une stance surréaliste : « Aide-moi, serf de Dieu Untel (mets ici ton nom), délivre-moi du poltron, de l'inondation, du feu et de l'épée, de la mort inutile, de tout mal et de l'ennemi flatteur. »

“Mon fils est revenu vivant et en bonne santé. Il a pris part à de lourds combats.



Il raconte que, par quatre fois, il a miraculeusement



réussi à éviter la mort. Je lui ai expliqué que ce n'étaient pas des miracles, mais nos prières.”



Tout le monde se doit d'être mobilisé sur le front de la prière, devenue arme de guerre. L'archimandrite Sylvestre, qui est avec les troupes sur le terrain, sollicite l'aide de la communauté : « L'attaque est lancée. On prend d'assaut Artiomovsk [Bakhmout]. Priez, mes frères! Les combattants demandent des prières. PRIEZ! »

Les publications abondent d'images patriotiques où les anges (parfois Jésus lui-même) se tiennent derrière le guerrier et l'accompagnent dans son épopée. Pour l'occasion, le célèbre portrait du Christ, d'après l'icône de la Sainte Face, conservée à la galerie Tretiakov, a été imprimé au centre d'un drapeau rouge portant les inscriptions « *S nami Bog, razoumeite iazytsy* » [Dieu est avec nous, admettez-le, impies] et « *PokroVi Zachtchita* » [abri et protection], avec les lettres latines « Z » et « V », symboles de l'opération militaire en Ukraine. L'étendard a parfois été aperçu au front, parmi les troupes; on le retrouve aussi sur le forum, dans une mise en scène Photoshop où on l'a calé derrière un soldat russe, le tout s'accompagnant d'une inscription rhétorique : « Si Dieu est *avec nous*, qui est donc *contre nous*? » Natalia Rybakova, qui publie l'image, y joint une poésie qu'elle a composée pour l'occasion :

« L'ennemi ne viendra pas  
Piétiner nos champs!  
Déchirez leurs uniformes  
Baïonnettes russes!

Notre esprit devient plus fort  
Et nos âmes sont vivantes.  
La trompette du ciel appelle  
Les régiments du ciel.

Pour la Foi, la Vérité,  
Pour ma femme, pour ma mère  
Pour la fille, pour le fils,  
Pour un jardin fleuri.

Les blessures du passé font mal,  
Mais en avant la section d'assaut!  
On ne nous brise pas,  
On n'annule pas la Russie :  
Dans les explosions nous entendons  
La cloche qui sonne.

Nous sommes des Peresvet<sup>7</sup>,  
C'est notre force.  
Nous sommes enfants de Dieu  
Et il est au-dessus de nous. »

Les femmes russes aiment la poésie et en produisent spontanément pour se remonter le moral dès que le patriotisme dopé à l'orthodoxie se met à les démanger. Dans une tectonique réciproque, les guerriers au front aiment aussi taquiner la muse et gratifient leur femme de poèmes, dont voici un échantillon. La composition s'appelle « Quatre générations de guerre », l'auteur est anonyme, mais on devine d'après le texte qu'il a participé aux combats pour Soledar, en janvier 2023, où il aurait été blessé :

« L'arrière-grand-père a fait le trajet de Brest<sup>8</sup> à Berlin,  
Et le grand-père a connu le chaud Kandahar<sup>9</sup>.  
Le père en Tchétchénie est devenu un exemple pour son fils,  
Et le fils a pris Soledar en Ukraine.

C'est comme un roman en quatre parties :  
Quatre générations de guerre  
Où l'ancêtre s'est battu pour le bonheur de quelqu'un,  
Et leurs fils ont continué le travail.

À chaque fois qu'ils mettent leurs médailles,  
Ils revoient la première bataille en détail :  
Petite tranchée près de la clôture brisée,  
Une explosion de grenade, le terrible hurlement d'une mine.

Au cours de leur vie, ils ont reçu de nombreuses lettres,  
Mais une chose était conservée, pliée dans le passeport,  
Où les lignes ont été emportées par la sueur et l'eau,  
Et le texte était digne d'un scénario de film.

Chacun d'eux a un fragment d'obus dans le corps,  
Comme un nœud à la mémoire, il fait mal en eux :  
Comme une avalanche de douleur, ou bien à peine,  
Ou bien s'est-il tu à jamais.

Quatre générations. Soldats.  
Ils forment toute l'histoire de ce pays,  
Où l'un après l'autre prenait le rang  
Des fils dignes de leurs pères! »

Saisissant tunnel historique, qui fait mettre dans une filiation directe (on pourrait presque dire par transmission d'ADN) toutes les batailles livrées par la Russie depuis quatre-vingts ans et les crimes de guerre

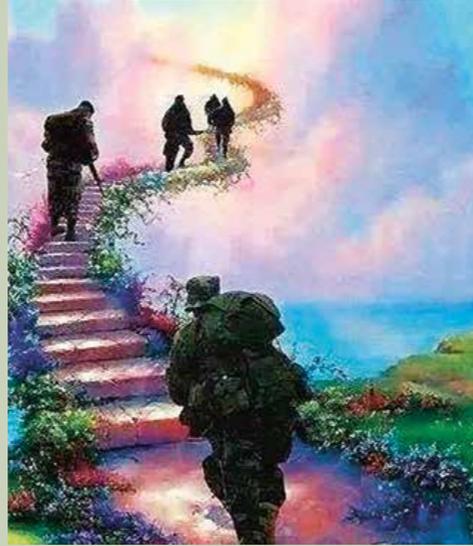
7. Alexandre Peresvet était un moine-soldat du XIV<sup>e</sup> siècle, canonisé par l'Église orthodoxe. Après de multiples exploits, il aurait été tué à la bataille de Koulikovo. Notons que l'armée russe a baptisé « Peresvet » un système de lutte antiaérienne à faisceau laser.

8. Brest-Litovsk, ville du Bélarus.

9. Ville en Afghanistan.



“Comme c’est touchant d’entendre ces douces notes



directement du front!”  
“Bravo, les musiciens, continuez dans le même tempo!”



En plus des prières, des messages de soldats sont également publiés. Comme la vidéo de ce guerrier russe jouant du piano pour sa femme, dans un appartement ukrainien pillé et déserté par ses habitants.

qui vont avec – les Russes savent parfaitement avec quelles méthodes leur armée s’est battue en Afghanistan et en Tchétchénie, et n’en ressentent aucune gêne. « Continuez votre travail, frères! », lancent-ils à leurs militaires pour les encourager à aller tuer en leur laissant carte blanche des méthodes et des moyens<sup>10</sup>.

Tous ces rituels, poésies, prières, images pieuses et patriotiques, ont un effet dopant immédiat sur le guerrier, même quand celui-ci est musulman : « Je demande de prier pour le guerrier Mohammed (il est tchéchène). Ils sont partis hier pour Bakhmout. » La demande est accolée à une photo du guerrier en question, encagoulé.

Ah! La cagoule, cet accessoire indispensable du guerrier russe – quand il est encore en vie, s’entend. Quand il est mort, on montre volontiers son visage ; on choisit alors parfois une photo où il fait le beau en uniforme de parade, tiré à quatre épingles, les médailles en évidence. Les vivants, eux, se cachent – ils se doutent bien qu’ils participent à une bacchanale criminelle. Comme ce tueur en treillis, pistolet au flanc, la tête engoncée dans un cache-tronche, casquette militaire par-dessus, qui envoie à sa femme une vidéo où on le voit se pavaner tranquillement dans un appartement vidé de ses propriétaires ukrainiens. Au sol, des déchets, des morceaux de plâtre, du verre écrasé, des papiers, des meubles cassés, une plante brisée – les traces d’un pillage en règle. Il reste un vieux piano, orphelin, appuyé contre un mur. La cagoule pose ses grosses paluches sur le clavier. Et le voilà qui joue pour sa bien-aimée une délicate ballade, *La Nuit sombre*, tirée d’un film culte<sup>11</sup>. Les femmes du forum se pâment. « Comme c’est touchant d’entendre ces douces notes directement du front! » Une mélomane : « Bravo, les musiciens, continuez dans le même tempo! » Soudain, j’ai comme un doute. Une mélomane, vraiment? Quand on sait que par « musiciens » les Russes désignent aujourd’hui les mercenaires de Wagner, la remarque se transforme brusquement en une bouffonnerie abjecte. Un découragement universel me saisit. Me voilà repu pour un temps, je crois.

10. En russe : Работайте, братья! À partir de 2016, cette phrase est devenue la devise des forces de police et des *siloviki*. Dans la vidéo de la décapitation d’un prisonnier ukrainien par les mercenaires de Wagner, diffusée sur les réseaux en avril 2023, on entend distinctement une voix dans l’arrière-fond qui encourage le bourreau : « On travaille, mes frères, on travaille, putain! »

11. *Dva Boïtsa (Deux Combattants)*, film de guerre réalisé par Leonid Loukov, 1943.

**IEGOR GRAN.** « J’aurais pu naître dans une famille de fervents croyants communistes, mais j’ai préféré celle de l’écrivain dissident Andreï Siniavski, qui m’a transmis une appétence pour le grotesque, le fantastique et l’humour noir. J’ai écrit seize romans parus aux éditions P.O.L et Folio Gallimard, dont *Les Services compétents* (2020) et *Z comme zombie* (2022), où je raconte les rouages profonds de cette Russie qui souhaite la destruction de l’Ukraine. En septembre 2023, dans *Voyage clandestin avec deux femmes bavardes*, je récidive tout en passant beaucoup de temps en compagnie de deux séduisantes quadras. »

GRANDS RÉCITS

# RADIO VLADIMIR

FILIPP DZYADKO

TRADUIT DU RUSSE PAR YVES GAUTHIER

Dans la petite ville de Vologda, à 450 kilomètres de Moscou, Vladimir Alexandrovitch, ouvrier, a monté une station de radio. Celle-ci diffuse, dans un rayon de deux kilomètres, des infos contre la guerre, que peut-être personne n'écoute. Il est tout de même jeté en prison. L'écrivain **Filipp Dzyadko** a publié un roman qui raconte presque la même histoire. Stupéfait de cette coïncidence, il écrit au prisonnier.

Imaginez ceci : un logement de type F1 dans un immeuble à panneaux de béton préfabriqué, une petite ville à plusieurs centaines de kilomètres de Moscou, un homme assis à une table. Il a devant lui une antenne, un ordinateur, un émetteur gros comme une boîte à sucre, des fils, des composants électroniques. Maigre et haut de taille, il a passé la soixantaine. Lunettes, moustaches et cheveux longs. On dirait un vieux rocker.

Il s'appelle Vladimir et travaille comme ouvrier d'entretien de chaufferie. Sur les réseaux sociaux, il écrit dans son profil : « Travail : radio clandestine. »

Imaginez ceci : depuis plus de vingt ans, le pouvoir dit à ses citoyens que, voilà, vous n'êtes utile à personne, votre vie ne vaut rien. L'Église, tous les services et organismes d'État – école, armée, médias et surtout télévision, cet outil majeur – envoient le même message : chacun pour soi. Murez-vous. Seul l'État vous aidera, seul un pouvoir fort vous défendra. S'il le veut bien.

Depuis vingt ans que règne Poutine, l'État russe tire de chaque individu le pire qui soit en lui. Il vous braque un projecteur sur la face pour faire ressortir vos tares et les encourager ; et pour réprimer vos qualités. Avec l'habileté d'un escroc chevronné, il renverse les choses : la lumière, ce sont les ténèbres ; le bien, c'est le mal ; la guerre, c'est la paix. Ou plutôt non : la guerre, c'est une « opération spéciale ». Car c'est ainsi que vous avez l'obligation de nommer l'invasion de l'Ukraine – « OMS » en abrégé, pour « opération militaire spéciale » –, et si vous utilisez le terme « guerre » pour désigner la guerre, vous écoutez d'une peine de prison.

Toute la force de frappe de la propagande d'État vise à créer un pays aux citoyens désolidarisés, abandonnés, sans foi en eux-mêmes ni dans leur avenir. Vingt ans, c'est beaucoup, surtout quand toutes



Dmitry Lovetsky/AP Photo/SIFA

#### PHOTOGRAPHIES D'OPPOSANTS HORS-SOL

Soulevés de terre par les malabars de la police russe, les pieds au-dessus du bitume, transformés en humains volants. À chaque fois la même scène, lors de rassemblements contre la guerre à Saint-Petersbourg, et Moscou, en 2022, ou toujours à Moscou, lors de manifestations pour des élections libres et contre l'emprisonnement de l'opposant Alexei Navalny, en 2019. Prises par Konstantin Lenkov, Dmitry Lovetsky, Alexander Zemlianichenko, Pavel Golovkin, Elena Rostunova, Evgeny Feldman, les images, comme un cauchemar, se répètent, et nous les avons choisies pour ça. Pendant la seule journée du 6 mars 2022, 5000 manifestants antiguerre ont été arrêtés dans le pays.

les ressources médiatiques et répressives sont dans les mêmes mains. Pourtant ce pouvoir perdra. Ainsi va l'histoire, ainsi sont faits les gens.

Cet été, j'ai été réveillé par le message d'un ami. Je n'en croyais pas mes yeux. Il m'envoyait le lien d'une info : « Un ouvrier de chaufferie a été arrêté à Vologda pour « fausses nouvelles [fakes] de guerre ». Il faisait de la radiodiffusion clandestine. » J'ai pensé que c'était impossible.

Deux mois plus tôt, au tout début de la guerre, j'avais publié un livre, aux éditions Elena Shubina. Son titre : « Radio Martyn » [non traduit, ndlr]. J'avais mis près d'une dizaine d'années à l'écrire. Le roman se déroule dans un pays totalitaire où règnent la haine et la peur, mais où agit une résistance secrète, la « Radio des gens d'Émeraude », qui lutte contre la propagande. Auteur d'une dystopie, je constatais avec horreur que des choses commençaient à se réaliser. Et voilà maintenant que le cœur de mon histoire se produisait : il existait en Russie une radio de résistance.

Imaginez ceci : vous vivez en Russie. Par exemple, dans la petite ville de Vologda, à 450 kilomètres de Moscou. Vous écoutez des radios d'État (il n'y en a pas d'autres). Vous regardez la télévision d'État (il n'y en a pas d'autre). Vous consultez des réseaux sociaux autorisés. Et partout vous voyez et entendez : « La Russie entière soutient les participants à l'opération militaire spéciale », a annoncé Poutine. » « Peskov, porte-parole du président, a déclaré que les citoyens de la Russie soutenaient Vladimir Poutine dans l'accomplissement de l'opération militaire spéciale, et cela se confirme dans leurs actes et leur état d'esprit. »

Depuis bientôt deux ans, les autorités russes nous serinent que la population soutient totalement l'« opération spéciale », ce dont les sondages d'opinion publiés sont censés convaincre le pays et le monde. Les chiffres impressionnent : « Le soutien reste stable et oscille entre 70 % et 73 %. » À la lecture de ces résultats, toutefois, on oublie vite que les organismes officiels de sondage sont depuis longtemps instrumentalisés par le pouvoir. L'été dernier, déjà, les sociologues Philipp Chapkovski, de l'institut de recherche WZB de Berlin, et Max Schaub, de l'université de Hambourg, ont dénoncé la « falsification des préférences » contenue dans les sondages russes. Les citoyens de ce pays taisent leur véritable rapport à cette guerre par peur de la répression et sous la pression de l'opinion majoritaire, ou plutôt de l'idée qu'ils s'en font.

De plus, l'écrasante majorité des citoyens de Russie ignorent ce qu'il en est vraiment de la guerre en Ukraine, ils n'y croient pas ou ne veulent pas y croire. Cela vaut pour les victimes parmi la population ; pour les crimes de l'armée russe ; pour les chiffres des pertes réelles subies par les troupes russes ; pour les succès des militaires ukrainiens ; pour la mort des enfants et des femmes ; pour les tortures et la catastrophe humanitaire, tout ce à quoi l'État poutinien a condamné le pays voisin, tout ce qui est connu du monde entier ; mais aussi contre quoi l'Ukraine continue de se battre. La Russie tient sous

le boisseau la vérité sur cette guerre. Tous les faits la concernant sont qualifiés d'« informations sciemment mensongères ». Les médias qui cherchent à la couvrir sont fermés. Si vous parlez d'elle, c'est la prison. Une loi spéciale votée en mars 2022 a reçu le nom de « loi antifakes » ou de « loi de censure de guerre ». Cette loi punit au pénal la « diffusion d'informations sciemment mensongères visant à discréditer l'armée russe et les actions de l'État en dehors de ses frontières ». Les sociologues se réfèrent au livre de l'économiste Timur Kuran *Private Truths, Public Lies* (Harvard University Press, 1997), où l'auteur avance l'idée que la majorité, bien souvent, est imaginaire. Et qu'un petit déclic extérieur suffit à vous faire accepter que votre opinion n'est pas minoritaire. « Voilà pourquoi les révolutions nous prennent souvent au dépourvu. »

Cette lettre, comment la commencer ?

« Bonjour Vladimir, je tiens à vous exprimer mon soutien » ? Un peu trop formel et mal à propos. « J'aimerais vous poser quelques questions » ? Là, ça ne rime à rien. Quelles questions poser quand tout va de soi ?

Quels mots choisir ?

Côté mots, les choses vont très mal depuis le 24 février 2022. Pour peu qu'on écrive une lettre à un prisonnier politique, ces mots s'envolent immédiatement. Sur le site du Service fédéral d'exécution des peines, rubrique « Écrire une lettre » (en sous-titre : « Nous avons déjà acheminé 12694593 lettres »), vous devez indiquer l'adresse de votre destinataire. Ce que je fais. Région de Vologda. Centre de détention provisoire numéro deux. Destinataire : Roumiantsev Vladimir Alexandrovitch. Mes amis me conseillent :

« En écrivant, évite le mot "guerre".

— Pourquoi ?

— Parce que les censeurs vont le barrer, andouille. Il n'y a pas de guerre en Russie. »

C'est vrai. Dans une lettre adressée à une prison russe, ne pas demander : « Que faire quand on est contre la guerre ? » La question sera très certainement biffée par le censeur, et la réponse pourra nuire à son auteur qui risque alors un alourdissement de peine.

En Russie, les gens sont arrêtés pour le seul fait qu'ils descendent dans la rue avec une feuille blanche marquée d'étoiles et d'intervalles : « \*\*\* \*\*\*\*\* ». Depuis le 24 février, tout le monde connaît la clé de l'énigme : en russe, c'est « Non à la guerre » ou « Nique la guerre. »

Pour la Fédération de Russie, quiconque est contre l'« opération militaire spéciale » est considéré comme un ennemi. On parle de « national-traître », de « cinquième colonne » et d'« organisation indésirable ».



Pavel Golovkin/AP Photo/SIPA

Ou encore d'« agent de l'étranger », surtout s'il s'agit d'institutions de défense des droits humains, de médias indépendants ou de journalistes. Ce statut revient à vous déchoir de vos droits. On arrête aussi les gens qui arborent l'écriteau « Sixième commandement : tu ne tueras point » ou une simple feuille A4 vierge. Depuis le 24 février, on sait ce que cette feuille blanche veut dire.

Chaque jour, depuis le 24 février, des gens en Russie protestent contre la guerre. Voilà qui dément deux mythes dangereux.

Premier mythe persistant en Russie : ce n'est pas une guerre, mais une « opération spéciale ». Celle-ci est « nécessaire », elle « se déroule avec succès », « les militaires russes sont des soldats de la paix », « Poutine est soutenu par le peuple entier ». La machine de propagande œuvre de toutes ses forces à la propagation de ce mythe.

Deuxième mythe répandu à l'étranger : que tout le monde dans le pays soutient la guerre. Que les protestations sont sans risque, mais n'existent pas. Que la société russe est un monolithe. Un morceau de merde bien dur. Ce mythe induit une image : le mal n'est pas dans l'État, mais dans le peuple, ce monstre qui soutient unanimement son leader.

## On arrête aussi les gens qui arborent l'écriteau "Sixième commandement : tu ne tueras point" ou une simple feuille A4 vierge.

La vérité, c'est que des gens, chaque jour, s'efforcent d'arrêter Poutine ou de secourir ses victimes. Tous les opposants à Poutine et à sa guerre n'ont pas pu ou voulu partir. Et toute marque de désaccord représente aujourd'hui un danger.

Et pourtant. En dépit de ce danger, des gens s'impliquent dans la résistance parce qu'ils ne peuvent faire autrement. Le sentiment d'horreur inspiré par une telle injustice et une telle catastrophe est si fort qu'ils agissent en parfaite connaissance de cause. Sans doute pour dominer ce sentiment. Et chaque action de ce type, chaque parole crépite comme une décharge électrique sur une onde radio intérieure et partagée.

Vous voyez ? Une femme à genoux dans la neige devant un mémorial improvisé près de la statue de la poétesse ukrainienne Lessia Oukraïnka, à Moscou. Après qu'un missile russe a détruit un immeuble dans la ville ukrainienne de Dnipro, ôtant la vie à quarante personnes, des mémoriaux de ce genre sont apparus spontanément dans plusieurs villes de Russie. On y porte des fleurs et des jouets. On s'y met à genoux.

Imaginez ceci : avant de vous endormir, vous tournez le bouton de la radio et là, tout à coup, vous captez une onde nouvelle en modulation de fréquence. D'abord, vous entendez des émissions interdites en Russie, puis vient un vieux spectacle radiophonique. Bienvenue sur cette radio sans nom que je baptiserai « Radio Vovan ».

Vladimir [Vovan, pour les intimes] Roumiantsev a monté sa station tout seul en achetant sur Internet un émetteur d'une puissance de quelques watts. Le signal de Radio Vovan portait sur deux ou trois pâtés de maisons dans la ville de Vologda. « Deux ou trois kilomètres », lit-on dans le procès-verbal du Service fédéral de sécurité, le FSB.

Au début, Roumiantsev diffusait de la musique et des livres audio, puis, à partir du 24 février, quand la guerre a commencé à grande échelle, il a diffusé de plus en plus d'émissions politiques dont les auteurs prenaient position contre la guerre. La nuit, « pour faire de beaux rêves », il transmettait une pièce radiophonique.

J'ai envoyé mes questions à Vladimir Roumiantsev par l'entremise de son avocat Sergueï Tikhonov, façon de contourner la censure. Une semaine plus tard, Tikhonov, juriste vaillant et honnête qui assiste le prévenu par tous les moyens depuis son arrestation, me faisait parvenir une version scannée de huit pages manuscrites à l'écriture serrée. À chaque page figurait le mot « guerre », que personne n'avait rayé. Ces réponses-là, avec d'autres interviews données par le prévenu au cours de ces derniers mois et, surtout, le podcast de la journaliste en exil Sonia Groïsmán, de la télévision d'opposition indépendante Dojd TV, nous en disent long sur le personnage.

Vladimir a 62 ans. C'est un amateur de musique et un savant régionaliste qui proposait des visites guidées de la vieille ville de Vologda. Il est ouvrier chaudiériste. Sa maman fabriquait des gaufrettes chez un glacier, et son père travaillait comme usinier sur bois et métaux dans un atelier de réparation de wagons et locomotives. Il a passé les quatorze premières années de sa vie dans un appartement communautaire sans sanitaires : « Même vie que beaucoup d'autres. » Je lui demande ce qui l'a influencé. Il me répond trois choses.

Premièrement, ses maîtres de l'internat pour enfants handicapés moteurs où Vladimir s'était retrouvé, adolescent. Il s'agissait d'anciens combattants qui « parlaient sans fard » de la guerre. Sur Staline, « ils avaient des mots quasiment orduriers ». Ils ont donné à Roumiantsev « l'habitude de tout analyser d'un œil critique » en lui apprenant à « ne pas considérer le point de vue officiel comme un dogme : la vérité est beaucoup plus intéressante et complexe ».



Deuxièmement, la radio. Dès l'enfance, Vladimir Roumiantsev s'était pris de passion pour elle. Écolier, il avait monté un récepteur grâce à un manuel et à une « boîte de construction du jeune électronicien » : « Ma première expérience de polissonnerie radiophonique. » Dans les années 1970, il captait la Voice of America, la BBC et autres stations étrangères avec des transistors soviétiques. En URSS, ces stations étaient interdites et qualifiées de « voix ennemies ». Mais elles « nous permettaient de comparer les médias soviétiques et occidentaux » et « nous apprenaient à poser la question “pourquoi” ». Et même aujourd'hui, en prison, Roumiantsev « construit en pensée des composants radio ».

Troisièmement, enfin, c'était la solitude. « Qu'est-ce qui agit sur un individu ? Dans mon cas, je crois que c'était la solitude. Si j'avais eu des enfants et des petits-enfants, je ne m'y serais jamais risqué. Mais là, le sort m'offrait la chance de réaliser un vieux rêve de jeunesse, de “radio-polissonner”. Dans la mesure où personne n'aurait à en répondre, je n'avais aucune raison d'y renoncer. »

Ce rêve d'enfant lui a coûté une peine de prison qu'il ne regrette pas. « Mon émetteur, c'était le résultat d'une tentative de faire entrer la radio chez moi. Comme une espèce d'hystérie “patriotique” se déchaînait sur les ondes, j'ai décidé, en tant qu'unique occupant de mon logement, de voter à l'unanimité l'interdiction des chaînes fédérales de télévision et de radio à mon domicile. Pour compenser, il a bien fallu créer quelque chose de personnel. »

Les enquêteurs n'ont pas réussi à trouver un seul auditeur de la station amateur Radio Vovan dans les immeubles environnants. On ignore si quelqu'un d'autre a capté ce signal. De son propre aveu, Roumiantsev a créé une radio pour lui-même. Mais la justice l'a jugé coupable de diffuser « sur une fréquence radio donnée » et dans les réseaux sociaux des « informations sciemment mensongères selon lesquelles les représentants des forces armées de la Fédération de Russie en territoire ukrainien pilleraient, tueraient et violeraient les civils, détruiraient les hôpitaux, les maternités, les écoles, les jardins d'enfants ».

Le temps de l'instruction, les juges auraient pu assigner Roumiantsev à son domicile. Mais ce dernier, très choqué par cette guerre qui avait changé sa vie, a refusé. « Parce que c'est un homme absolument seul », explique son avocat. La justice ayant saisi son épargne, fruit d'une vie entière, il est privé de ressources. Ses parents sont décédés. Il a bien un frère plus vieux, Sergueï, mais il ne lui parle plus. En effet, l'aîné, président du Conseil des anciens combattants de la ville, approuve l'« opération spéciale ». « Sergueï tient un tout autre discours. Quand deux frères sont de chaque côté de la barricade, c'est une tragédie familiale. C'est comme la guerre entre les rouges et les blancs au temps de la révolution. Vladimir est pour les blancs, pour la lumière », dit l'avocat Tikhonov.

En décembre 2022, Vladimir Roumiantsev a été condamné à trois années de colonie pénitentiaire sous régime normal.

Roumiantsev fait mentir un autre mythe qu'affectionne la propagande poutinienne, selon lequel les protestations contre le pouvoir

seraient uniquement le fait d'« intellos barbus ». Roumiantsev est un authentique représentant de la classe ouvrière, qui a passé le plus clair de sa vie à travailler dans des usines : une briqueterie et un site de fabrication de machines-outils. Il a été contrôleur de trolleybus. Et, la dernière année, agent de chaufferie.

Je lui demande s'il y a en prison d'autres personnes contre la guerre. Il me répond : « Ici, en détention, je constate un pourcentage de soutien à l'«opération spéciale» sensiblement plus bas qu'au-dehors. »

Je lui demande ce qu'il pense de ceux qui sont favorables à la guerre. Il m'écrit : « J'ai l'impression que la guerre est soutenue par des gens qui n'y ont pas assez joué dans leur enfance et sont psychologiquement dépendants. Ils se sentent mal à l'aise s'ils ne s'appuient pas sur quelque chose de fort, en l'occurrence l'État. Déjà, dans l'enfance, on nous faisait la leçon : «La voix d'un seul homme est plus ténue qu'un cui-cui<sup>1</sup>.» Mais, dans leurs yeux, on ne lit que peur et désespoir. Ce n'est pas avec des sentiments pareils qu'on remporte des victoires. J' imagine qu'ils se tapent la tête contre les murs, mais, là, je ne peux rien pour eux. »

1. Citation du poème de Maïakovski « Vladimir Ilitch Lénine », 1924 (traduction libre).

## “Videz votre verre de latté citrouille et faites quelque chose pour faire advenir le jour où la Russie sera libre”, exhorte Alexeï Navalny.

Pour comprendre le sort qui guette en Russie quiconque proteste contre la guerre et le régime de Poutine, il suffit d'ouvrir un site de défense des droits humains. « Des jeunes filles interpellées lors d'une initiative antiguerre ont été torturées par étouffement au poste de police avec un sac en plastique sur la tête. » « Les adresses des militants signataires de messages antiguerre en ligne ont été publiées en libre accès sur la Toile. On barbouille leur porte en y traçant la lettre Z, on les agresse au retour des manifestations. La porte de l'appartement du mathématicien Mikhaïl Lobanov a été forcée à la tronçonneuse à 6 heures un matin pour une perquisition au cours de laquelle l'opposant a reçu des coups au visage et à la poitrine. »

Le procès le plus retentissant du printemps : le publiciste et militant politique Vladimir Kara-Mourza, qui a survécu à un double empoisonnement perpétré par les services spéciaux russes, a écopé d'une peine de vingt-cinq ans d'emprisonnement en colonie de rétention sous surveillance renforcée. Il était jugé pour propagation de « fausses nouvelles » sur la guerre en Ukraine, collaboration avec

une organisation classée indésirable et haute trahison, mais aussi pour son engagement antiguerre et son action de lobbying aux côtés de Boris Nemtsov – depuis assassiné – en faveur de la loi Magnitski en Europe comme aux États-Unis – loi prévoyant des sanctions à l'encontre des individus reconnus coupables de violations des droits humains, y compris à l'encontre des proches de Vladimir Poutine.

Régulièrement, de nouvelles lois répressives sont adoptées. Des gens sont dénoncés pour propos anti-Poutine dans les transports publics. Sous les menaces, des dizaines de milliers de personnes se voient contraintes de quitter le pays : du jour au lendemain, c'est l'émigration. Pour militantisme antiguerre, des enseignants sont renvoyés des écoles; des prêtres, défroqués; des journalistes, licenciés. Mais il n'y a guère de risque d'entendre ces gens-là se plaindre : ils savent que les victimes de la guerre sont les habitants de l'Ukraine; eux-mêmes ne se considèrent pas comme des victimes.

Quant à Alexeï Navalny, prisonnier d'opinion et principal opposant au pouvoir, il ne se passe pas un jour sans qu'on imagine de nouvelles

tortures à lui infliger. Sa réponse : « Dans les lettres, on me parle souvent de répression, d'idées sombres, de broyage de noir et d'indifférence. Non mais, vous êtes sérieux? Un peu de nerf! Si vous êtes vivants, en bonne santé et en liberté, c'est que vous n'allez pas si mal. Videz votre verre de latté citrouille et faites quelque chose pour qu'advienne le jour où la Russie sera libre. »

Imaginez ceci : enseignant dans une école, vous dites que la violence est un mal. Ou bien, dans un parc, à visage couvert, vous accrochez d'un geste vif

un ruban vert à un arbre. Ou encore, vous étudiez la recette d'un cocktail Molotov pour incendier de nuit un bureau de recrutement militaire, après vous être assuré que le bâtiment est bien vide. Oui, dans le pays qu'est devenue la Russie, je tiens pour un acte de résistance le simple fait d'expliquer à ses élèves que la guerre est un crime. D'ailleurs, l'enseignante qui a tenu de tels propos aux élèves a fait l'objet d'une dénonciation écrite. Et pour avoir dit : « Et si la patrie avait tort? Quand vivra-t-on enfin en paix? », elle a été renvoyée de l'école.

Je communique avec un expert d'OVD-Info, un média dédié à la défense des droits humains. Tous les jours, il inventorie les initiatives de protestation contre la guerre. Je ne puis le citer nommément, car il reste en Russie et risque gros. Il dit : « Les protestations antiguerre – décousues, sporadiques, souvent individuelles – n'ont pas faibli une seule journée depuis le début des opérations à grande échelle. Leurs formes, leur géographie et leur sociologie varient énormément. Ce sont plusieurs centaines de milliers de personnes [impliquées]. À en juger



Pavel Golovkin/AP Photo/SIPA

par les persécutions [qu'elles subissent], ce mouvement inquiète beaucoup le pouvoir. »

Les types de résistance sont multiples. Lutte informationnelle – qui va de la création de nouveaux médias à la distribution de tracts; sabotage des consignes (on connaît l'exemple de la concierge Ouliana qui, tenue de distribuer des ordres de mobilisation, en a jeté une partie et a donné à certains conscrits des adresses de défenseurs des droits en expliquant qu'il ne fallait pas se présenter dans les bureaux de recrutement militaire); création d'espaces et de cercles culturels indépendants de l'État; contribution financière aux forces armées de l'Ukraine; évacuation hors des zones de combat; aide à l'insoumission; interventions directes. Et tant d'autres choses encore. À chacun sa façon de faire selon ses forces et ses convictions. Et tout ce monde rejoint la résistance. On agit des deux côtés de la frontière. On brise la radio du silence et la radio de la propagande en parlant d'une voix pleine de vie.

L'information reste le moyen le plus répandu et le plus accessible pour multiplier les connaissances sur la guerre tout en contournant la censure et les blocages. Vesna [le printemps], le mouvement démocratique de jeunes, a rédigé un véritable guide d'actions antiguerre. Par exemple, des militants distribuent toutes sortes de tracts dans les boîtes aux lettres, ils en mettent sur les pare-brise ou déposent des messages au hasard. On trouve aussi des graffitis sur les trottoirs, les façades d'immeubles, sous les porches. Ou encore des billets de banque marqués de slogans antiguerre (notamment, une grosse coupure circule avec la mention manuscrite ou imprimée : « Attention à la fermeture des portes! Prochain arrêt : "Corée du Nord" »).

Sans oublier les petits rubans de couleur verte devenus le symbole du mouvement antiguerre. On les tresse dans les cheveux, on les accroche aux palissades, aux poignées dans le métro, près des postes de police... Parfois, on écrit quelque chose dessus (par exemple : « Liberté à la Russie! » ou « Moi aussi je pleure depuis neuf mois »). Il n'existe aucune loi interdisant d'accrocher des rubans verts. Pour autant, ceux qui le font courent le risque d'être arrêtés pour diffamation des forces armées de la Fédération de Russie.

Parfois, ce sont des affiches placardées aux fenêtres et aux balcons, sur les ponts, sur les vitrines des magasins. Le premier jour des bombardements de Kyiv, la fille de mon ami, une enfant de 10 ans, a dessiné un drapeau ukrainien qu'elle a affiché à la fenêtre. Une demi-heure plus tard, un policier de quartier sonnait à la porte. Le père a été conduit au poste avec ouverture d'une enquête administrative.



Elena Rostunova/Shutterstock

L'action antiguerre se manifeste dans les embouteillages avec des messages sur les navigateurs, ou sur les sites de rencontre comme Tinder. Par exemple, on crée un compte au nom de Poutine en notant dans le profil : « Je cherche quelqu'un qui m'aimera après toutes ces atrocités. » Il y est question de Boutcha et de la maternité de Marioupol, entre autres crimes de guerre. Les cyberattaques se multiplient contre les sites des chaînes de propagande russes.

On a vu apparaître des « piquets de protestation muets » (messages exhibés sur ses habits) ou des « piquets joujoux » (des jouets ou des bonshommes en pâte à modeler, auxquels on épingle des affichettes antiguerre et que l'on place dans des lieux publics).

C'est ainsi que les villes du pays commencent à exposer ce que les gens pensent : écriteaux, rubans, affiches... Mais il y a aussi l'étiquetage des prix. Imaginez ceci : vous entrez dans le magasin le moins cher pour acheter du lait et vous lisez sur l'étiquette : « Poutine nous ment depuis vingt ans à la télé. » Ou sur la crème fraîche : « L'armée russe a bombardé une école d'art à Marioupol. Près de quatre cents personnes s'y étaient retranchées à l'abri des tirs. » N'importe qui peut télécharger des formules à coller sur les étiquettes de prix standard. Une façon originale de signifier aux gens les plus influencés par la propagande que la guerre touche tous les domaines de la vie. Cette initiative a été suggérée par la Résistance féministe antiguerre, l'un des mouvements les plus importants aujourd'hui.

Cette association au fonctionnement horizontal fait campagne dans tout le pays en reproduisant à dessein le langage du pouvoir et en s'adressant à un public plutôt âgé. Il tend à se propager à l'intérieur des régions de la Russie – Iakoutie, Oudmourtie, Tchouvachie... – et se revendique anti-impérialiste. Interviewée par le média en ligne Meduza, une militante du mouvement déclare : « Nous voulons battre en brèche le blocus informationnel. Nous devons voir et reconnaître en chacun de nous des personnes susceptibles de reconstruire, demain, la Russie autrement : avec une autre idéologie, un autre mot d'ordre. »

Le seul fait de savoir qu'il existe une autre opinion peut changer beaucoup de choses. C'est important pour qui hésite à bouger. « Une personne de ma connaissance qui travaille à secourir des réfugiés ukrainiens m'a dit qu'à chaque fois qu'elle voyait sur un mur l'inscription "Non à la guerre" elle avait le cœur en fête : ça lui remontait le moral », témoigne un militant des droits humains. Ainsi se forme une chaîne entre les adversaires de la guerre qui se font écho entre eux.

Regardez : une actrice vient saluer son public à la fin du spectacle, la tête coiffée d'une couronne ukrainienne. Regardez : une compagnie indépendante organise un concert de musique ukrainienne. Regardez : des gens mettent en place des mémoriaux improvisés. Regardez : des résistants russes font dérailler un convoi d'armement russe. « La résistance ferroviaire » ou « la guerre du rail » est un mode de protestation directe inspiré de l'expérience des partisans biélorusses pendant la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, des milliers d'activistes en Russie

sabotent les voies ferrées par lesquelles l'armée russe achemine armes et soldats. Leurs slogans : « La guerre ne passera pas ! » et « Chaque contretemps sauve des vies des DEUX CÔTÉS de la ligne de front. »

Tout a commencé au Bélarus. Dès le début de la guerre, des actes de sabotage ont interrompu le transit des convois militaires par son territoire. En Russie, plusieurs réseaux anonymes pratiquent le sabotage. Des trains déraillent dans l'Oural, à Tver, dans la région de Kirov, au Daghestan, dans la région de Moscou, à Voronej... Plus de soixante-cinq personnes ont déjà été arrêtées en Russie pour sabotage ferroviaire, dont un tiers de mineurs. L'organisation Stop the Wagons affirme que la résistance du rail s'étend sur 85 % du territoire de la Russie avec plus de trois cents sabotages à son actif. On peut lire sur son site Internet : « Un seul homme n'a pas le pouvoir d'arrêter la guerre. Mais nous sommes nombreux. Nous arrêterons les wagons. Et la guerre ne passera pas. »

Je ne suis pas fou. Je sais que, dans ce pays de plusieurs millions d'habitants zombifiés depuis des années par la propagande, beaucoup soutiennent Poutine et sa guerre. Ils ne pensent pas à l'avenir. Et ce ne sont pas eux qui décident de l'avenir. « Nous constatons une pression

## Il faut trouver toutes les façons possibles de soutenir la résistance en Russie. Et de croire en elle. À chacun sa rébellion, à chacun sa résistance.

énorme. Mais de nouvelles personnes se manifestent, y compris celles qui étaient jusque-là complètement apolitiques, dit l'expert d'OVD-Info. À présent, elles voient la nécessité de s'exprimer. Et pas seulement dans les grandes villes. C'est le pouvoir lui-même qui élargit l'étendue de la protestation. »

L'État pousse de plus en plus de gens à protester contre sa politique. Cela s'est produit notamment après l'ordre de mobilisation de septembre 2022 : « Il est d'ores et déjà clair que la guerre n'a pas le soutien du peuple dans son entièreté comme on veut nous le faire croire. Mais impossible de prévoir où et quand ça va péter », continue l'expert.

Je demande à l'ouvrier chaudieriste Vladimir Roumiantsev : « Que faire si l'on se trouve en liberté et que l'on est contre la guerre ? » Sa réponse : « Je conseillerais plutôt de ne pas prendre part au mensonge. En cas de menace de mobilisation, il faut quitter le pays. »

Les acteurs de la résistance représentent une société qui s'ignore à ce jour, mais qui, après Poutine – ou plus précisément après le poutinisme –,

devra reconstruire un nouveau pays. Ces gens subissent une pression à la fois intérieure et extérieure. Ils agissent presque sans espoir, poussés par la dépression ou un sentiment monstrueux de culpabilité. Leur hantise, c'est d'entendre la disquette des types du FSB forçant la porte de chez eux, ou bien d'être asphyxiés par un sac en plastique sur la tête. Conscients que tout cela est sans commune mesure avec le sort des Ukrainiens, des Russes s'efforcent au quotidien d'apporter leur concours contre la guerre. Pour autant que puisse le faire un simple particulier désemparé dont on a fait le citoyen d'un État fasciste. Ces gens bricolent des stations radio à peine audibles à travers le tapage de la propagande et les clameurs des malédictions. Mais, mises ensemble, ces radios se fondent en une seule et même onde, une radio où parlent les voix d'une autre Russie, non endoctrinée, porteuse non de mort, non de mensonge, non de barbarie, non de violence, non d'arriération impériale, mais de vie.

Ceux qui s'opposent à la guerre et à Poutine (deux essences parfois discordantes) devront trouver des consensus pour envisager des actions collectives. Encore faut-il se reconnaître les uns les autres et croire en la réalité de la résistance. Il faut aider ces gens-là. Aider les défenseurs des droits humains qui protègent les militants. Trouver

toutes les façons possibles de soutenir la résistance en Russie. Et pour le moins croire en elle. À chacun sa rébellion, à chacun sa résistance. Le pays entier est criblé de ce genre d'actions. Ainsi se forge l'avenir, là où l'on pensait n'en entrevoir aucun.

Je demande à Roumiantsev dans quel but il a créé sa radio clandestine et pourquoi il a écrit sur la guerre en Ukraine. « Le choix était : suivre une voie qui me rebutait, ou bien suivre une voie qui me faisait peur. Au fond, je ne veux pas opter pour un camp qui non seule-

ment n'est pas dans son droit, mais qui, de plus, a perdu d'avance. Ce n'est qu'une question de temps. »

L'avocat Tikhonov parle de Roumiantsev en ces termes : « Il était seul et maintenant, parce que certains ont eu connaissance de ses actes, il a plus d'amis et de sympathisants que beaucoup de ceux qui sont en liberté. Le personnel pénitentiaire s'est plaint devant moi de recevoir trop de lettres à l'attention de Roumiantsev – des liasses de lettres ! » Sa voix dénote maintenant des accents de fermeté et de confiance. Lui-même le dit : « Je crois que tôt ou tard tout ira bien. Mon seul regret est que le pays ait perdu tant d'années pour son développement. »

Imaginons que la radio de la résistance soit une onde partagée qui se fraie un chemin dans les médias poutiniens. Qu'allons-nous y entendre ? Nous entendrons la vérité sur la guerre. Sur les morts, les suppliciés de Boutcha et d'Elenovsk [ville minière au sud de Donetsk



Evgeny Feldman, Meduza/AP Photo/SIPA

et théâtre de nombreux combats en 2023, ndlr], les civils découverts sous les décombres d'immeubles détruits par les missiles russes, sur Dnipro et Marioupol. Nous entendrons leurs noms, leurs histoires.

Nous entendrons les chiffres réels des pertes de l'armée russe au lieu du mensonge propagé par les sources officielles du côté de la Russie.

Nous entendrons « les dernières paroles » des prisonniers politiques condamnés pour leur engagement antiguerre. Par exemple, la voix de l'opposant russe Ilia Iachine : « De grâce, ne sombrez pas dans le désespoir et n'oubliez pas que ce pays est le nôtre. Il mérite qu'on se batte pour lui. Soyez audacieux, ne reculez pas devant le mal, résistez. Vous êtes beaucoup plus nombreux qu'il n'y paraît, nous formons ensemble une force énorme. Croyez-moi, la Russie sera libre et heureuse. »

Nous entendrons des poèmes et des chants composés durant ces mois terribles. Par exemple, ces vers du poète contemporain Guerman Loukomnikov<sup>2</sup> :

Debout, pays énorme!  
En pièces tu tailleras  
Les nazis et leurs hordes,  
Et, putain, tu te tueras...

Nous entendrons les voix de ceux qui ont fui le pouvoir poutinien hors de Russie pour créer des médias indépendants, des centres de secours, de nouvelles institutions. Mais aussi les voix de ceux qui sont restés et font barrage au fascisme dans les écoles, les théâtres et dans leurs âmes.

Nous entendrons des chansons antiguerre. Par exemple : « C'est provisoire » du groupe Joker James :

C'est provisoire.  
Ces jours pleins de désespoir,  
Ces nuits de tristesse ensuite,  
Des clés du maton le clic...  
Provisoire.  
Quels mots trouver qui l'expliquent?  
C'est provisoire.  
Cette Russie piquée des vers,  
Des guébistes<sup>3</sup> le calvaire,  
C'est provisoire.

Nous entendrons ceux qui trouvent en eux la force de ne pas se rendre, restés seuls avec le dictateur Poutine et ses acolytes, avec des millions de gens humiliés, habitués à l'idée que leur vie ne vaut rien et qu'ils ne sont utiles à personne. Ça y est, vous l'imaginez? C'est donc que cette radio existe. Elle marche déjà. Il suffit de l'entendre.

En avril et en mai, j'ai reçu deux messages de Sergueï Tikhonov, l'avocat de Vladimir Roumiantsev. Il m'écrit que la cour d'appel a confirmé le verdict à l'encontre de Vladimir et qu'on l'envoie en

2. Pastichant ici une célèbre chanson patriotique soviétique attribuée à Lebedev-Koumatch, chantre de Staline.

3. Membre du KGB.

camp, dans la ville d'Oustioujna, région de Vologda. J'ai consulté le site de la colonie. J'y ai lu que sa « limite de remplissage » est de 1026 personnes et que ses détenus éditent *Ligne extrême*, journal « publiant des articles sur des événements notables en Russie, dans le monde et à l'intérieur de l'institution ». On y trouve aussi un four à pain et l'on y enseigne plusieurs professions, comme usineur ou ouvrier de chaufferie.

Le second message concernait Sergueï lui-même. Il a été la cible d'une lettre de dénonciation. « Ça me rattrape maintenant. Mon grand-père a fait [sous Staline] presque treize ans de camp sur dénonciation, et voilà mon tour qui arrive. » Si Sergueï a été dénoncé, c'est qu'en répondant aux questions de la chaîne d'opposition Dojd TV il n'a pas corrigé le journaliste qui qualifiait l'« opération spéciale » de « guerre ». Donc, selon son délateur, « il s'est rendu coupable de discrédit par inaction des forces armées de la Fédération de Russie ». Le signataire de la dénonciation exigeait aussi que Tikhonov soit poursuivi pour avoir « encensé l'activité qui avait valu à son client d'être condamné ». Par bonheur, cette affaire d'« action par inaction » n'a pas connu de suite. La dénonciation restera dans l'histoire comme un cas d'espèce. « Il y en aura d'autres, dit Tikhonov. Mais ça ne fait que gêner mon travail. J'attends un appel de Vladimir. Du camp d'Oustioujna. »

Imaginez des places de villes russes où se rassemblent des foules pleines d'espoir. Avec, parmi elles, un homme aux cheveux longs qui n'est plus de première jeunesse et qui fait penser à une rockstar vieillissante.

La dernière question que j'envoie à Vladimir Roumiantsev : « Racontez-moi la plus belle journée de votre vie. »

Sa réponse : « La plus belle journée de ma vie, je crois, c'est le 22 août 1991 [l'échec du putsch, qui sonnera le glas de l'Union soviétique, ndlr]. J'ai eu l'impression de me délester d'une grosse pierre. J'aimerais revivre la même sensation. »

**FILIPP DZYADKO.** « Je suis journaliste indépendant et écrivain, auteur du roman *Radio Martyn* et d'un livre sur la poésie non fictionnelle *À travers les yeux du lézard* (éd. Elena Shubina). Quand j'ai commencé à correspondre avec le héros de mon texte, un ouvrier emprisonné après avoir créé une radio pirate qui dit la vérité sur la guerre, j'ai eu l'impression d'entamer une correspondance avec mon livre. En effet, mon roman *Radio Martyn* raconte une histoire similaire. Cette coïncidence – car j'ai écrit le livre sans connaître cette affaire – m'a fait rencontrer une personne extraordinaire. La réalité peut être plus rayonnante que la littérature. » La première version de ce texte est parue en allemand dans le mensuel *NZZ Folio en mars 2023*.

ВЫГОДА ДО 11 МЛН Р  
EN IMAGES  
89 0000  
ОЛИМП  
MR GROUP

ВМЕСТЕ  
МЫ ПОБЕДИМ

ЧВК ВАГНЕР  
WAGNER2022.RU

ЗВОНИ!  
+7 985 008-02-73  
+7 988 322-43-37

ВСТУПАЙ  
В КОМАНДУ  
ПОБЕДИТЕЛЕЙ

« Rejoins l'équipe qui gagne. Milice privée Wagner. » Quartier d'affaires de Moscou, avril 2023.

Photographe russe né en Estonie, Alexander Gronsky, 42 ans, capture avec esprit l'apparente insouciance des Moscovites en temps de guerre. Il traque les indices d'un crime qui ne dit pas son nom, pour garder trace d'une époque que les Russes voudront bientôt « oublier et effacer ».

# LA PROPAGANDE EST TOMBÉE DANS LE PANNEAU ALEXANDER GRONSKY LA PRO



Sculptures de glace dans le parc des arts Muzeon de Moscou, janvier 2023. Le « Z » est le symbole du soutien au pouvoir russe et à sa guerre contre l'Ukraine.



« Le temps des héros nous a choisis. » Référence à la série télévisée soviétique sur la Seconde Guerre mondiale, diffusée en 1979, intitulée *Le temps nous a choisis*. Janvier 2023.



Il arpente Moscou depuis quinze ans, presque chaque jour, quatre à six heures en moyenne. Alexander Gronsky photographie la ville et poste ses images sur Instagram, « comme un journal intime ». Parfois l'ironie affleure. Un kiosque de vente de fraises où se pressent une dizaine de gourmands côtoie un stand de recrutement de l'armée russe qui n'attire personne; un poteau cache quelques lettres d'une publicité à la gloire de l'armée russe et le slogan « Notre patrie, notre victoire » devient « Notre blessure, notre malheur ».

Il a longtemps documenté l'urbanisme des confins de Moscou et l'architecture uniforme des quartiers-dortoirs. Il se concentre désormais sur le centre, où il capture l'insouciance de façade des Moscovites depuis le 24 février 2022 et les messages de propagande des panneaux publicitaires.

« Notre profession, défendre notre patrie », citation tirée du film soviétique *Officers* (1971). Moscou, mai 2023.

Quand on lui demande ce que ses photos racontent de la société russe, il répond qu'elle est « trop complexe pour être expliquée par des images ». Puis ajoute : « Moscou ressemble aujourd'hui à une scène de crime où l'on ne voit pas le crime lui-même, mais où l'on sait qu'il se produit. » Il veut garder la trace de ce qui change. Il pense que très bientôt les Russes souhaiteront « oublier et effacer » l'époque actuelle, et qu'il est de son « devoir » de documenter ce qu'il voit. « Nous avons besoin d'archives appropriées pour les générations futures. » L'invasion de l'Ukraine lui a causé « choc et chagrin ». Il a offert plusieurs œuvres en échange de dons à des organisations humanitaires qui travaillent en Ukraine.

Haydée Sabéran



« La Russie est fière de vous ! »  
Artem Soukhotchev, lieutenant  
principal. Moscou, mai 2023.



Exposition du ministère de  
la Défense dans le quartier de  
Tulskaya. Moscou, juillet 2023.



Portrait d'un soldat mort  
en Ukraine, Orekhovo-Zouïevo,  
près de Moscou, janvier 2023.



« Une véritable affaire. Rejoins  
les tiens. » Moscou, juin 2023.



ВСЁ НАЧИНАЕТСЯ  
С ЛЮБВИ.

И. КОТЭ

« Tout commence  
avec l'amour. »  
Moscou, janvier 2023.

# “Tâchons au moins de rester des humains”

Alexeï Gorinov est le premier Russe condamné pour s'être opposé à la guerre. Depuis sa cellule, le prisonnier raconte.

Il a prononcé le mot interdit. Le 15 mars 2022, lors du conseil municipal de l'arrondissement de Krasnoselski, à Moscou, Alexeï Gorinov, 61 ans, avocat, militant des droits humains et homme politique, a qualifié l'invasion de l'Ukraine de « guerre » et proposé une minute de silence. En juillet 2022, il écope de six ans et onze mois de prison. Souffrant d'une maladie pulmonaire chronique, Alexeï Gorinov purge sa peine dans la colonie de la région de Vladimir. « J'ai écrit mes réponses dans des conditions particulièrement peu propices, sur mes genoux, parmi des dizaines de personnes », confie-t-il à l'écrivain en exil Filipp Dzyadko, qui est parvenu à lui envoyer des questions. Nous publions ici des extraits de sa longue lettre manuscrite, dont le texte intégral se trouve sur [kometarevue.com](http://kometarevue.com).

Тяжёлое ранение поставило крест на мечте стать актёром и отец пошёл учиться на юриста, а стал журналистом. Стал у истоков создания радиостанции "Маяк", потом был заместителем начальника отдела корреспондентской сети Всесоюзного радио и телевидения, (Гостелерадио СССР).

Мама работала на разных работах по-возможности поближе к дому (музей, музыкальное издательство, библиотека).

Кстати, оба наших брата прошли через войну. Старший - пехотник по профессии - обеспечивал ~~фронтовые~~ подразделения картошкой, был козачком и дошёл до Будапешта. Средний брат, отслужив срочную службу, ~~вместо~~ вместо демобилизации вынужден был записаться в С-Трестфурц (Ленинград) и в августе 41-го года потерял часть ноги на Тулковских высотах.

Она познакомилась с отцом в военном госпитале г. Томска

Родителей отца я не застал: дедушка умер в молодом возрасте от какой-то болезни, семейный дом в Нижегородской губернии (область) огорел и ~~мама~~ бабушка и она растила 4-х детей, прошив тяжёлую жизнь и ~~ты~~ пережив блокаду Ленинграда. Она скончалась до моего рождения.

Мой дедушка по материнской линии был из семьи поляков, живших в Украине. Он родился в 1895-м году во времена царствования Александра III, а умер в период президентства Б. Ельцина, прошив 97 лет. Его отец (мой прадед) был сослан в начале 20-го века вместе с семьёй на вечное поселение в Сибирь (г. Минусинск) за революционную агитацию.

Во время Гражданской войны ~~его~~ расстреляли колчаковцами в Абакане вместе с ещё несколькими ~~местными~~ коммунарами. На месте их расстрела стоит памятник.

Дедушка был призван в царскую армию во время Первой Мировой войны, но не принимал в ней участия. Вплоть до Февральской революции 1917-го года он пробыл в запасном полку. Впоследствии был участником Гражданской войны на стороне Красных, вступил в ВКП(б). А главное - записал себя украинцем, что, ~~то~~ я думаю, способствовало его выживанию в те безумные времена.

В мирной жизни он ~~то~~ стал одним из основателей и

**La guerre en rêve.** J'ai senti venir la phase offensive et ouverte de la guerre de la Russie contre l'Ukraine, qui, dans les faits, durait depuis 2014. Cela se voyait dans l'agressivité croissante de la propagande sur les télévisions d'État, incitant les Russes à la haine de l'Ukraine [...]. À mon avis – mais j'ai peut-être tort –, le coup d'envoi de l'offensive était prévu un ou deux ans plus tôt, mais le Covid l'en a empêché.

Deux jours avant cet événement pernicieusement qualifié d'« opération militaire spéciale » par le pouvoir russe, j'ai fait un rêve dans lequel j'ai vu les choses tel qu'elles allaient se produire. Tout ce que j'ai vu n'est pas encore advenu, et je préfère ne pas en parler. Je dirai seulement que ce rêve ne finit pas bien pour nous, les Russes. [...]

**Le monde à travers une lunette de tir.** J'ignore la cause réelle de la guerre. Mais je ne doute pas qu'elle repose sur une vision du monde déformée qui a mûri dans la tête d'un homme, Poutine, voire de quelques personnes de son proche entourage; elle repose sur leur étroitesse de vue. Le monde vu d'une forteresse assiégée à travers une lunette de tir. Mais la cause vient peut-être aussi du tréfonds personnel du chef de l'État. Quelque chose d'intime dont nous n'avons pas encore connaissance. Une enfance difficile, peut-être, où il manquait de jouets et n'a pu assouvir le besoin de jouer aux petits soldats. C'est l'une des raisons pour lesquelles le pouvoir ne doit pas se concentrer entre les mains d'un seul homme ou d'un petit groupe. Cette guerre n'aurait jamais eu lieu dans une Russie démocratique, avec des institutions saines et une société civile développée.

**Étranglé de honte.** J'ai passé le premier jour de la guerre sur mon lieu de travail. Le soir, je me suis rendu place Pouchkine, dans le centre de Moscou. Toute la journée, et les jours suivants, je me suis senti étranglé de honte et désespéré de n'avoir rien pu faire pour prévenir la guerre. Tous les abords de la place étaient bouclés [...]. À la foule silencieuse qui sortait du métro, des policiers arrachaient des gens au hasard et les traînaient dans des fourgons cellulaires.

Si j'ai l'habitude de me rendre à des manifestations non autorisées, c'est d'abord pour voir de mes propres yeux et pour me présenter ensuite dans un poste de police afin de porter une assistance juridique aux prévenus. Je fais cela depuis dix ans. Cette fois, c'est moi qu'ils ont attrapé alors que je me tenais seul à l'écart. Avant de me jeter dans un fourgon, un policier qui avait l'âge d'être mon petit-fils m'a roué de coups au visage et au corps avec une férocité inexplicable.

Le fourgon, dans lequel nous étions une petite trentaine, nous a conduits dans un poste de police à Moscou. Le lendemain, vers minuit, une juge du tribunal d'arrondissement, sans m'avoir permis – ni à mon avocat ni à moi-même – de me défendre, a décidé en une minute mon placement en détention administrative pour trente jours. Ensuite, j'ai été détenu illégalement pendant six jours supplémentaires dans un poste de police, faute de place en prison. Après une semaine en centre de détention, le tribunal de la ville de Moscou a déclaré en appel mon arrestation illégale et ordonné ma libération immédiate.

**Le prix de la liberté.** On ne peut pas dire qu'il n'y a pas eu en Russie de résistance au déclenchement de la guerre. Je crois savoir que plus d'une vingtaine de milliers de Russes ont été arrêtés pour manifestation antiguerre, et des

milliers d'enquêtes, ouvertes dans un cadre administratif ou pénal. C'est bien sûr insuffisant. Beaucoup de gens que rien ne menaçait encore ont préféré quitter la Russie. Avec eux, les protestations antiguerre auraient été plus impressionnantes. Mais je les comprends. Ils sont partis pour des raisons éthiques. Et j'imagine que la plupart ne seraient pas descendus dans la rue par peur de la machine répressive [...].

Historiquement, nous n'avons pas développé de tradition démocratique pour défendre nos droits par la protestation publique ou l'union contre le mal et l'injustice. Peut-être y a-t-il une autre raison : nous n'avons pas payé assez cher la liberté qui nous est « tombée dessus » en août 1991. Cette liberté qui, comme la vie avant elle, n'a pas de prix. Il ne nous a pas été donné de l'apprécier. À quoi s'ajoute qu'en dictature il n'est plus possible de protester contre l'arbitraire.

J'ignore ce qui pourrait arrêter la guerre. [...] Mais j'ai une certitude : Poutine et les faucons qui l'entourent iront jusqu'au bout, quitte à sacrifier des centaines de milliers de vies pour garder la main sur les territoires « libérés », c'est-à-dire arrachés aux Ukrainiens [...]. Pour nos dirigeants, il s'agit d'une guerre de libération.

**Pourquoi sept années de prison?** Le crime qui me vaut d'être emprisonné pour sept ans<sup>1</sup> tient dans ma prise de parole du 15 mars 2022, en séance ordinaire du conseil municipal. C'était la treizième ou quatorzième question à l'ordre du jour, dont j'étais le rapporteur en tant que président de la commission sociale. Nous devons approuver ou rejeter un plan trimestriel d'organisation des loisirs présenté par la municipalité. En temps normal, ces plans sont

toujours validés. Mais dans le contexte de la guerre qui venait de commencer, certains points m'ont paru inopportuns. J'ai donc proposé de le rejeter. Je devais argumenter ma position. J'ai qualifié la situation de guerre et d'acte d'agression en citant des données officielles de l'ONU sur le nombre d'enfants tués, et en appelant à œuvrer à l'arrêt des hostilités. A priori, une intervention de routine. Mais non!

Au début de la guerre, une loi sanctionnant la diffusion d'informations sciemment fausses sur l'action des forces armées de la Fédération de Russie avait été votée. Tous les enregistrements vidéo des séances sont archivés sur le site web du Conseil et accessibles au public. Bien que je n'aie produit aucune information sur les forces armées – ni vraie ni fausse –, de nombreux va-t-en-guerre brûlaient de voir ce nouvel article du Code pénal « travailler » dès que possible. Dans les instances judiciaires, les dénonciations de partisans de la guerre ont afflué : députés de la Douma fédérale, « militants publics », propagandistes de l'État [...]. Très vite, je me suis vu inculpé. L'instruction pénale n'a pris que six jours, une diligence inouïe pour la justice russe.

J'ai un regret. Si j'avais su à l'avance que mon bref discours allait prendre cette dimension disproportionnée [...], je m'y serais mieux préparé et j'aurais parlé avec plus de verve pour un public plus nombreux. Mais jamais je n'aurais imaginé que le pouvoir allait faire de moi une telle célébrité. [...]

**La peur.** Je le dis tout net : je n'éprouve aucun sentiment de peur et n'en ai jamais éprouvé. Je n'ai aucune raison d'avoir peur, surtout à mon âge. Mieux vaudrait poser la question à ceux qui ont

1. La peine a été réduite d'un mois.

porté mon affaire en justice [...] et qui ont prononcé la sentence. Curieusement, j'ai l'impression qu'ils ont dû avoir beaucoup plus peur que moi. Si tant est, bien sûr, que ces personnes soient saines d'esprit.

**La mort d'un chien chéri.** Dans une société civilisée, assurément, il n'y aurait pas eu de condamnation dans un cas comme le mien. Par rapport à des affaires similaires qui ont suivi, mon verdict peut être tenu pour clément. Ainsi, mon collègue député Ilia Iachine et l'étudiant de l'université d'État de Moscou Dmitri Ivanov ont écopé chacun de huit ans et demi de prison. Et cela pour l'exemple : voyez cet homme ordinaire, tout conseiller municipal qu'il est, eh bien, il s'en est pris pour sept ans après avoir dit ce qu'il pensait de la guerre. Songez à ce qui va vous arriver si vous ne tenez pas votre langue... [...] Je ne suis pas sûr de pouvoir pardonner à la police, au parquet et aux juges de m'avoir séparé de mon chien qui ne m'a pas attendu. [Alexeï Gorinov avait un chien bâtard recueilli dans la rue, Chupacabra. Après l'arrestation, il a cessé de s'alimenter. Chupa est mort de chagrin, ne laissant personne l'approcher, ndlr.]

**En prison, l'arbitraire.** Je suis privé de liberté depuis plus d'un an. [...] Dans la colonie où je me trouve, il n'y a pas de soins médicaux. Prévenus et condamnés souffrent des dents ou de maux non diagnostiqués pendant des années, alors que, dans le même temps, l'État consacre des ressources budgétaires énormes et difficilement quantifiables à une guerre insensée.

En détention, j'ai constaté à quel point la Russie est un pays narcodépendant. Mais à la lutte contre ce poison, on substitue une guerre de l'État contre les citoyens toxicomanes. J'estime qu'on ne

doit pas priver les gens de liberté pour cette seule raison.

Je vois avec quelles facilité et rapidité de nombreux condamnés acceptent de collaborer avec l'administration, moyennant une petite rémunération et quelques privilèges, comme le droit de donner des ordres à d'autres détenus et même d'employer la force physique. Ils sont assimilés de fait au personnel pénitentiaire. Souvent condamnés pour des faits de violence, ces détenus qui collaborent réduisent en esclavage les condamnés pour crimes sexuels en leur assignant les pires corvées.

Ici, je n'ai pas de compagnons de cellule. Entre cinquante et soixante personnes cohabitent dans un dortoir de quatre-vingt-seize lits. On ne parle pas ouvertement de Poutine ni de sa politique. Ceux qui sont contre la guerre ne s'expriment pas. Certains ne l'approuvent pas, mais considèrent qu'il faut aller jusqu'au bout de ce qu'on a commencé. [...]

Des émissaires du groupe Wagner ont rendu visite à la colonie, leur deuxième passage en cinq mois. La dernière fois, ils ont emmené soixante-dix personnes à la guerre [la capacité totale de la colonie est de sept cent quatre-vingt-quatorze lits]. Cette fois, il y en a eu quarante. Dont ce détenu de 33 ans qui avait encore un an et demi à tirer, avec possibilité de libération conditionnelle. Je lui ai demandé s'il allait tuer d'autres hommes par conviction ou pour l'argent. Voici sa réponse : « Mes grands-pères se sont battus contre le fascisme. J'y vais pour en finir avec cette vermine et défendre la démocratie. » Ainsi fonctionne la propagande d'État. [...]

En préventive, j'ai découvert une catégorie de « moujiks » de 35-45 ans originaires de différentes régions. Ils pensent que Poutine a beaucoup fait personnellement pour que « la Russie à genoux

se relève » après ce qu'ils considèrent comme le naufrage des années 1990. Que nos ennemis occidentaux (Europe, États-Unis), qui ont toujours eu peur de voir notre pays restaurer sa puissance passée et ont tout fait pour le ruiner, l'ont empêché de se développer en nourrissant des visées sur ses terres et ses ressources naturelles. Pour cette catégorie de personnes, la Seconde Guerre mondiale n'a pris fin qu'hier, et nous n'avons pas encore obtenu de réparation digne de ce nom. [...]

### **Que faire quand on est contre la guerre et le régime de Poutine? [...]**

Je reçois de nombreuses lettres de soutien des quatre coins du pays. Les gens m'écrivent leur désarroi [...]. Je n'ai pas de recettes secrètes. Il est évident que toute protestation publique contre la guerre sera réprimée avec diligence et sévérité [...]. Mais essayons au moins de rester nous-mêmes et de préserver notre part d'humanité. Ne jouons pas le jeu du mal dans nos actions, faisons de nos enfants et petits-enfants des êtres humains vertueux.

Assister en masse au procès d'un pacifiste constitue déjà en soi un acte de protestation [...]. Une mission spéciale échoit à ceux qui se trouvent de l'autre côté de la frontière. J'espère qu'ils font comprendre au monde que les initiateurs et les partisans de cette guerre honteuse, ce n'est pas toute la Russie. Je dis ma gratitude à ceux qui organisent des actions de soutien aux prisonniers politiques russes et dressent des listes de sanctions à l'encontre de leurs persécuteurs. Je sais également que nombre de mes compatriotes en Europe portent secours aux réfugiés ukrainiens. J'espère que tout cela leur sera comptabilisé lorsque se posera la question de la responsabilité collective des Russes dans les horreurs perpétrées en Ukraine.

**Ce qui aide à tenir bon.** Il y a deux circonstances qui me donnent des forces. La première est le puissant soutien des gens par leurs lettres et cartes postales. Et pas seulement en Russie. La seconde est ma réhabilitation effective au niveau international. Moins de sept mois après ma condamnation, le groupe de travail sur la détention arbitraire mandaté par le conseil des droits de l'homme des Nations unies a préconisé ma libération immédiate et le versement d'une indemnisation. Que la Russie ne soit pas pressée de remplir ses obligations internationales, c'est là une autre histoire.

**Un ciel étoilé.** Mes projets pour ma sortie de prison? Je me tiens prêt à devenir ambassadeur en Ukraine après le rétablissement des relations diplomatiques entre nos deux pays, et à contribuer à la restauration et au renforcement des liens humanitaires entre Russes et Ukrainiens. J'aspire à servir mon pays le jour où la liberté, la démocratie et les droits humains en deviendront les valeurs fondamentales.

Pour le quotidien, il me manque une partie de billard, une bonne pêche, un ciel étoilé, des voyages... J'espère me rattraper lorsque je serai libre, pour vivre une fois encore le plus beau jour de ma vie. Ou peut-être les plus beaux jours.

Recueilli par Filipp Dzyadko  
Traduit du russe par Yves Gauthier

RENCONTRE

# ACHILLE MBEMBE

“VOUS VIVEZ  
UNE GUERRE CIVILE  
EUROPÉENNE”

Né au Cameroun, historien, philosophe, théoricien du postcolonialisme, **Achille Mbembe** explique, depuis l'Afrique du Sud, pourquoi une grande partie des habitants de notre planète reste indifférente au conflit ukrainien et aux visées impérialistes russes.

Propos recueillis par Léna Mauger et Serge Michel



Quelle mémoire gardons-nous de la colonisation ? Voici Gerardo De Souza et la Mort au Bénin lors d'une cérémonie des Agoudas, une communauté afro-brésilienne descendante d'esclaves affranchis installés en Afrique de l'Ouest au XIX<sup>e</sup> siècle.

**Jusqu'ici, les colonisés étaient racisés et les colons étaient blancs. Aujourd'hui, des Blancs, Ukrainiens, se disent victimes d'une guerre coloniale menée par d'autres Blancs, Russes. Qu'en pensez-vous ?**

La pulsion coloniale n'est pas morte. Le fait pour une puissance de conquérir militairement une terre étrangère, de l'occuper physiquement en réorganisant ses frontières, d'asservir ses habitants et de les réduire à l'état de minorité, de piller ses biens et d'accaparer ses trésors culturels n'est pas le monopole de la relation entre l'Europe et le continent africain ou asiatique. Le colonialisme n'est pas uniquement ce qu'on ne fait qu'aux « non-Blancs ». C'est une donnée universelle, qui a pris des formes très différentes dans divers contextes historiques. En réalité, peu de peuples dans le monde peuvent se targuer de n'avoir jamais subi d'occupation étrangère ou été colonisés. Au regard de tout ce qui précède, la situation ukrainienne est à la fois singulière et plate-ment banale.

**Il existe différentes formes de colonialisme ?**

Dans le cas africain, il y a d'abord le colonialisme de peuplement qui se met en branle au XVI<sup>e</sup> siècle et se solde par l'afflux, notamment dans les régions australes du continent, de populations européennes. Peu à peu, elles y prennent racine et s'« autochtonisent ». C'est le cas des Afrikaners, les descendants des premiers colons hollandais en Afrique du Sud. En dépit de leur prétention à la pureté raciale, ils se mélangent si bien et se bâtardisent à un point tel qu'ils ne sont plus européens. Cela ne les empêche pas d'être à l'origine de l'une des idéologies de la suprématie raciale les plus abjectes et les plus rétrogrades du XX<sup>e</sup> siècle, l'apartheid [néologisme afrikaans signifiant « séparation », ndlr].

Il y a aussi le colonialisme prédateur, de nature foncièrement extractiviste. C'est un colonialisme à bon marché, celui de la chasse et de la cueillette. Il ne doit pas coûter cher à la métropole. Alors au lieu d'investir, on ponctionne l'habitant tout en pillant les ressources naturelles. Le Congo sous les Belges en est l'exemple typique. Dans cette version, les puissances coloniales ne s'intéressent pas à la prise des gens (sauf lorsqu'il faut les mettre au travail) : elles s'intéressent à la prise des terres et à ce qu'elles contiennent. Elles organisent l'espace politique et économique de manière à évacuer le maximum de richesses vers la métropole. Cette forme de colonialisme se solde généralement par l'appauvrissement généralisé des populations locales, l'absence d'infrastructures de base et des séquelles difficiles à effacer.

Un troisième type de colonisation est génocidaire. Les peuples premiers aux États-Unis, les Aborigènes en Australie ou les Herero en Namibie en ont fait l'expérience. Il y a toujours une pulsion

#### **Photographies de NICOLA LO CALZO**

Inspiré par le travail sur la pensée décoloniale d'Achille Mbembe, le photographe italien Nicola Lo Calzo mène depuis dix ans l'ambitieux projet de déconstruire la représentation dominante des mémoires de l'esclavage. Il a appelé son projet « Kam », qui veut dire « noir », « noirci » : les Égyptiens l'utilisaient pour désigner leur pays, mais aussi tout le continent africain. « Kam » est composé de plusieurs chapitres, en Afrique de l'Ouest, aux Antilles et en Guyane françaises, en Haïti, au Suriname, au sud des États-Unis, à Cuba et en Sicile.

génocidaire dans les entreprises coloniales, même si celle-ci reste latente. Fondamentalement, le colonialisme a une visée éradicatrice. Cela commence généralement par la mise à sac de tout ce qui peut être détruit, la partition territoriale, la ségrégation raciale, l'enclavement des populations dans des réduits spatiaux ou elles sont petit à petit étranglées. Ces trois types de colonisation ont un point commun : ils mobilisent toujours, quelque part, un signifiant racial.

**Justement, les Ukrainiens disent que les populations russophones du Donbass ont été importées, et que les Russes les méprisent en les considérant d'une culture inférieure. Tous sont blancs. Le colonialisme peut-il exister sans question raciale ?**

Tout comme le noir, le blanc est un signifiant vide de sens. Il existe des discours sur la race, mais la race en tant que telle n'existe pas d'un point de vue scientifique. C'est justement parce qu'il est vide par essence que le signifiant racial se laisse conjuguer dans tous les sens. C'est ce qui fait sa plasticité, c'est-à-dire sa capacité à dire tout et n'importe quoi, voire rien du tout. Le rien étant sans doute le signe ultime de l'abstraction et de la violence qui en est le ressort. Reste qu'il n'y a pas de colonisation sans une tentative consciente de dévalorisation des colonisés. Qui passe par les corps, la langue, la religion, la culture, la défiguration des lieux et le travestissement des traditions locales, voire leur oblitération.

**C'est comme cela que vous lisez ce qui s'est passé à Boutcha, où les Russes ont commis une série de crimes de guerre en mars 2022 ? Ou les enfants ukrainiens enlevés pour être confiés à des familles russes ?**

C'est aussi ce qui s'est passé au Canada avec les enfants autochtones. Il s'agit d'interrompre le flux entre les générations.

**Il y aurait donc une sorte de communauté de destins entre Africains et Ukrainiens... Vous y voyez une fraternité ?**

Chez bien des Ukrainiens, comme chez la plupart des Européens ou des Asiatiques, l'idée d'une fraternité ou d'une sororité avec des « races » abjectes et stigmatisées est perçue comme offensante. En général, les opprimés cherchent à s'identifier à ceux qui les écrasent. Pas à ceux qu'ils méprisent. La dernière chose à laquelle aspirent les Ukrainiens, c'est d'être pris pour des nègres.

**Pourquoi ?**

Dans une grande partie de l'Europe de l'Est, en Ukraine ou en Russie, sévit un racisme anti-Noir d'autant plus virulent que de Noirs

il n'y en a justement pas tant que cela. L'Afrique étant placée au bas de l'échelle de l'abjection, peu de non-Africains cherchent à s'identifier à elle, ou à lier leur sort au sien. Et cela, malgré tout le discours sur la fraternité des peuples durant la période soviétique... Quand le mur de Berlin est tombé, beaucoup se sont empressés d'oublier cette solidarité qui servait de ciment à un internationalisme alternatif. Le désaveu du communisme ne s'est pas limité à la destruction des monuments. Il y a un vrai mystère du monde postcommuniste qui rappelle celui du monde postcolonial décrit par Frantz Fanon. Ce trouble de la conscience reste à déchiffrer. Dans une sorte d'exercice de purification à rebours, les grandes victimes de l'histoire tendent généralement à infliger à plus faibles qu'eux les cruautés et atrocités qu'ils ont eux-mêmes subies.

**Et pourtant, la Russie peut compter aujourd'hui sur le soutien de certains pays africains. Elle leur dit quoi, qu'ils ont un destin commun d'humiliation par l'Occident ?**

En Afrique, la Russie n'a besoin de développer aucun argument. Il lui suffit de s'engouffrer dans les failles laissées béantes par les puissances occidentales. Elle se contente d'exploiter des siècles de turpitudes.

**Et ça marche ?**

Oui, ça marche dans beaucoup de cas, parce que les gens n'ont rien oublié. D'ailleurs, ce sera le cas tant que la violence du monde se poursuivra. Même s'ils en parlent peu, ils savent ce qui s'est passé en Irak, en Afghanistan, en Palestine, en Libye et ailleurs. Ils n'ont pas besoin des Russes pour cela. En la Russie et la Chine, ils voient plutôt, à tort sans doute, de potentiels redresseurs de torts. Les démocraties libérales souffrent d'un colossal discrédit moral parmi les peuples qui ont subi leur domination. Aujourd'hui, leur parole ne vaut plus grand-chose. Très peu y croient encore, même si, par ailleurs, ils ne rechignent guère devant le confort qu'offre la civilisation techno-matérielle. Par ailleurs, ils voient bien que l'avenir de la planète ne se joue pas en Occident. En tout cas l'Occident n'en détient plus à lui seul toutes les cartes. Dans ces conditions, la tentation est grande de regarder ailleurs.

**La Russie envoie les mercenaires de Wagner dans certains pays africains, met la main sur des ressources. Installe-t-elle un nouveau colonialisme ?**

Parce qu'elle est l'un des marchés de la violence les plus lucratifs au monde, l'Afrique a toujours été une source de profits relativement faciles dans l'économie globale du mercenariat.

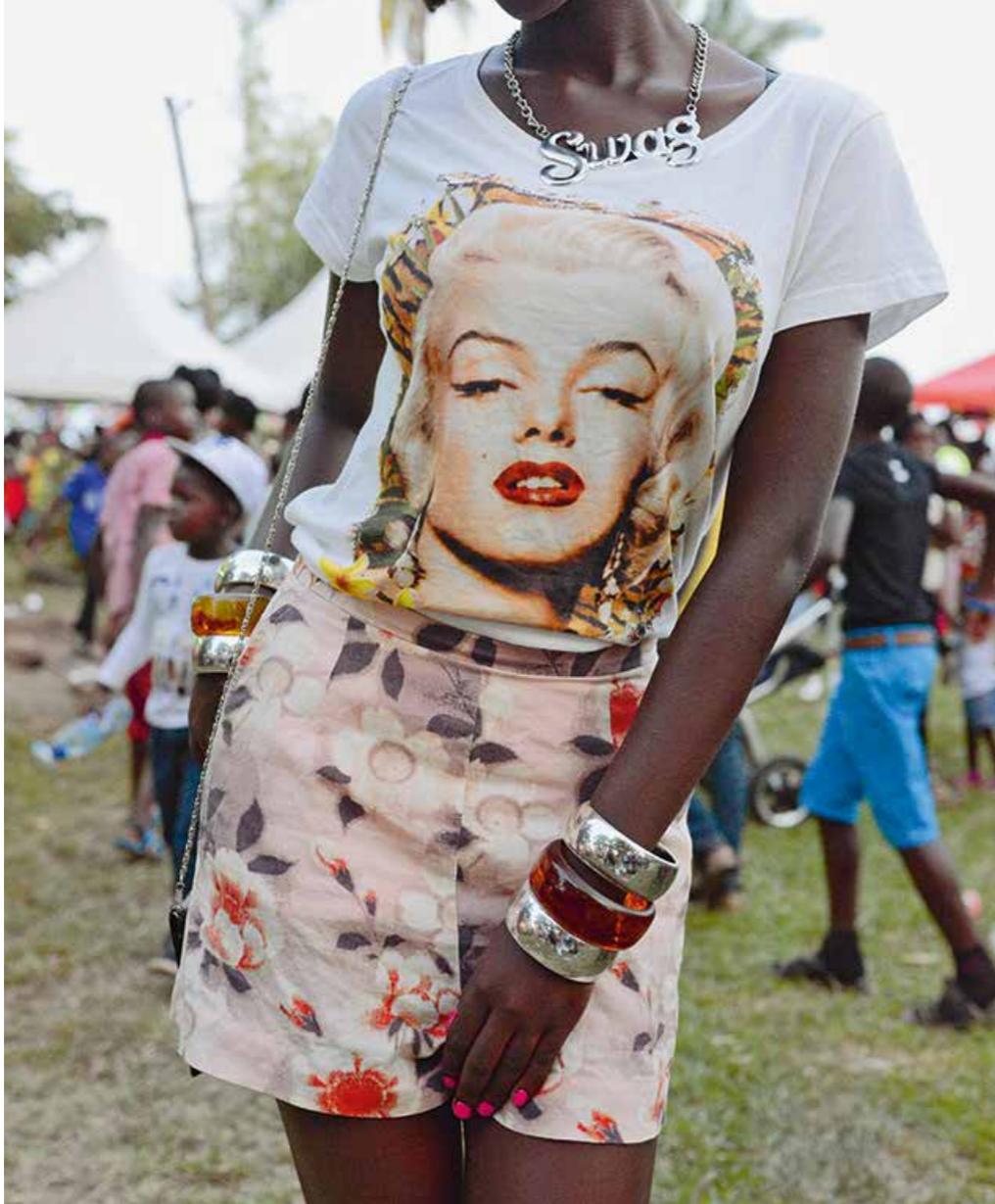


Ce comédien, habillé en Don Carlotta, joue dans un tchiloli, une forme théâtrale de rue élaborée à Sao Tomé-et-Principe par les Forros, l'une des communautés créoles. C'est la rencontre entre leurs savoirs, la cosmogonie africaine bantou et le théâtre des ex-colons portugais.

Certes, aujourd'hui, cette économie ne revêt pas exactement les mêmes caractéristiques qu'à l'époque des grandes compagnies concessionnaires. Mais elle repose toujours sur les vieux principes d'antan. Pourquoi vient-on en Afrique sinon pour dépouiller, spolier, exproprier et s'approvisionner? Wagner a peut-être moins de scrupules. Mais dans l'écosystème que l'on connaît, il est loin d'être la seule hydre à mille têtes. Que serait en effet le capitalisme contemporain sans sa structure mercenaire ?

**Ça ne vous inquiète pas ?**

Les marchés de la violence sont une dimension constitutive du néolibéralisme. La protection est une denrée qui est achetée ou vendue sous une forme ou une autre. Point d'angélisme, donc. Ce qui m'inquiète, c'est l'atonie intellectuelle et l'indigence



des propositions pour relever le continent. Car quelles sont nos options? Le « brutalisme » [concept développé par Mbembe, qui pense la brutalité des rapports sociaux en lien avec l'exploitation des matériaux bruts, ndlr], avec des coups d'État militaires et des juntes incompetentes? La violence djihadiste et obscurantiste? Un panafricanisme frelaté qui consisterait à réciter du Nkrumah (premier président du Ghana indépendant en 1960), du Lumumba (premier Premier ministre de la République du Congo) et du Sankara (premier président du Burkina Faso)? Ou le nativisme et la xénophobie sous le masque de la « décolonisation » en Afrique du Sud? La démocratie telle qu'elle a fonctionné depuis 1990 en Afrique a déçu beaucoup de gens. Il faut se réinventer en misant sur les capacités d'intelligence collective, les savoirs locaux et en les réarticulant sur le soin du vivant, à un moment où la crise écologique nous impose de réparer la planète et de nous réconcilier,

À Albina, au Suriname, lors des célébrations du Maroon Day, une fête nationale instituée en 1974 pour commémorer l'histoire et la mémoire des peuples bushinengué, issus du marronnage et de la résistance à l'esclavage. Cette fête a lieu le 10 octobre de chaque année en référence au traité de paix signé par le peuple ndyuka en 1760 avec les colonisateurs néerlandais.

les humains, avec les autres espèces, tous les autres habitants de la Terre, les animaux, les forêts, nos milieux. Cela implique de relancer le projet d'un ordre international pluripolaire, fondé non pas sur le principe actuel de « deux poids, deux mesures », mais sur un droit applicable à tous, petits et grands.

### **L'Afrique se rend-elle dépendante de puissances comme la Chine ou la Russie, qui vont continuer de l'occuper?**

Aucune puissance n'est capable, aujourd'hui, de décider toute seule du sort du continent. Aucune n'est à même de l'occuper durablement. D'ailleurs, toutes les expériences d'occupation récentes ont lamentablement échoué, aussi bien des points de vue militaire, politico-économique que moral. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'agression russe contre l'Ukraine a quelque chose d'archaïque. Dans le cas de l'Afrique, chasser un colon pour le remplacer par un autre est un réflexe défaitiste. Il y a d'autres possibilités, comme puiser dans nos forces propres. On en a. Il faut les identifier, faire corps et se réarmer intellectuellement.

### **Pourquoi consacrer votre vie à la question décoloniale?**

J'avais une grand-mère qui, dans les années 1950, avait participé au combat pour l'indépendance du Cameroun. Elle m'a enseigné ce que je n'apprenais pas à l'école. J'ai grandi dans un pays où ceux qui s'étaient sacrifiés pour l'indépendance n'ont, en fin de compte, récolté qu'une formidable ingratitude. Si on prononçait le nom de Ruben Um Nyobe, militant anticolonialiste camerounais assassiné en 1958, on était bon pour la prison. L'évocation de son nom a été interdite jusque dans les années 1990.

Ceux qui, aidés par la puissance coloniale, finirent par s'approprier le pouvoir en 1958 tentèrent d'effacer cette mémoire pour de bon. Naturellement, j'ai voulu comprendre ce qui s'était passé, et quels étaient les ressorts profonds de ce désir d'amnésie, à l'origine de profonds troubles de la conscience. C'est cela qui m'a amené à me pencher sur le fait colonial.

### **On a parlé de guerre coloniale, de la Russie contre l'Ukraine. Peut-on parler d'impérialisme?**

L'impérialisme n'a jamais été qu'en partie le fait des puissances étatiques. Il a toujours impliqué flibustiers et aventuriers, de grands conglomérats marchands, des guerriers, toutes sortes de nervis, boucaniers et bureaucrates, mais aussi des missionnaires, des propagandistes et des philanthropes. Placé sous les auspices du capital et de la force armée, cet assemblage de forces hétéroclites et sans scrupules a été le fer de lance de

l'impérialisme colonial. Au regard de l'histoire de l'impérialisme, la guerre russe contre l'Ukraine relève, à mon avis, d'un autre ordre des choses, de ce que j'ai appelé le « brutalisme ».

**Il y a quand même un pays immense qui envahit son voisin trente fois plus petit...**

C'est vrai. Mais aujourd'hui, on n'a plus besoin, pour dominer plus petit que soi, de contrôler ses territoires en tant que tels.

**La guerre en Ukraine n'a rien d'unique ?**

À mon avis, elle est symptomatique des guerres de l'époque du brutalisme. Elle a une parenté évidente avec l'esprit des guerres post-septembre 2001 même si elle ne s'y réduit pas. Ceci dit, l'Europe a toujours tendance à penser que ce qu'elle accomplit, ou ce qui lui arrive, est unique. Se décentrer et voir les choses à partir d'autres perspectives permettrait de relativiser ce penchant à l'exceptionnalisme. Pendant longtemps, elle a externalisé ses guerres. Mais on sait, depuis l'époque coloniale, que ce que l'on pratique au loin souvent nous revient à la manière d'un boomerang.

**Vous pensez à l'Indochine, à l'Algérie ?**

Au Viêtnam ou à l'Indochine, bien entendu, mais aussi aux guerres dites contre-insurrectionnelles que l'on a remises au goût du jour depuis septembre 2001. L'Algérie, mais aussi Madagascar, le Cameroun, le Kenya, l'Angola, le Mozambique, le Zimbabwe, la Malaisie en ont été des laboratoires privilégiés. On y a expérimenté des méthodes barbares, dont le grand poète Aimé Césaire avait déjà fait le procès dans son *Discours sur le colonialisme*.

**Certains estiment que la guerre russe en Ukraine est une guerre de valeurs : la Russie conservatrice contre l'Occident qui serait « woke, LGBT+ et dégénéré »...**

Vue d'Afrique, ce n'est pas une guerre contre l'Occident, mais une guerre civile européenne. L'Europe est une mosaïque. Qu'on le veuille ou non, la Russie en fait partie. Ou en est une partie. Peut-être une Europe mineure, car il y a toujours eu des gradations en européenité. Tout comme il y a eu longtemps des hommes qui se voulaient plus hommes que d'autres. Mais sauf à procéder à une ablation et à transplanter la Russie en Antarctique, il y a un déterminisme géographique : les Russes seront toujours les voisins des Ukrainiens. Ceci étant, les uns et les autres sont condamnés à trouver le moyen de vivre paisiblement dans le voisinage les uns des autres, chacun chez soi.

**Ce qui est en jeu, n'est-ce pas la survivance, ou la résurrection, de l'Empire russe ?**

Disons simplement que la Russie s'est mal réveillée du cauchemar soviétique. C'est peut-être la raison pour laquelle elle pense et agit à la manière d'une puissance étourdie. Mais ce cauchemar, l'Ukraine n'y aura pas échappé non plus. À juger par la manière dont l'une et l'autre se positionnent par rapport au signe africain, je dirais que si syndrome il y a, il est probable que la Russie et l'Ukraine l'ont, quelque part, en partage.

**Parler français, la langue des colons en Afrique, ne semble pas vous poser de problème. Les Ukrainiens, eux, ne veulent plus parler russe.**

Le français est devenu une langue africaine, comme l'anglais ou le portugais. En Afrique, très peu de gens ne parlent qu'une seule langue. Le multilinguisme et la polyglossie sont la norme. Être capable de passer d'une langue à l'autre et de parler plusieurs langues en même temps rend possible une communication relativement ouverte.

**Sans conflit ?**

Les langues sont des voiles qui permettent de prendre le large. Et cela devrait avoir des vertus pacificatrices. Je ne sais plus qui a dit que le commerce rendait les gens doux. On devrait dire la même chose de la pratique simultanée de multiples langues. D'ailleurs dans l'histoire africaine, le marché n'est pas uniquement le lieu où l'on vend et achète des marchandises. C'est aussi un formidable bazar linguistique.

**Y a-t-il un modèle africain pour une paix entre la Russie et l'Ukraine ?**

Chacun doit inventer son modèle. Je pense surtout à l'Afrique du Sud de l'apartheid, qui était un enchaînement de crises impériales, raciales et coloniales. Tout semblait si insoluble. La diabolisation réciproque. Mais on le sait bien, pour qu'émergent des possibilités de paix, il faut que puisse circuler, à un moment donné, entre ennemis mortels, une parole partagée.

**Dialoguer avec qui ?**

Les Sud-Africains ont commencé par des artistes. Des gens qui n'ont de pouvoir que celui de l'imagination, c'est-à-dire la capacité de se projeter au-delà des impasses du présent. À un moment donné, il faut savoir puiser dans la réserve d'utopie produite par une société. C'est d'elle que se nourrissent les tisserands de l'avenir.

#### **ACHILLE MBEMBE**

Né en 1957, l'historien et politiste a étudié en France et enseigné aux États-Unis et au Sénégal. Enseignant-chercheur à l'université du Witwatersrand, à Johannesburg, il est l'auteur de *Brutalisme* (2020) et de *Critique de la raison nègre* (2013). Dernier ouvrage paru : *La Communauté terrestre* (2023, tous ses ouvrages sont publiés par les éd. La Découverte).

# L'œil de Moscou

Cédric Gras, écrivain et géographe, et les designers de The Shelf décryptent les enjeux de notre monde à travers les cartes. Dans ce numéro 1, ils racontent comment la propagande de Moscou dessine sa guerre dans les manuels scolaires et transforme la place que tient l'Ukraine dans la géographie mentale des Russes.



## COMMENT UN ENFANT RUSSE VOIT LE MONDE

La guerre en Ukraine ne se joue pas que sur le terrain. C'est aussi une bataille des mots et des cartes. En cette année scolaire 2023-2024, Moscou a commencé à réviser les manuels, pour intégrer les régions ukrainiennes annexées le 30 septembre 2022 à la Fédération de Russie. Une géographie mensongère, qui fait mine d'ignorer les lignes de front et la résistance ukrainienne. Les entités de Donetsk

et Louhansk, dont Kyiv avait perdu en partie le contrôle dès 2014, sont présentées comme des républiques autonomes; celles de Zaporijjia et de Kherson ont le statut d'oblast, simple sujet de la Fédération. Plutôt qu'une ligne de front, la carte thématique des ressources naturelles va désormais indiquer au Donbass (Donetsk et Louhansk) un simple puits de mine stylisé, symbolisant les gisements

d'anthracite qui ont fait l'attrait de cette région au cœur de la guerre. Moscou enseigne aux élèves des frontières fictives qui n'existent que sur le papier. La Russie russifie aussi tous les noms des villes ukrainiennes : Lougansk, Zaporijjié, Kiev... C'est la deuxième fois depuis la dislocation de l'URSS que Moscou annexe des territoires. En 2014, c'était la Crimée qui « rentrait au port », selon l'expression

de Vladimir Poutine. Les manuels scolaires n'emploient pas l'expression de « territoires occupés », célébrant au contraire la « réunification avec la mère patrie ». Les cartes avaient été mises à jour lorsque l'armée russe contrôlait la totalité de la péninsule. Ce n'est pas le cas des quatre nouvelles entités dont l'annexion ressemble surtout à un objectif de guerre et une revendication. Le ministère

de l'Éducation impose cette représentation du territoire russe contre la réalité du terrain et de la diplomatie internationale. Tous les programmes scolaires seront réécrits afin de justifier l'agression et forger un patriotisme précoce voulu par Vladimir Poutine. C'est le ton du chapitre sur l'« opération militaire spéciale » – la guerre en Ukraine – apparu dans les manuels.

■ Territoires considérés comme « russes » par les manuels scolaires de la rentrée 2023  
Sources :  
- diva-gis.org/gdata  
- naturalearthdata.com  
- gmrt.org

# SIX SIÈCLES D'EXPANSION ET UNE DISLOCATION

Même après l'effondrement de l'URSS, la Russie reste le plus vaste pays du monde. 17 millions de kilomètres carrés, plus de trente fois la France. Les historiens russes affirment que pendant près de six siècles leur pays a connu une expansion continue. C'est vrai à peu de chose près. Moscou a entamé sa conquête de l'Eurasie au XV<sup>e</sup> siècle, jusqu'à contrôler un sixième des terres émergées du globe sous l'Union soviétique. La fin de l'URSS y a mis un terme brutal.

Sources :  
- naturalearthdata.com  
- ourworldindata.org  
- thinkquest.org

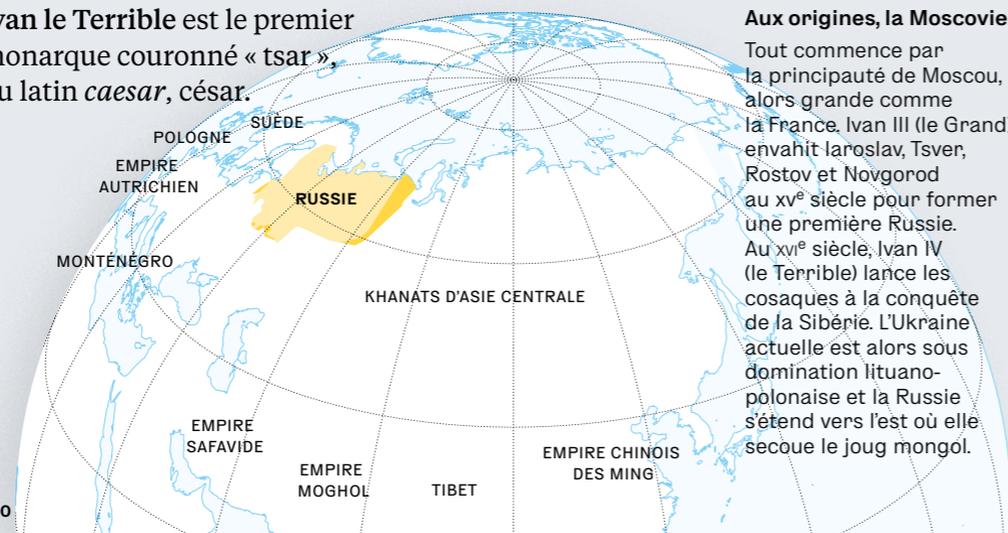


**Ivan le Terrible est le premier monarque couronné « tsar », du latin *caesar*, César.**

Territoire russe :  
en 1492  
en 1530



7 600 000 Russes en 1500



**Aux origines, la Moscovie**

Tout commence par la principauté de Moscou, alors grande comme la France. Ivan III (le Grand) envahit Iaroslav, Tser, Rostov et Novgorod au XV<sup>e</sup> siècle pour former une première Russie. Au XVI<sup>e</sup> siècle, Ivan IV (le Terrible) lance les cosaques à la conquête de la Sibérie. L'Ukraine actuelle est alors sous domination lituano-polonaise et la Russie s'étend vers l'est où elle secoue le joug mongol.



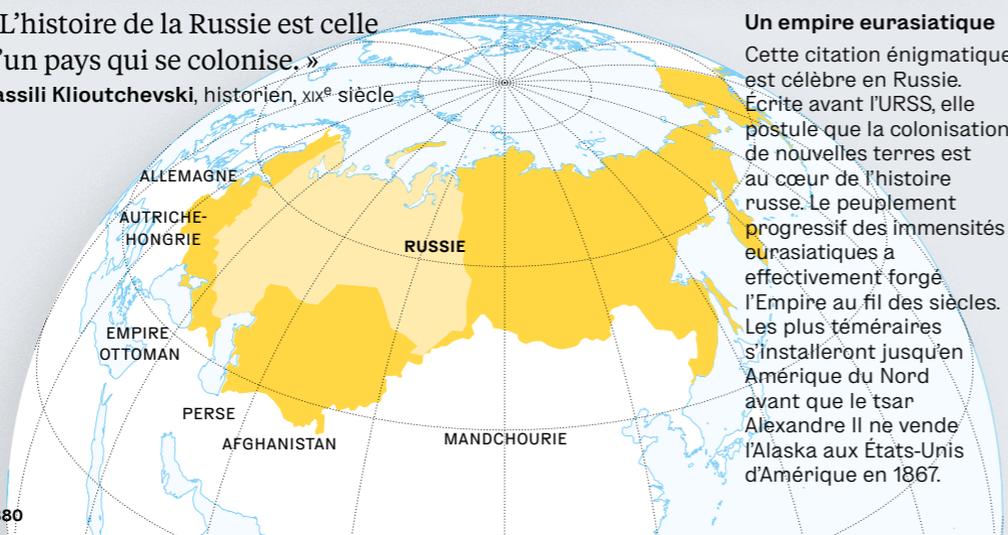
**« L'histoire de la Russie est celle d'un pays qui se colonise. »**

Vassili Kliouchevski, historien, XIX<sup>e</sup> siècle

Territoire russe :  
en 1650  
en 1880



54 000 000 Russes en 1880



**Un empire eurasiatique**

Cette citation énigmatique est célèbre en Russie. Écrite avant l'URSS, elle postule que la colonisation de nouvelles terres est au cœur de l'histoire russe. Le peuplement progressif des immensités eurasiatiques a effectivement forgé l'Empire au fil des siècles. Les plus téméraires s'installèrent jusqu'en Amérique du Nord avant que le tsar Alexandre II ne vende l'Alaska aux États-Unis d'Amérique en 1867.



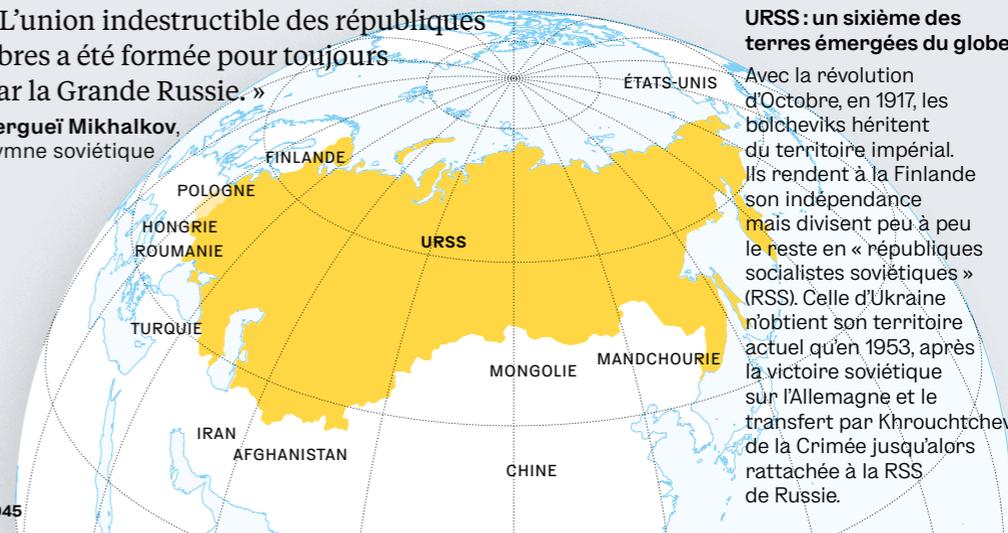
**« L'union indestructible des républiques libres a été formée pour toujours par la Grande Russie. »**

Sergueï Mikhalkov, hymne soviétique

Territoire russe :  
en 1914  
en 1945



98 000 000 Russes en 1945



**URSS : un sixième des terres émergées du globe**

Avec la révolution d'Octobre, en 1917, les bolcheviks héritent du territoire impérial. Ils rendent à la Finlande son indépendance mais divisent peu à peu le reste en « républiques socialistes soviétiques » (RSS). Celle d'Ukraine n'obtient son territoire actuel qu'en 1953, après la victoire soviétique sur l'Allemagne et le transfert par Khrouchtchev de la Crimée jusqu'à alors rattachée à la RSS de Russie.



**« Nous avons fait au mieux, mais ça s'est terminé comme d'habitude. »**

Victor Tchernomyrdine, Premier ministre de Boris Eltsine

Territoire russe :  
en 1945  
en 1990



148 000 000 Russes en 1990



**Le morcellement de l'Empire**

À la chute de l'URSS, l'indépendance des républiques, guère anticipée, provoque un choc. Les années 1990 enclenchent à travers l'ex-URSS une période d'anarchie caractérisée par le délitement de l'État, l'écroulement de l'économie, la corruption et le banditisme à grande échelle. Les nouvelles républiques indépendantes ressuscitent leurs identités dans des frontières souvent inédites.



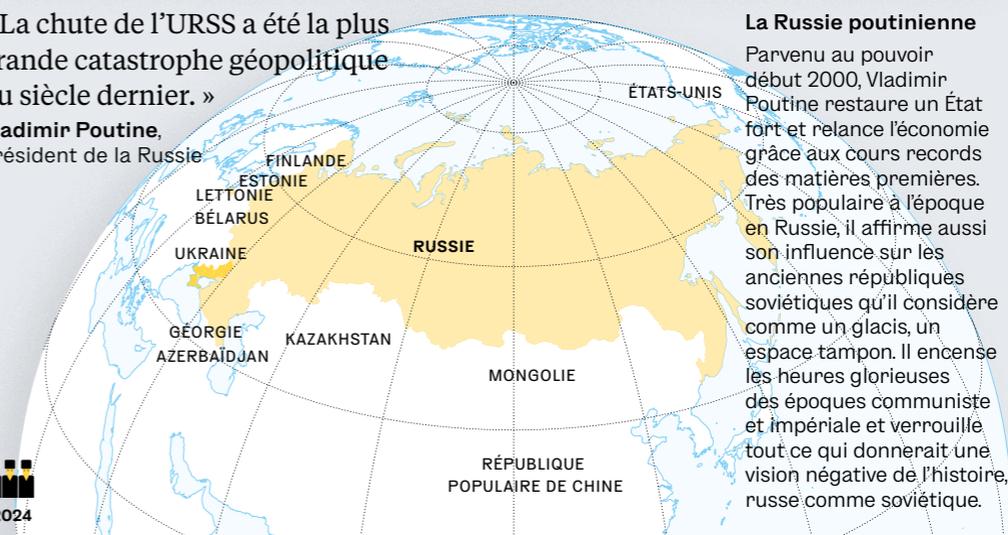
**« La chute de l'URSS a été la plus grande catastrophe géopolitique du siècle dernier. »**

Vladimir Poutine, président de la Russie

Territoire russe :  
en 2013  
en 2023



144 000 000 Russes en 2024

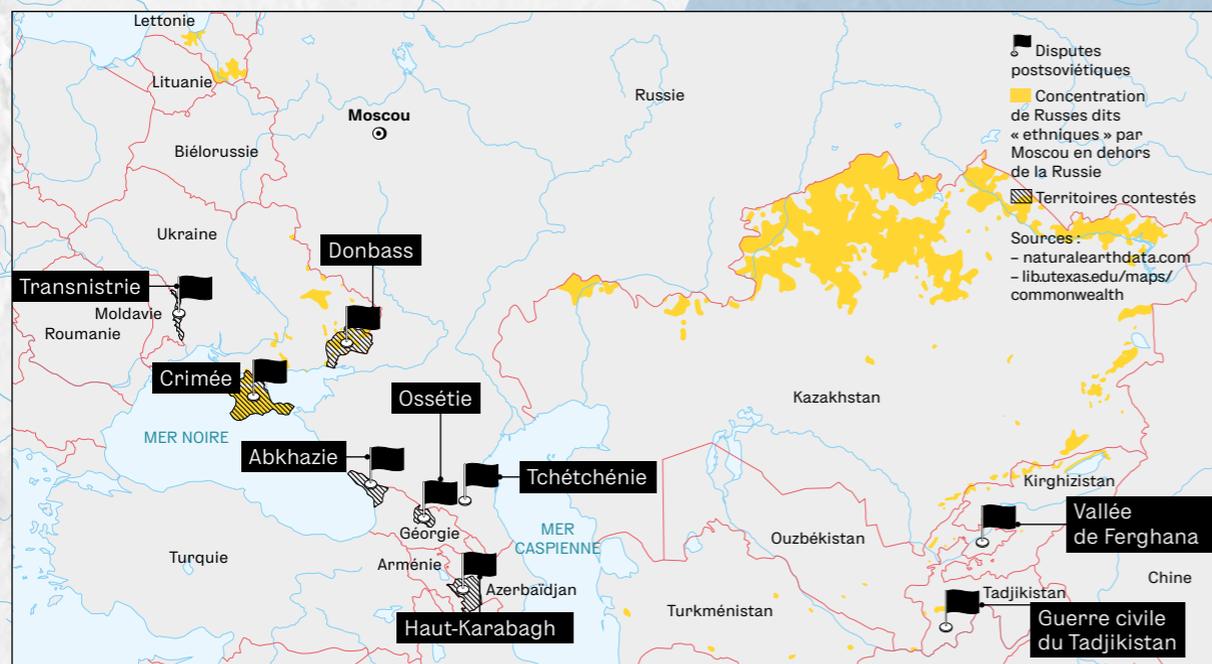


**La Russie poutinienne**

Parvenu au pouvoir début 2000, Vladimir Poutine restaure un État fort et relance l'économie grâce aux cours records des matières premières. Très populaire à l'époque en Russie, il affirme aussi son influence sur les anciennes républiques soviétiques qu'il considère comme un glacis, un espace tampon. Il encense les heures glorieuses des époques communiste et impériale et verrouille tout ce qui donnerait une vision négative de l'histoire, russe comme soviétique.

# CONFLITS ET DISPUTES FRONTALIÈRES POSTSOVIÉTIQUES

L'invasion à grande échelle de l'Ukraine s'inscrit dans une suite de conflits ayant éclaté depuis 1991 au sein d'anciennes républiques soviétiques, et jusque sur le territoire russe. Sous Boris Eltsine et Vladimir Poutine, le Kremlin intervient, parfois brutalement, comme en Tchétchénie. Il considère par ailleurs tous les pays de l'ancienne Union soviétique, comme son « étranger proche », zone d'influence de la Russie. Il reconnaît de nouvelles entités pro-Moscou – comme l'Abkhazie en Géorgie – dans le but de récupérer des parcelles d'anciennes républiques. À défaut de contrôler tous les territoires, Moscou consolide une géographie postsoviétique sous influence.



## L'Empire éclaté

Au démantèlement de l'URSS, les frontières entre anciennes républiques soviétiques deviennent soudain réelles. Elles mettent en évidence leur incohérence – créée par Staline, avec des déportations massives de population, afin de diviser pour mieux régner –, et posent des problèmes de nationalisme et de répartition des ressources. Dès 1991, la vallée de Ferghana, partagée entre

le Kirghizistan, l'Ouzbékistan et le Tadjikistan, est un foyer de tensions. La Transnistrie se sépare, elle, de la Moldavie alors qu'en Géorgie Abkhazes et Ossètes s'opposent au pouvoir de Tbilissi, avec l'appui de Moscou. Les Arméniens du Haut-Karabagh font sécession de l'Azerbaïdjan en 1994, espérant rejoindre l'Arménie. La même année commence la première guerre de Tchétchénie. Moscou écrase les indépendantistes tchétchènes lors

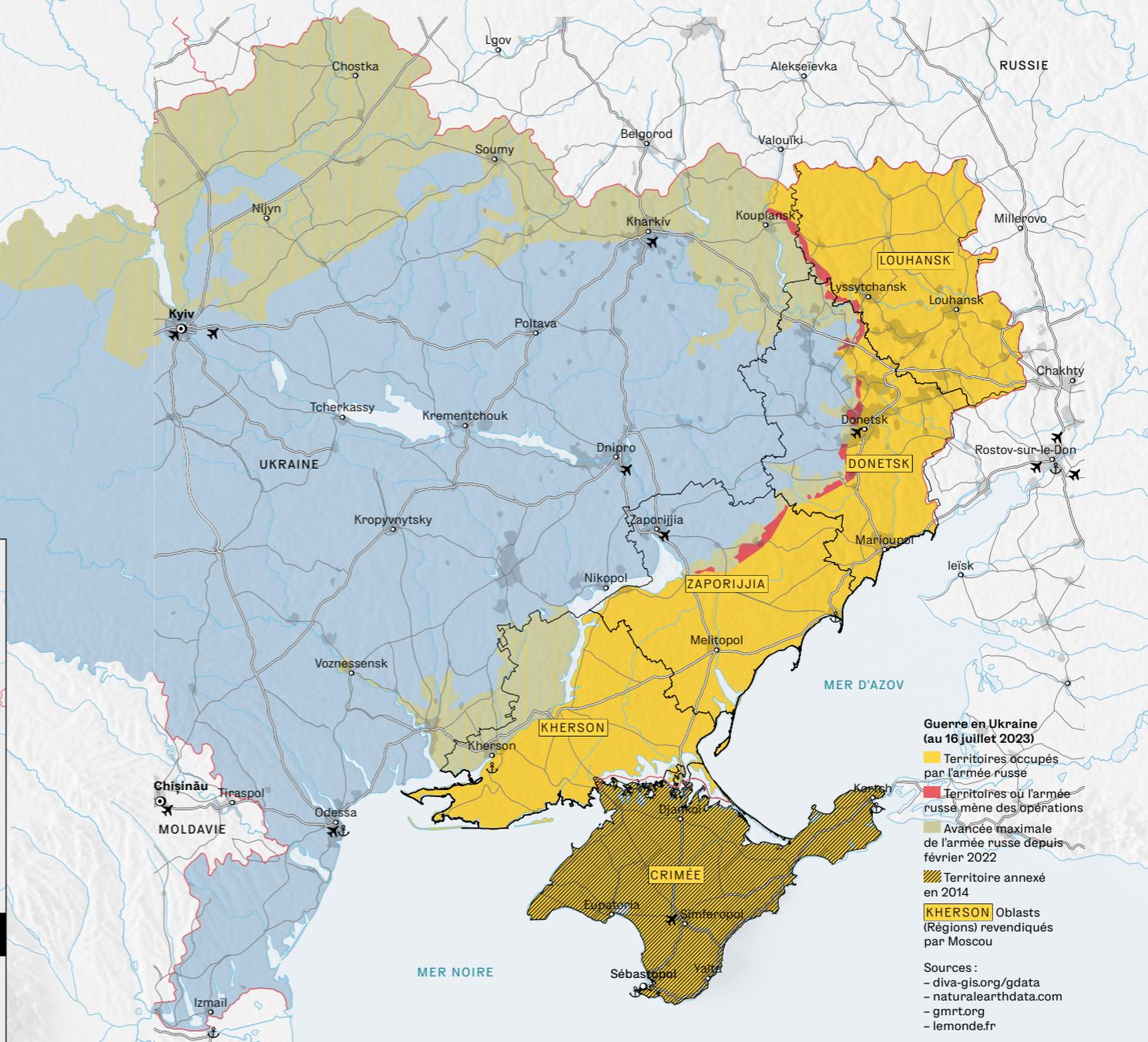
de la seconde, en 1999. De leur côté, les nationalistes russes dénoncent des faits de discrimination subis par des minorités russes restées à l'étranger. Ces dernières sont surtout concentrées dans la frange nord du Kazakhstan, les pays baltes ou la Moldavie, mais l'Ukraine et ses millions de russophones, voire de Russes revendiqués comme « ethniques » par Moscou, deviennent progressivement un enjeu obsessionnel.

## L'Ukraine amputée

L'agression de l'Ukraine par la Russie est le plus important conflit postsoviétique. Les deux républiques majeures de l'ex-URSS s'affrontent. Après la révolution de Maïdan en 2014, déclenchée par le refus du gouvernement prorusse de l'époque de signer l'accord d'association entre l'Ukraine et l'Union européenne, la Russie annexe la Crimée, où elle dispose d'une base militaire.

Poutine ne supporte pas cette Ukraine qui regarde vers l'ouest, et soupçonne l'OTAN de vouloir se rapprocher des frontières russes via l'Ukraine, ce qu'il considère comme une menace. Dans la foulée, poussée par le Kremlin, une partie du Donbass fait sécession de Kyiv. En 2015, les accords de Minsk, qui supposent une autonomie du Donbass au sein de l'Ukraine, figent le front. Ils ne seront jamais appliqués. En février 2022,

la Russie reconnaît les républiques autoproclamées de Louhansk et de Donetsk avant de lancer une « opération militaire spéciale » aux objectifs flous. La résistance ukrainienne surprend le Kremlin. La guerre s'enlise, et prend une dimension internationale avec le soutien matériel et financier de l'Occident. Après un retrait partiel, l'armée russe occupe à l'été 2023 près d'un cinquième du territoire ukrainien.



# LA CARTE MENTALE RUSSE

Pourquoi une telle obsession de la Russie pour l'Ukraine? Les territoires partiellement annexés du Donbass, de Kherson ou de Zaporoujia représentent une surface négligeable à l'échelle de la Russie. Mais contrairement à une grande partie du territoire russe, peu peuplée, ces régions sont considérées comme des terres « utiles ». Et même si certains idéologues ultranationalistes, comme Alexandre Douguine, théorisent l'eurasisme comme destin de la Russie, le pays a toujours âprement disputé ses frontières de l'ouest.

## L'accès aux mers chaudes

L'hymne russe chante l'immensité de la *rodina*, la terre natale. Un pays qui « s'étend des contrées polaires jusqu'aux mers du Sud ». La Russie est un pays-continent au nombre record de fuseaux horaires, de pays riverains ou de superficie. Elle est en proie aux climats les plus contrastés, ses fleuves sont puissants, ses taïgas infinies... La Russie est fière de son immense hostile mais livre une guerre désastreuse pour quelques régions d'Ukraine, pays associé, dans l'imaginaire russe, à la fertilité de ses terres et à la douceur de son climat. Pour un Russe, les points cardinaux n'ont pas la même réalité que pour nous. À latitude égale, la Sibérie s'avère bien plus hostile que les régions occidentales de Russie; la Russie européenne et l'Ukraine sont plus tempérées. Les Russes ont fixé dans leur imaginaire un Est

septentrional contre un Ouest méridional, un Occident clément contre un rude Orient. Les deux tiers des Russes vivent dans la partie occidentale du pays alors que les immensités de l'Est sont plus clairsemées. La population s'y concentre dans les grandes villes que traverse le Transsibérien. Malgré une loi sur les « territoires du Nord et assimilés » prévoyant toute une gamme de primes et des congés allongés afin de se ressourcer au soleil, des dizaines de milliers de personnes ont déménagé, depuis la chute de l'URSS, vers des territoires au climat moins rude, à l'ouest.

À l'époque soviétique, avec le développement des *kurort*, les stations balnéaires, la mer Noire est devenue le Sud par excellence, quelque chose comme la géographie des vacances. Les Soviétiques n'avaient guère le droit ou les moyens

de se rendre en Turquie ou en Égypte comme aujourd'hui. Les séjours sur les plages de Sotchi, d'Odessa et de Crimée représentaient le Graal du prolétaire de Sibérie ou du Grand Nord. Aujourd'hui encore, la mer Noire est une destination prisée dans la Crimée annexée, bien que peu fréquentée car trop chère.

Depuis Catherine II, l'Ukraine permet aussi un accès stratégique aux mers chaudes, un débouché naval symbolisé par la Crimée et son port en eaux profondes de Sébastopol. Si la ligne de côte russe est interminable, elle est surtout arctique et dans le Pacifique, seul le port de Vladivostok demeure libre de glaces l'hiver alors qu'il se trouve à la latitude de Nice. Le sud de l'Ukraine, où se concentre une grande partie de l'effort russe et où l'Ukraine a engagé l'été dernier sa contre-offensive, est l'un des grands enjeux de cette guerre.

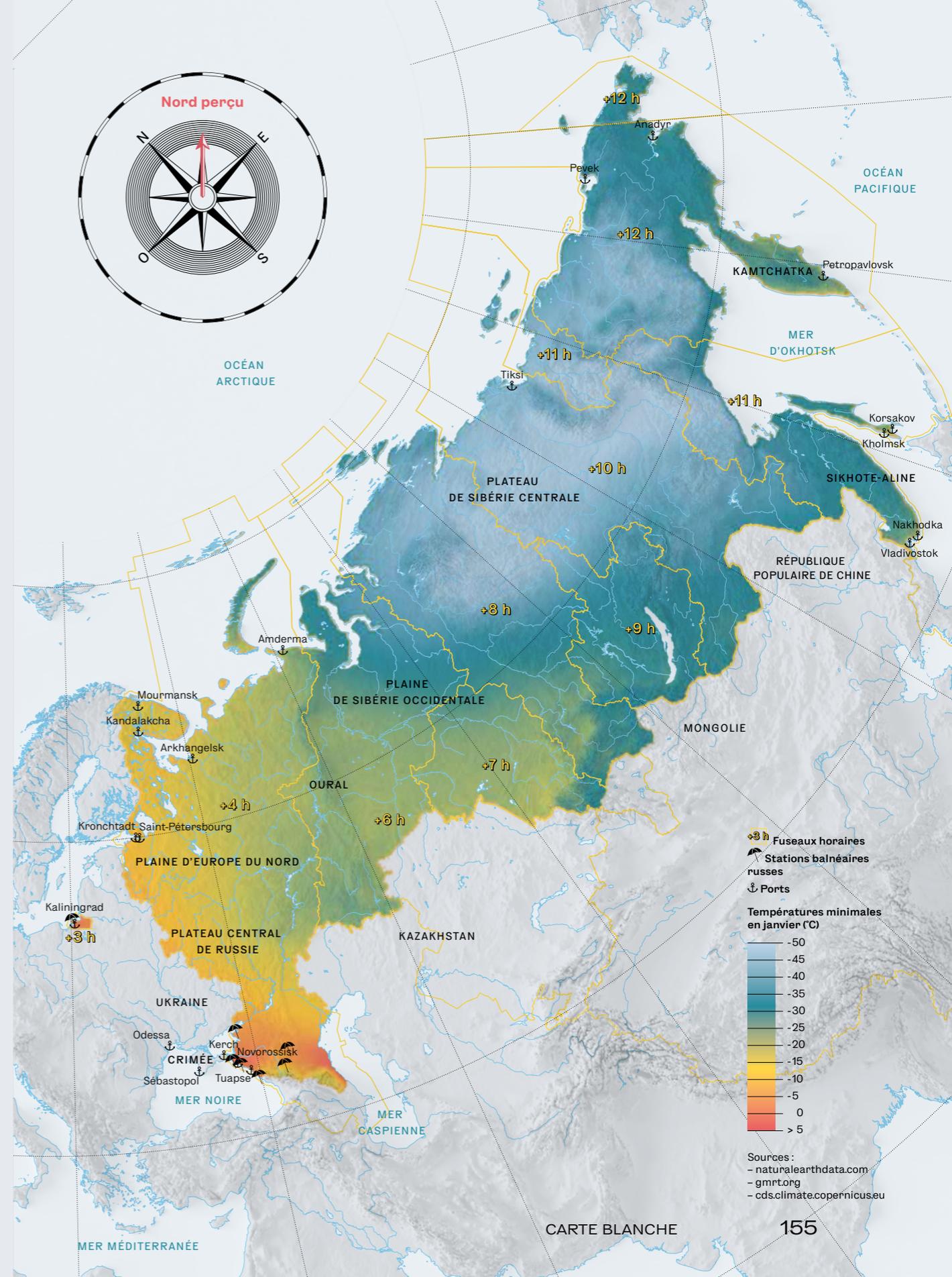
## Géopolitique des mots

« *Na Ukraine* » ou « *v Ukraine* »? « Sur » l'Ukraine ou « en » l'Ukraine? Une étrange querelle linguistique oppose Russes et Ukrainiens depuis la dislocation de l'URSS. En principe, en russe comme en ukrainien, les pays sont précédés de la préposition « *v* », « *na* » désignant les îles ou les États insulaires. Mais pour une raison obscure, la forme « *na Ukraine* » a longtemps été la règle à l'oral comme en littérature, le grand poète ukrainien Taras Chevtchenko lui-même l'ayant employée. À l'indépendance en 1991, l'Ukraine décide néanmoins d'adopter

la préposition « *v* » (« en ») et l'affaire prend un tour politique. Les Ukrainiens se conforment à ce nouvel usage quand les Russes continuent à dire « *na* ». Le choix de la préposition révèle les visées politiques. Vladimir Poutine, par exemple, a alternativement employé les deux formes lors de ses mandats avant de ne plus dire que « *na Ukraine* ». Une marche vers l'indépendance sémantique, donc, pour une Ukraine dont la racine *krai* signifie « confins », et qui a longtemps été appelée « Petite Russie » avant d'imposer son nom et son existence.

## CÉDRIC GRAS

Géographe, écrivain, membre de la Société des explorateurs français, il a vécu en Russie, en Ukraine, et écrit *Alpinistes de Staline*, prix Albert-Londres 2020, et *Alpinistes de Mao* (Stock, 2023).



# LA CULTURE RUSSE

# EST-ELLE IMPÉRIALISTE ?



Alexander Gronsky

Moscou, 2023. Monument érigé en 1964 à la gloire de la conquête spatiale de l'Union soviétique.

Souvenez-vous. Les grandes obsessions d'avant la chute du Mur étaient l'impérialisme américain d'un côté, le Goulag de l'autre. Qui parlait d'impérialisme russe ? Ou soviétique ? Dans les années 1950, le Parti communiste recueille 25 % des suffrages en France et l'URSS soigne son image de libératrice des peuples opprimés. La suite se passe dans notre indifférence. Tchétchénie rasée, Crimée annexée, Donbass envahi, Syriens bombardés.

Quand, en février 2022, les Ukrainiens se sont mis à déboulonner bustes et statues, par dizaines, nous n'avons pas compris. Catherine II à Odessa, si, bien sûr. Mais Alexandre Pouchkine ? Pourquoi faire tomber un poète ? « Pouchkine ? C'est un soldat russe aujourd'hui ! », répond l'écrivain ukrainien Andreï Kourkov au *Monde* en mai 2023, en faisant défiler sur son smartphone les statues de l'auteur d'*Eugène Onéguine*, en Russie, couvertes de « Z » nationalistes. En déboulonnant Pouchkine, en refusant de le lire, les Ukrainiens disent mener une guerre contre l'impérialisme culturel russe et son corollaire, les bombes de Poutine. Et veulent offrir une nouvelle lecture du passé.

Trois intellectuels, une Kazakhe, un Français et un Russe, proposent leurs regards.

# “L’Empire n’a jamais été populaire auprès des lecteurs russes”

## ALEXANDER ETKIND

### Comment définissez-vous l’impérialisme russe ?

L’État russe s’est proclamé empire en 1721 et a existé sous cette forme jusqu’à la révolution de 1917. L’Union soviétique, qui a vu le jour cinq ans plus tard, était un empire. La Fédération de Russie, État continuatée de l’URSS, constituée de quatre-vingt-neuf entités, est, elle aussi, un empire. Quel que soit le régime, l’Empire russe se trouvait dans un processus d’expansion, sauf lorsque la Russie a perdu la guerre de Crimée au XIX<sup>e</sup> siècle et a dû se retirer des provinces conquises sur la mer Noire ; ou encore lorsqu’elle a vendu l’Alaska aux États-Unis, en 1867.

### Dans quelle mesure peut-on qualifier la culture russe d’impérialiste ?

L’Empire russe a produit un flux massif de textes. Certains glorifiaient l’Empire, appelaient à son expansion ou félicitaient les autorités pour une nouvelle conquête. D’autres critiquaient l’État et dénonçaient ses maux – l’exploitation, l’inégalité, l’indifférence au sort des gens ordinaires, la bureaucratie, l’inefficacité, l’irrationalité. Ces deux courants s’affrontaient sans cesse. Alexandre Pouchkine, Nikolaï Gogol, ou le poète du XX<sup>e</sup> siècle Joseph Brodsky ont écrit des textes qui appartenaient aux deux courants. Nous les aimons pour leurs déclarations critiques, mais ils ont aussi tenu des propos impérialistes.

### Par exemple ?

Pouchkine fut un témoin précoce de l’entreprise coloniale russe dans le Caucase dans les années 1820. Dans l’un de ses poèmes les plus célèbres, *Le Prisonnier du Caucase*, un officier russe est capturé par des montagnards rebelles. Il est aidé dans sa fuite par

une jeune Tcherkessse éprise de lui, qui détache ses chaînes et l’accompagne jusqu’à la ligne de front. Il repart rejoindre les siens, elle se jette dans le fleuve. Il entend le fracas des vagues et le gémissement de la jeune fille mourante, mais ne l’aide pas. Le poème célèbre la femme colonisée et non l’homme colonisateur. Toutefois, Pouchkine termine son poème par un épilogue à la gloire de la politique impérialiste du tsar : « Je dirai l’instant glorieux / Où, flairant la guerre fatale / Au Caucase séditieux / Vola notre aigle bicéphale. »

### Et les textes anti-impérialistes ?

Léon Tolstoï, grand critique de l’Empire russe, a documenté en détail dans une nouvelle, *Hadji Mourat*, les massacres commis en Tchétchénie au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce que nous appelons aujourd’hui un génocide. Mikhaïl Saltykov-Chtchedrine, fonctionnaire russe et satiriste prolifique, a ridiculisé la bureaucratie impériale dans sa chronique fictive *Histoire d’une ville* et son essai *Messieurs de Tachkent* (1869) [surnom ironique donné aux bureaucrates tsaristes corrompus qui ont construit le chemin de fer vers Tachkent, conquis par les troupes russes, ndlr]. L’État russe était et reste impérialiste. Toutes ses institutions visent à maintenir et à étendre l’Empire aux dépens des peuples conquis, y compris la population russe – les serfs dans la Russie tsariste et les classes inférieures dans celle d’aujourd’hui. C’est ce que j’appelle la « colonisation intérieure ».

### Quel courant, impérialiste ou anti-impérialiste, prédominait ?

Les textes critiques, satiriques ou polémiques sont devenus célèbres à l’échelle mondiale. De même, l’Empire

n’a jamais été populaire auprès des lecteurs russes. La corruption, la cruauté, le gaspillage insensé et la stupidité des dirigeants étaient visibles aux yeux de tous. C’est pourquoi, dans la tradition littéraire russe, les récits critiques ont connu plus de succès et de popularité que les récits impérialistes.

### Ces textes ont-ils eu une influence sur la population russe, à l’époque et aujourd’hui ?

Les textes impérialistes étaient généralement rédigés par des journalistes rémunérés par les autorités. Ils avaient de l’influence sur les fonctionnaires médiocres qui les payaient. Ces fonctionnaires n’avaient aucun autre moyen de savoir comment se déroulait la vie dans les régions qu’ils gouvernaient. S’ils étaient satisfaits des mensonges, ils versaient encore plus d’argent. C’est encore le cas. Quant à l’influence des textes impérialistes sur la population russe actuelle, je pense que celle de la propagande à la télévision et sur les réseaux sociaux est incomparablement plus grande.

### Vous revendiquez une critique décoloniale de la littérature russe.

Aujourd’hui, la critique décoloniale consiste à agir aux côtés de l’Ukraine et à expliquer la nécessité de la dissolution de la Fédération de Russie. Tous les empires ont connu un déclin, puis l’éclatement. Mon hypothèse est que c’est ce qui arrivera à la Russie.

Propos recueillis  
par Ekaterina Dvinina

ALEXANDER ETKIND est professeur d’histoire à la Central European University de Vienne. Il a enseigné à l’Institut universitaire européen de Florence, à l’université de Cambridge et à l’Université européenne de Saint-Petersbourg. Il a écrit *Russia Against Modernity* (éd. Wiley, 2023).

# “Le vrai destructeur de la langue russe en Ukraine, c’est Poutine”

## ANDRÉ MARKOWICZ

**Depuis le début de la guerre en Ukraine, des voix dénoncent un impérialisme inhérent à la culture russe, surtout celle du XIX<sup>e</sup> siècle.**

**Que vous inspirent ces débats ?**

Que voulez-vous que je vous dise ? C’est accablant de bêtise. Il y a des écrivains russes nationalistes, antisémites et fondamentalement racistes. Fiodor Dostoïevski en fait partie, sans aucun doute, surtout dans ses articles. Il n’est pas le seul. J’ai traduit l’ensemble de ses œuvres de fiction, mais j’ai refusé de toucher à ses articles et à ses lettres. Très souvent, le journaliste Dostoïevski est le bouffon de l’écrivain Dostoïevski. Ces thèses existent aussi dans ses romans, mais qui les dit et quand ? Dans *Les Démons*, c’est le personnage de Chatov qui explique à sa femme son idée du peuple russe « théophile », c’est-à-dire porteur de la vraie foi. Sauf qu’il ne se rend pas compte d’une chose, c’est qu’elle est en train d’accoucher, là, sous ses yeux. Si vos thèses sur le peuple théophile vous interdisent de voir que votre femme perd les eaux, que valent vos thèses ?

**Si vous deviez en défendre un, ce serait Pouchkine ?**

Dans *Et si l’Ukraine libérait la Russie ?* (Seuil, 2022), j’évoque le poème *Poltava* de Pouchkine [en référence à la bataille de Poltava, remportée en 1709 par Pierre le Grand contre l’armée suédoise de Charles XII et ses alliés cosaques, ndlr]. Personne ne lit ce qui est écrit dedans ! Le hetman [chef de clan élu] cosaque ukrainien Ivan Mazepa est très méchant, mais est-ce que le tsar Pierre le Grand est très bon ? Absolument pas. Dans ce poème, quand Pouchkine écrit, en parlant de l’Empire russe : « Ainsi, le marteau pesant, forgeant l’acier,

fracasse le verre », il dit que la grandeur impériale russe est une machine à broyer les gens. Et c’est bien ça, la Russie. Bien sûr, il y a deux ou trois poèmes de Pouchkine à la gloire de Nicolas I<sup>er</sup> qui sont tout à fait honteux. Mais c’est tellement simple de dire : « Ah, Pouchkine est contre la nation ukrainienne » ! Tous les nationalismes, qu’ils soient ukrainien ou russe, ont besoin de l’inculture et de la simplification. Une des victimes essentielles de la guerre, c’est la complexité du monde.

**En quoi consiste cette simplification ?**

L’écrivain Mikhaïl Boulgakov était ukrainien, mais il a écrit en russe : il vivait à Kiev [Kyiv pour les Ukrainiens et pour *Kometa*] et ne parlait pas ukrainien. Maximilian Volochine est un poète ukrainien qui a écrit en russe. Et Nikolaï Gogol aussi a écrit en russe. Nikolaï Gneditch est un écrivain ukrainien qui a traduit *Illiade* en russe. Les nationalistes ukrainiens peuvent vouloir se couper de leur histoire, de la partie en eux qui parle russe. Il y a une blague juive pour dire ça : « Je vais me crever un œil afin que ma belle-mère ait un gendre borgne. » C’est leur liberté de le faire. Mais les choses sont tellement plus complexes.

**On entend parfois que cette guerre a véritablement créé la nation ukrainienne...**

Ça, c’est indiscutable. Le vrai créateur de la nation ukrainienne, c’est Poutine. Et le vrai destructeur de la langue russe en Ukraine, c’est Poutine. Avant la guerre, le russe était bien davantage utilisé. Toutes les villes qu’il détruit, à l’est, étaient plutôt russophones. Poutine a condamné la langue russe pour au moins une génération.

**La question de l’impérialisme russe, des formes qu’il prend aujourd’hui et de ses contradictions mérite qu’on s’y intéresse...**

Toute culture d’un pays construite sur la colonisation est impérialiste. C’est aussi valable pour la France ou la Grande-Bretagne. Ce qui se passe, c’est que le pouvoir russe actuel utilise la culture et la littérature dans sa croisade et son fascisme. Les œuvres de ces écrivains sont tellement riches que c’est comme la Bible, on y trouve des appels au meurtre, mais pas que ça.

**Comment lire ces textes aujourd’hui ? Faut-il leur appliquer une grille de lecture décoloniale ?**

Il ne « faut » rien ! « Il faut », c’est une doctrine coloniale. C’est très important pour moi de dire ça. Tu peux, si tu veux. Personne n’a le droit de dire ce que tu dois faire... Le décolonialisme, je ne comprends pas non plus ce que c’est. On oublie la profondeur de l’histoire. Faire penser un personnage du XVI<sup>e</sup> siècle comme quelqu’un d’aujourd’hui, c’est idiot. Cela revient à voir en Shakespeare notre contemporain. Shakespeare est mort, il n’a rien à nous dire. Par contre, le chemin que nous devons faire vers lui est important. C’est la traduction. C’est l’accueil de l’étranger, l’accueil du « non-nous », et non pas la transformation de l’autrui en nous.

Propos recueillis par Ekaterina Dvinina et Serge Michel

ANDRÉ MARKOWICZ, poète et écrivain, a traduit en français Dostoïevski, Gogol, Pouchkine, Boulgakov et même Shakespeare. Il a traduit tout le théâtre de Tchekhov avec la traductrice et dramaturge Française Morvan, avec qui il a fondé les éditions Mesures. Il est l’auteur de *Et si l’Ukraine libérait la Russie ?* (éd. du Seuil, 2022).

# “Pouchkine était utilisé pour effacer notre culture”

**BOTAKOZ  
KASSYMBEKOVA**

**BOTAKOZ KASSYMBEKOVA** est chargée de cours en histoire contemporaine à l'université de Bâle, spécialisée dans l'histoire soviétique et l'histoire impériale russe. Elle est l'auteurice de *Despite Cultures: Early Soviet Rule in Tajikistan* (éd. Pittsburgh University Press, 2016).

## **Vous avez écrit qu'il est temps de « contester l'innocence impériale de la Russie ». C'est-à-dire ?**

L'« innocence impériale » est un prisme à travers lequel les Russes se perçoivent et se présentent au monde. Il leur permet de penser leur colonialisme comme un acte de sauvetage des colonisés et d'autodéfense face à une menace extérieure. Dans cette logique, les Russes sont présentés comme les principales victimes et martyrs. Beaucoup croient que le colonialisme de la Russie au XIX<sup>e</sup> siècle était plus bienveillant que celui de l'Europe occidentale. Ce n'est pas vrai. Il y a une forte réticence à l'idée de considérer l'Union soviétique comme un empire. Il y a une réticence encore plus grande à comprendre la Russie d'aujourd'hui comme un État colonial. Tout impérialiste a besoin de se construire un récit. On ne peut pas juste tuer les gens et s'emparer de leurs territoires. Or le récit de l'impérialisme russe est celui de l'innocence. Il est vrai que les Russes ont beaucoup souffert parce que le colonialisme russe s'est souvent appuyé sur la main-d'œuvre pénitentiaire. L'impérialisme soviétique s'est développé entre autres avec le Goulag, dont le but était la colonisation de la Sibérie. La Russie ne se voit pas comme agresseur. Elle ne peut pas prendre de responsabilité. C'est une nation qui souffre. Elle ne voit pas ceux qui ont souffert encore plus, les peuples colonisés.

## **Qu'en disent les chercheurs russes ?**

L'historien britannique Alexander Morrison a montré que le colonialisme russe n'est pas différent du colonialisme ouest-européen<sup>1</sup>. Pourtant, les conversations sur le colonialisme, sur la captation des ressources, sur le racisme, qui sont normales aux États-

Unis et au Royaume-Uni, ne le sont pas en Russie. Je fréquente les colloques et je parle aux chercheurs de différentes nationalités depuis plus de dix ans. Quand je parle de l'impérialisme russe à un chercheur russe, jeune ou vieux, homme ou femme, sa réaction est : « Vous pensez que nous sommes de mauvaises personnes ? » Je réponds : « Je ne parle pas de vous, mais de ce qui s'est passé il y a cent ans. » En vain. Cette innocence impériale russe est une identité collective.

## **La littérature russe la légitime-t-elle ?**

Ce qui est important, ce n'est pas Pouchkine ou Tolstoï, ni leurs textes. Ce qui est en jeu, c'est l'effacement. Un exemple : j'ai grandi en Union soviétique, au Kazakhstan. Je n'avais pas d'autre choix que de lire Pouchkine. La culture russe nous était imposée. Pouchkine, Tolstoï, Tchekhov étaient utilisés pour effacer la nôtre. On nous enseignait que la littérature kazakhe n'existait pas. Un de mes arrière-arrière-grands-pères, poète et compositeur, a écrit de la poésie antitsariste en kazakh qui lui a valu d'être déporté en Sibérie. Et moi, on ne m'a pas appris le kazakh. Nos professeurs nous répétaient que notre pays était arriéré. Certains nous traitaient de « moutons » – les Kazakhs étaient des nomades, éleveurs de moutons à l'origine. Être kazakh était une honte. Pour faire partie des « bons Kazakhs », on devait démontrer qu'on ne comprenait pas la langue kazakhe. Le colonialisme russe s'assure que vous êtes fier de rejeter votre culture. Les noms étaient modifiés à l'état civil. Ainsi, Alizadeh (fils d'Ali, en tadjik) devenait Aliyev. Certains ont été exclus du Parti pour « nationalisme », après avoir refusé de russifier leur nom.

## **Comment l'avez-vous perçu, enfant ?**

J'avais 11 ans quand l'Union soviétique s'est effondrée en 1991. D'un coup le monde gris devenait coloré, comme dans *Le Magicien d'Oz*. Le curriculum soviétique a été maintenu un certain temps, et nous avons continué à étudier le marxisme, par exemple, mais nous n'étions plus des moutons, nous étions des humains. Je n'avais plus honte.

## **Et aujourd'hui ?**

La colonisation a abîmé notre pays. Presque tout l'arsenal nucléaire soviétique a été testé au Kazakhstan. Les taux de cancer sont élevés. Par ailleurs, la société est violente, nous avons besoin de psychothérapeutes. Les gens ne connaissent pas leur histoire familiale, souvent traumatique. Un autre exemple : ma grand-mère était la seule de la famille qui a survécu à la famine de l'époque stalinienne, pendant laquelle 40 % des Kazakhs sont morts en deux ans, un chiffre proportionnellement plus élevé que celui de l'Holodomor en Ukraine [famine orchestrée par Staline en 1932, ndlr]. Elle a été placée en orphelinat, où 60 % des enfants mouraient. Elle a survécu deux fois. C'est inimaginable. On porte cette histoire, cette violence. Certains chercheurs russes m'ont dit : « Oui, il y a eu des morts, mais sans nous vous ne parleriez ni russe ni anglais, nous avons développé votre pays, vous avez des usines, vous devriez être reconnaissants. » La valeur de la vie humaine est si basse qu'ils ne comprennent pas notre douleur.

Propos recueillis par Haydée Sabéran

1. Dans *The Russian Conquest of Central Asia: A Study in Imperial Expansion, 1814-1914* (éd. Cambridge University, 2020).



# LE MANOIR PILLÉ DU PROCUREUR

Viktor Pshonka était haï en Ukraine. Jusqu'à la révolution de Maïdan en 2014, il dirigeait la justice corrompue et couvrait les massacres d'opposants. Quand il s'est enfui en Russie dans les pas de l'ancien président prorusse, sa villa a été dépouillée. Le photographe ukrainien **Kostyantyn Chernichkin** a documenté l'avant et l'après. Ses images sont déjà des archives. Il raconte.





Double page précédente : Viktor Pshonka en smoking. Sa femme, Olha Hennadiivna, est représentée en Catherine II, l'impératrice russe qui a conquis l'Ukraine et la Crimée au XVIII<sup>e</sup> siècle. En haut à gauche, une horloge-portrait de l'ex-président Ianoukovytch, qui a fui Kyiv lors de la révolution de Maïdan.

Sur cette double page, en haut : avant et après le pillage de la villa de Viktor Pshonka. La façade ordinaire ne laissait pas présager le luxe à l'intérieur. En bas : chaque tableau, chaque tenture, chaque radiateur a été volé. Dix ans après, on ne sait pas qui sont les vandales.



Les milices d'autodéfense se sont emparées de la maison du procureur au lendemain de sa fuite, le 22 février 2014. Elles l'accusent d'avoir autorisé la police à tirer sur la foule de la place Maïdan, faisant une centaine de morts.



Le gardien de la maison, ici en novembre 2015, n'a pas réussi à empêcher les pillards de vider la demeure en six mois.

Le photographe et vidéaste **KOSTYANTYN CHERNICHKIN** est l'éditeur photo de *Kyiv Independent*, journal anglophone en ligne qui mérite bien son nom : sa rédaction est issue du *Kyiv Post*, dont elle a été licenciée en masse par son propriétaire qui voulait l'empêcher de critiquer le gouvernement. Kostyantyn Chernichkin a étudié l'économie à l'Institut polytechnique de Kyiv puis l'art et la photographie à Cracovie, en Pologne. Il a suivi les soubresauts politiques et militaires de son pays, notamment pour l'agence Reuters.

« Tôt ce matin-là, le 24 février 2014, nous étions des dizaines de journalistes et de photographes à nous précipiter à Horenychi, un village à 20 kilomètres à l'ouest de Kyiv. La veille, sur le compte d'un militant de Maïdan, était apparue la photo d'un tableau grandiose représentant Viktor Pshonka en Jules César. Elle provenait de la demeure du procureur, qui avait pris la fuite. Une vidéo circulait, le montrant dans une bagarre à l'aéroport de Donetsk. N'ayant pas pu prendre d'avion pour la Russie, il avait dû filer en voiture pour passer la frontière.

Il faisait froid et nous étions tous épuisés. Cela faisait plus de trois mois que nous couvrons Maïdan et quatre jours que je n'avais presque pas dormi. Le 20 février, la police avait tiré sur la foule, il y avait eu 82 morts et plus de 600 blessés. C'était la guerre en plein centre-ville. Le lendemain soir, le président Viktor Ianoukovytch avait pris la fuite et le 22 au matin, nous étions tous entrés dans son palais de Mejhyhiria pour en découvrir le luxe inouï. La statue de cheval blanc dans le jardin dont le corps était orné de peintures de paysages italiens, les 48 écrans plats géants, les robinets en or en forme de cygnes dans une salle de bains, le zoo, le lustre en cristal à 2 millions d'euros de l'escalier principal. Ça n'arrêtait pas.

Le dimanche 23, j'avais suivi le déboulonnage d'une statue de héros soviétiques, je ne me souviens plus lesquels. Et le soir, l'image du procureur en Jules César est arrivée comme une bombe. On se disait

que sa maison serait encore plus dingue que celle du président ! Viktor Pshonka était un personnage tellement détesté. Il avait installé la corruption de tout le système judiciaire, il était soupçonné d'avoir commandité le meurtre d'un journaliste à Kramatorsk, d'avoir truqué le procès de l'ancienne Première ministre Ioulia Tymochenko ou d'avoir couvert les crimes de la police à Maïdan.

Sa maison était gardée par les Samoobrona, des unités d'autodéfense formées à Maïdan contre le régime Ianoukovytch, qui nous empêchaient d'entrer. Ils disaient attendre des ordres, et nous, on attendait devant le portail. Cela a duré huit ou dix heures. Il n'y avait pas grand-chose dans le village, on se relayait pour chercher à manger à l'épicerie. C'était étrange que sa maison soit là, et pas dans les beaux quartiers de Kyiv avec le reste de la nomenklatura du régime Ianoukovytch. En plus, vue de l'extérieur, elle n'avait rien de particulier, c'était impossible d'imaginer ce qu'on allait trouver à l'intérieur.

Quand le feu vert est arrivé, après 20 heures, il faisait nuit et une bonne partie des journalistes étaient déjà partis, découragés. Les Samoobrona nous ont pressés d'une chambre à l'autre. Je n'en croyais pas mes yeux. Ce n'était pas une maison, mais un musée du kitsch. Tellement de mauvais goût que mes photos ont fait naître en Ukraine l'expression "Pshonka style", pour désigner les trucs horribles, le stuc, les dorures.

On n'a eu qu'une heure ou deux pour faire le tour. Je me perdais. Les chambres à coucher se ressemblaient toutes. Celle-ci, l'avais-je déjà photographiée ? Le tableau de Pshonka en Jules César avait disparu, mais il restait des dizaines de tableaux épouvantables : lui en Napoléon, lui en smoking, lui en uniforme de général. Dans son bureau, il y avait des objets étranges. Sa signature en cristal Swarovski sur un buffet, des livres

anciens volés au musée dans la bibliothèque, des icônes au mur, avec des croix en or incrustées de pierres précieuses, volées dans une église. Sur la table, il y avait des urnes avec des cendres, des reliques de quelques saints ainsi qu'une liste de numéros de téléphone d'exorcistes.

Le soir même, j'ai envoyé les images à Reuters et je suis passé à autre chose. C'était la révolution, pas de repos pour les photographes ! J'avais oublié cette affaire. Tout était tellement brumeux. Des ministres étaient arrêtés puis relâchés, des biens gelés, Interpol et l'Union européenne étaient saisis, il y avait des enquêtes dans tous les sens.

Près de deux ans plus tard, en novembre 2015, la rumeur a couru que la maison de Viktor Pshonka avait été entièrement pillée. Je suis retourné sur place. Il n'y avait qu'un gardien, un voisin, qui m'a laissé travailler. J'avais pris mon ordinateur et je comparais les prises de vues pour refaire les mêmes cadrages de l'avant et l'après. Les lieux étaient méconnaissables ! Même l'escalier avait disparu. Ce n'était plus qu'une carcasse de maison.

C'était le 24 novembre. Je me souviens très bien de la date, parce qu'à peine les photos prises ma femme m'a appelé. Elle avait perdu les eaux, elle était à l'hôpital et mon fils allait naître dans la soirée.

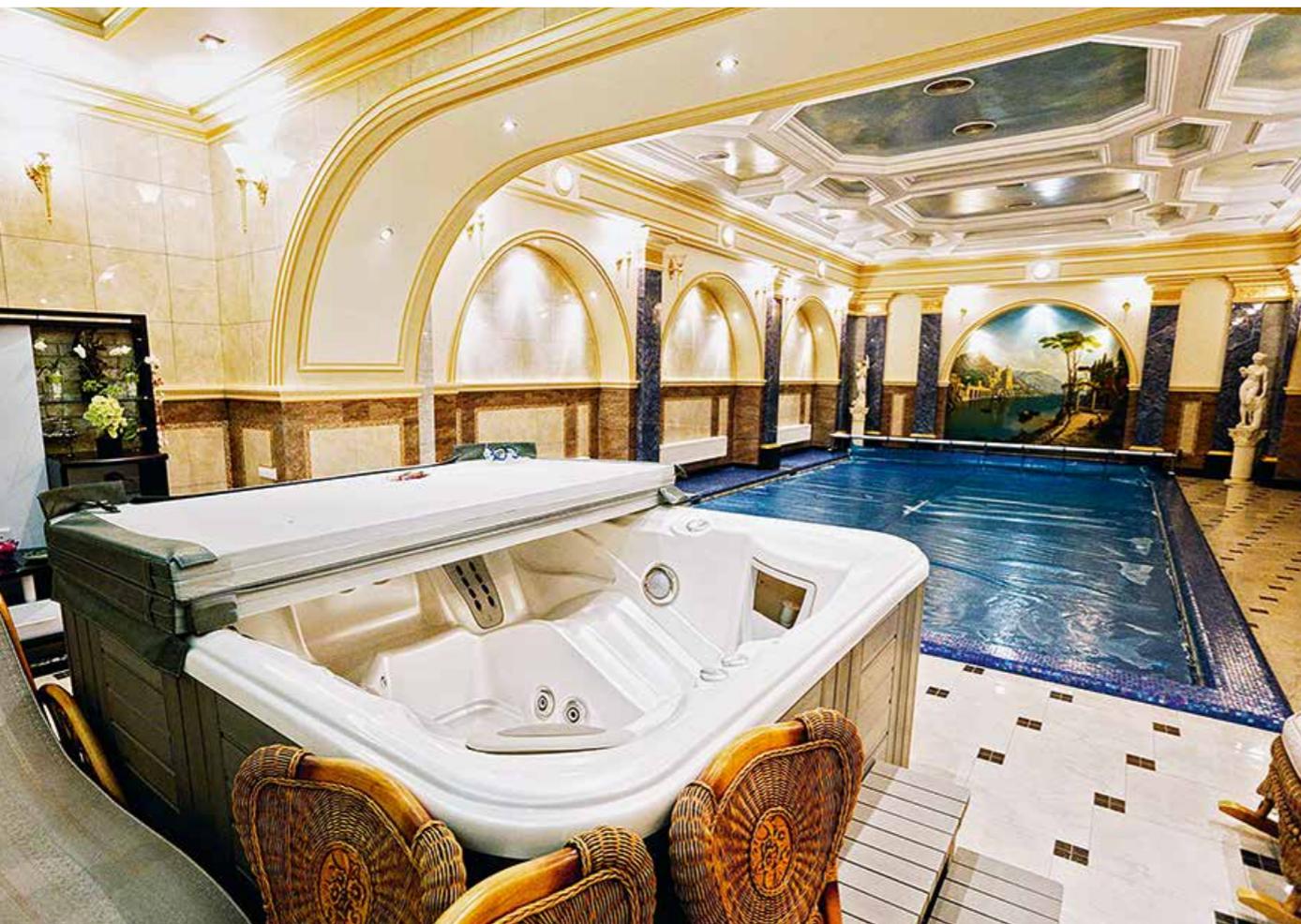
Qui a pillé cette maison ? On n'a jamais su. Pshonka avait un contrat avec une compagnie de sécurité, qui gardait son domicile et surveillait certains journalistes. Il n'est pas impossible que des gens à lui aient tout emporté et réussi à lui envoyer ces tonnes d'objets kitsch en Russie. Il possédait également un business de bijoux à Donetsk, qu'il a réussi à transférer en Crimée. En tout cas, cela n'a pas été facile à déménager. Les pillards ont dû casser des murs pour sortir le jacuzzi ou la table de billard.

Les voisins ont dit avoir vu pendant six mois des dizaines de camions se relayer pour tout emporter.

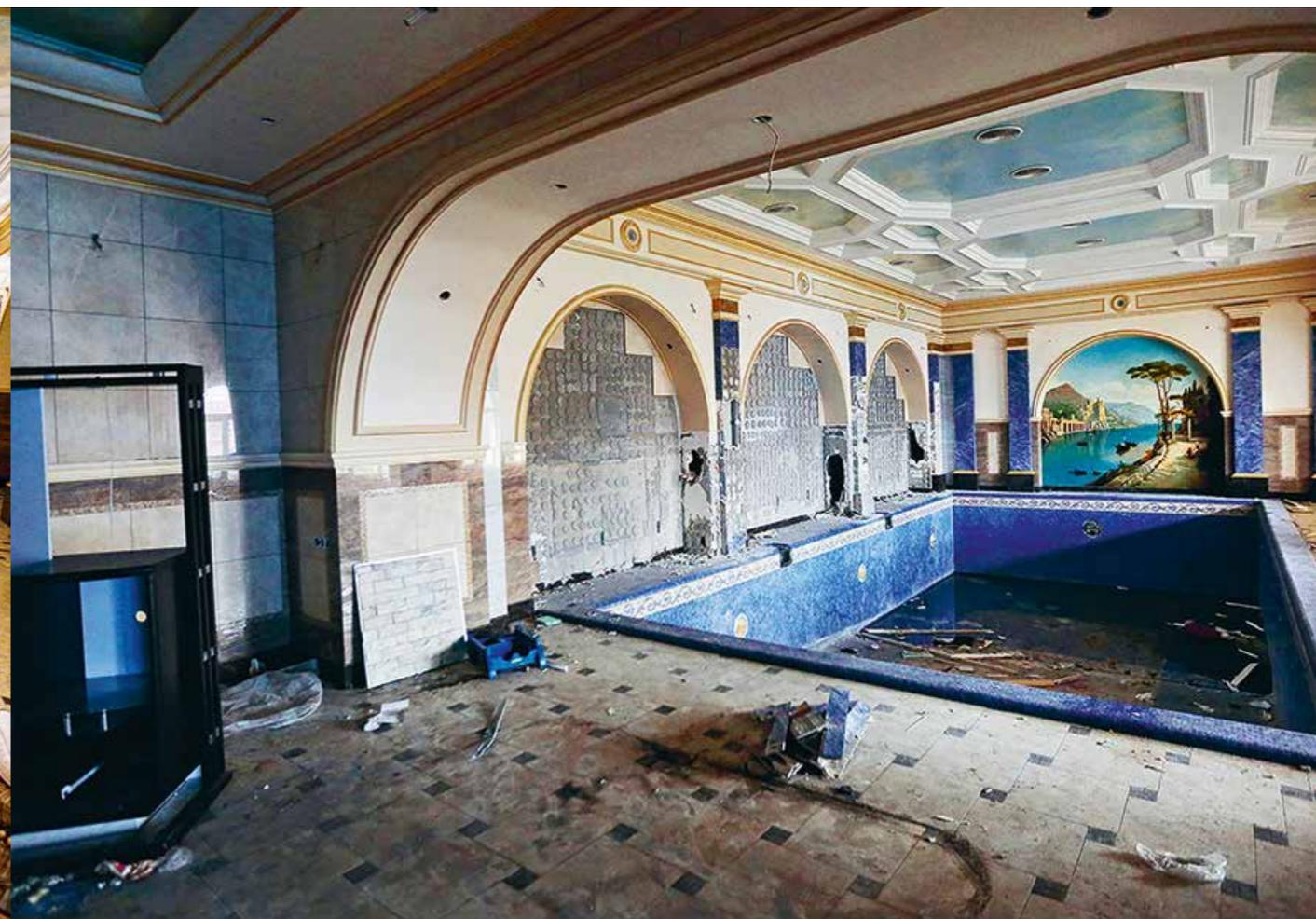
Je n'avais jamais rencontré Pshonka avant d'entrer chez lui. Comme Ianoukovytch, il haïssait les journalistes et les évitait. C'était le clan de Donetsk qui avait pris le pouvoir, ils se prenaient pour des rois. Tout marchait avec des pots-de-vin. Tous ces tableaux de Pshonka étaient sans doute des cadeaux de gens en échange de faveurs ou de privilèges, des gens de la nomenklatura de bas étage, des députés, des ministres en difficulté.

De l'Union soviétique, cette bande a hérité la culture du vol. À l'époque, on était des esclaves de l'État. Personne ne pouvait rien posséder, ni voiture ni maison, il fallait voler. À Donetsk et dans le Donbass, l'implosion de l'URSS a eu des conséquences pires qu'ailleurs, beaucoup de mines et d'industries ont fermé. Là-bas, si tu ne volais pas, tu mourais. Ianoukovytch et ses voleurs ont importé cette mentalité à Kyiv. Cela a posé un immense problème postcolonial, postsoviétique. Dans la foulée, tout le monde s'est mis à voler. D'ailleurs, mon ordinateur a été volé peu après mon deuxième passage dans le manoir. J'avais tellement de travail, avec la guerre qui avait commencé à l'Est et la naissance de mon fils que je n'avais pas eu le temps de faire des sauvegardes. J'ai perdu les fichiers haute résolution de certaines images. Comme beaucoup de médias ukrainiens avaient, de leur côté, volé ces images et les avaient publiées sans me consulter ni me payer, j'ai pu récupérer chez eux des fichiers de basse qualité. Tout cela est absurde. Et avec ce qui s'est passé depuis, l'invasion russe à grande échelle de février 2022, j'ai l'impression que ces visites chez Viktor Pshonka remontent à plus d'un siècle. Comme si c'était l'une de mes vies antérieures. »

Propos recueillis par Serge Michel



Dans le sauna à côté de la piscine au sous-sol, ont été découverts quatre cartons de documents, dont vingt-deux paiements en faveur de Paul Manafort, le conseiller de Donald Trump. Un scandale qui sera qualifié de « Watergate ukrainien ».



Le premier à fouiller les documents de Viktor Pshonka a été le journaliste ukrainien d'origine afghane Mustafa Nayyem. Le 21 novembre 2013, c'est lui qui a déclenché, avec un post Facebook, le mouvement Euromaïdan, qui allait renverser le régime prorusse de Ianoukovytch en trois mois.



En haut : Dès la fuite de Viktor Ianoukovytch dans la nuit du 21 au 22 février 2014, la foule s'est précipitée dans son palais de Mejhiria, qui valait, avec son mobilier, son parc et son équipement, jusqu'à dix mille fois son salaire annuel de président. Puis c'est la villa du procureur qui a retenu l'attention.

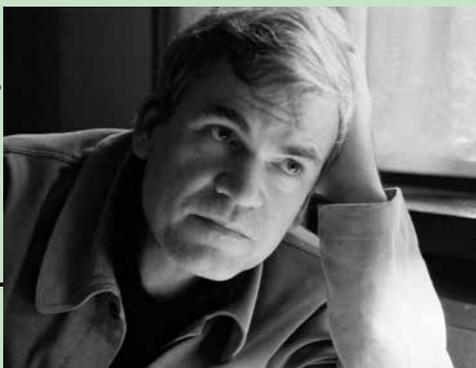
En bas : Originaire du Donbass, Viktor Pshonka doit son ascension à celle de son mentor Ianoukovytch (à gauche sur le tableau). Il a régné douze ans sur une justice ukrainienne notoirement corrompue, protégeant près de vingt mille juges ayant couvert des cas de torture en prison, des procès politiques et des assassinats de journalistes.

Voici tout ce qu'il restait de l'ex-procureur Viktor Pshonka chez lui en novembre 2015. Il a trouvé refuge en Russie, dont il a pris la nationalité. En septembre 2022, il a réussi à faire lever les sanctions européennes le concernant, mais n'est plus apparu en public depuis des années.



180 **PAGES CHOISIES**

Paru en 1983 dans la revue *Le Débat*, quand Américains et Soviétiques se partageaient le monde, *L'Occident kidnappé* de Milan Kundera se révèle prémonitoire. Il suffit de remplacer « Hongrie » ou « Tchécoslovaquie » par « Ukraine ».



Ferdinando Scianna/Magnum Photos

194 **BALADES SONORES**

À 15 ans, Michka Assayas s'envole pour Moscou en voyage scolaire. Cinquante ans plus tard, le critique musical partage ses souvenirs musicaux soviétiques.

192 **KOMETA BOOKS**

Svetlana Alexievitch, Timothy Snyder, Anna Politkovskaïa, Andreï Kourkov : des livres pour prolonger le voyage.



Lina Dreik



Andrei Liankevich



A. Abbas/Magnum Photos

196 **KOMETA FILMS**

Un documentaire en Géorgie, un Lubitsch de 1939, l'histoire de Papillon, pilote de drone ukrainienne, et les remords d'un tortionnaire russe : quatre films à voir.



Andrea Diefenbach

198 **ALLONS-Y !**

En Moldavie, les images décalées d'un pays tiraillé entre Europe et Russie, que la photographe allemande Andrea Diefenbach parcourt depuis quinze ans.

189 **PETITE HISTOIRE D'UN GRAND LIVRE**

Lors de son récent voyage en Iran, l'écrivain français François-Henri Désérable découvre *Le Shah*, écrit entre 1979 et 1981 par le grand reporter polonais Ryszard Kapuściński. Un émerveillement.

# Un Occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe centrale

MILAN KUNDERA

Paru en 1983 dans la revue *Le Débat*, à l'époque où Américains et Soviétiques se partageaient le monde, *Un Occident kidnappé*, de Milan Kundera, repère deux tragédies vécues par l'Europe centrale – Pologne, Hongrie et Tchécoslovaquie. D'un côté, l'impérialisme russe lui impose son régime communiste et sa culture. De l'autre, l'Europe de l'Ouest ignore ce voisin au regard pourtant braqué sur elle qu'elle ne perçoit que comme un ensemble appelé « bloc de l'Est ». Cette Europe centrale, passionnée de diversité – au contraire d'une Russie « centralisatrice » et « uniformisante », dit Kundera – se sent occidentale.

C'est ainsi qu'en septembre 1956, quelques minutes avant de mourir sous le feu de l'artillerie russe qui a suivi l'insurrection hongroise, le directeur de l'agence de presse de Hongrie avait envoyé par télex ce message au monde : « Nous mourrons pour la Hongrie et pour l'Europe. »

Mais cet Occident a été « kidnappé ». Quand l'ouvrage paraît, Iouri Andropov, ancien du KGB, dirige l'Union soviétique, et des milliers de jeunes soldats meurent en Afghanistan dans une guerre impérialiste. En lisant « Hongrie » ou « Pologne » aujourd'hui sous la plume de l'auteur de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, on pense « Ukraine ». Nous publions la fin de ce texte.

Né en 1929 à Brno en Tchécoslovaquie, qu'il a quitté en 1975, harcelé par le régime communiste, refusant les interviews depuis des décennies, Milan Kundera vivait avec son épouse, Véra, à Paris où il s'est éteint le 11 juillet 2023.

Aujourd'hui, l'Europe centrale est asservie par la Russie, à l'exception de la petite Autriche qui, plutôt par chance que par nécessité, a gardé son indépendance mais qui, arrachée à l'ambiance centre-européenne, perd la grande partie de sa spécificité et toute son importance. La disparition du foyer culturel centre-européen fut certainement un des plus grands événements du siècle pour toute la civilisation occidentale. Je répète donc ma question : comment est-il possible qu'il soit resté inaperçu et innommé ? Ma réponse est simple : l'Europe n'a pas remarqué la disparition de son grand foyer culturel, parce que l'Europe ne ressent plus son unité comme unité culturelle.

Sur quoi, en effet, repose l'unité de l'Europe ?

Au Moyen Âge, elle repose sur la religion commune.

Dans les Temps modernes, quand le Dieu médiéval se transforma en *Deus absconditus*, la religion céda la place à la culture, qui devint la réalisation des valeurs suprêmes par lesquelles l'humanité européenne se comprenait, se définissait, s'identifiait.

Or il me semble que dans notre siècle un autre changement arrive, aussi important que celui qui sépare l'époque médiévale des Temps modernes. De même que Dieu céda, jadis, sa place à la culture, la culture à son tour cède aujourd'hui la place.

Mais à quoi et à qui ? Quel est le domaine où se réaliseront des valeurs suprêmes susceptibles d'unir l'Europe ? Les exploits techniques ? Le marché ? Les médias ? (Le grand poète sera-t-il remplacé par le grand journaliste ?) Ou bien la politique ? Mais laquelle ? Celle de droite ou celle de gauche ? Existe-t-il encore, au-dessus de ce manichéisme aussi bête qu'insurmontable, un idéal commun perceptible ? Est-ce le principe de la tolérance, le respect de la croyance et de la pensée d'autrui ? Mais cette tolérance, si elle ne protège plus aucune création riche et aucune pensée forte, ne devient-elle pas vide et inutile ? Ou bien peut-on comprendre la démission de la culture comme une sorte de délivrance, à laquelle il faut s'abandonner dans l'euphorie ? Ou bien le *Deus absconditus* reviendra-t-il pour occuper la place libérée et pour se rendre visible ? Je ne sais pas, je n'en sais rien. Je crois seulement savoir que la culture a cédé sa place.

Hermann Broch fut obsédé par cette idée dès les années trente. Il dit, par exemple : « La peinture est devenue une affaire totalement ésotérique et qui relève du monde des musées ; il n'existe plus d'intérêt pour elle et pour ses problèmes, elle est presque le reliquat d'une période passée. »

Ces paroles étaient surprenantes à l'époque ; elles ne le sont pas aujourd'hui. J'ai fait dans les années passées un petit sondage pour moi-même, en demandant innocemment aux gens que j'ai rencontrés quel est leur peintre

contemporain préféré. J'ai constaté que personne n'avait un peintre contemporain préféré et que la plupart n'en connaissaient même aucun. Voilà une situation impensable il y a encore trente ans, quand la génération de Matisse et de Picasso était en vie. Entre-temps la peinture perdit son poids, elle devint activité marginale. Est-ce parce qu'elle n'était plus bonne ? Ou parce que nous avons perdu le goût et le sens pour elle ? Toujours est-il que l'art qui créa le style des époques, qui accompagna l'Europe pendant des siècles, nous abandonne, ou bien nous l'abandonnons.

Et la poésie, la musique, l'architecture, la philosophie ? Elles ont perdu, elles aussi, la capacité de forger l'unité européenne, d'être sa base. C'est un changement aussi important pour l'humanité européenne que la décolonisation de l'Afrique.

Franz Werfel passa le premier tiers de sa vie à Prague, l'autre à Vienne, le troisième en émigration, en France, d'abord, puis en Amérique ; voilà une biographie typiquement centre-européenne. En 1937 il se trouve, avec sa femme, la fameuse Alma, veuve de Mahler, à Paris, invité par l'Organisation de coopération intellectuelle de la Société des Nations à un colloque qui devait traiter de « l'avenir de la littérature ». Dans sa conférence, Werfel s'opposa non seulement à l'hitlérisme, mais au danger totalitaire en général, à l'abêtissement idéologique et journalistique de notre temps, qui allait tuer la culture. Il termina sa conférence par une proposition qu'il pensait susceptible de freiner le processus infernal : fonder une académie mondiale des poètes et des penseurs (*Weltakademie der Dichter und Denker*)<sup>1</sup>. En aucun cas, ses membres ne devraient être délégués par des États. Le choix des membres devrait être effectué seulement en fonction de la valeur de leur œuvre. Le nombre de membres, des plus grands écrivains du monde, devrait se situer entre vingt-quatre et quarante. La mission de cette académie, indépendante de la politique

1. La conférence de Werfel elle-même n'était pas du tout naïve et elle n'a pas vieilli. Elle me rappelle une autre conférence, celle que Robert Musil a lue en 1935 au Congrès pour la défense de la culture à Paris. De même que Werfel, il voit le danger non seulement dans le fascisme mais aussi dans le communisme. La défense de la culture ne signifie pas pour lui l'engagement de la culture dans une lutte politique (comme tout le monde la comprenait à l'époque) mais au contraire dans la protection de la culture contre l'abêtissement de la politisation. Ils se rendent compte tous les deux que, dans le monde moderne de la technique et des médias, les espoirs de la culture ne sont pas grands. Les opinions de Musil et de Werfel furent très mal accueillies à Paris. Pourtant, dans toutes les discussions politico-culturelles que j'entends autour de moi, je n'aurais presque rien à ajouter à ce qu'ils ont dit et je me sens, en ces moments-là, très attaché à eux, je me sens, en ces moments-là, irrémédiablement centre-européen.

et de la propagande, serait de « faire face à la politisation et à la barbarisation du monde ».

Non seulement cette proposition ne fut pas acceptée, mais on la railla franchement. Bien entendu, elle était naïve. Terriblement naïve. Dans le monde absolument politisé, où les artistes et penseurs étaient déjà tous irrémédiablement « engagés », comment créer cette académie indépendante ? Elle ne pouvait qu'avoir l'air comique d'un rassemblement de belles âmes. Et pourtant, cette proposition naïve me paraît émouvante, parce qu'elle trahit le besoin désespéré de trouver encore une autorité morale dans un monde dépourvu de valeurs. Elle n'était que désir angoissé de faire entendre la voix inaudible de la culture, la voix des *Dichter und Denker*. Cette histoire se confond dans ma mémoire avec le souvenir du matin où, après la fouille de son appartement, la police confisqua mille pages de son manuscrit philosophique à mon ami, philosophe tchèque célèbre. Ce jour même, nous nous promenions dans les rues de Prague. Nous descendîmes de Hradčine, où il habitait, vers la presqu'île de Kampa ; nous traversâmes le pont Manes. Il essayait de plaisanter : comment les flics allaient-ils déchiffrer son langage philosophique, plutôt hermétique ? Mais aucune plaisanterie ne pouvait calmer l'angoisse, ne pouvait remédier à la perte de dix ans de travail que représentait ce manuscrit, dont le philosophe n'avait aucune copie.

Nous discutâmes la possibilité d'adresser une lettre ouverte à l'étranger pour faire de cette confiscation un scandale international. Il nous était clair qu'il fallait s'adresser non pas à une institution ou à un homme d'État, mais seulement à une personnalité placée au-dessus de la politique, à quelqu'un qui représentât une valeur indiscutable, communément admise en Europe. Donc à une personnalité de la culture. Mais où était-elle ?

Subitement, nous comprîmes que cette personnalité n'existait pas. Oui, il y avait de grands peintres, dramaturges et musiciens, mais ils n'occupaient plus dans la société la place privilégiée des autorités morales que l'Europe accepterait comme ses représentants spirituels. La culture n'existait plus comme le domaine où se réalisaient les valeurs suprêmes.

2. Enfin, après une longue hésitation, il a quand même envoyé cette lettre à Jean-Paul Sartre. Oui, c'était encore la dernière grande figure mondiale de la culture : pourtant, c'était justement lui qui, à mes yeux, par sa conception de « l'engagement », avait posé la base théorique d'une abdication de la culture comme force autonome, spécifique et irréductible. Quoi qu'il en soit, il a réagi à la lettre de mon ami promptement par un texte publié dans *Le Monde*. Sans cette intervention, je ne crois pas que la police aurait rendu enfin (près d'un an plus tard) le manuscrit au philosophe. Le jour de l'enterrement de Sartre, le souvenir de mon ami pragueois me revenait à l'esprit : maintenant, sa lettre n'aurait plus trouvé aucun destinataire.

Nous marchâmes vers la place de la vieille ville dans le voisinage de laquelle j'habitais alors, et nous sentîmes une immense solitude, un vide, le vide de l'espace européen d'où la culture s'en allait lentement <sup>2</sup>.

Le dernier souvenir de l'Occident que les pays centre-européens gardent de leur propre expérience est celui de la période 1918-1938. Ils y tiennent plus qu'à n'importe quelle autre époque de leur histoire (les sondages effectués clandestinement le prouvent). Leur image de l'Occident est donc celle de l'Occident d'hier ; de l'Occident où la culture n'avait pas encore cédé tout à fait sa place.

En ce sens je voudrais souligner une circonstance significative : les révoltes centre-européennes n'étaient pas soutenues par les journaux, par la radio ou par la télévision, c'est-à-dire par les médias. Elles étaient préparées, mises en œuvre, réalisées par des romans, par la poésie, par le théâtre, par le cinéma, par l'historiographie, par des revues littéraires, par des spectacles comiques populaires, par des discussions philosophiques, c'est-à-dire par la culture. Les *mass media* qui, pour un Français ou un Américain, se confondent avec l'image même de l'Occident contemporain, ne jouèrent aucun rôle dans ces révoltes (ils étaient complètement asservis par l'État) <sup>3</sup>.

C'est pourquoi, quand les Russes occupèrent la Tchécoslovaquie, la première conséquence en fut la destruction totale de la culture tchèque en tant que telle. Le sens de cette destruction fut triple ; premièrement, on détruisit le centre de l'opposition ; deuxièmement, on mina l'identité de la nation afin qu'elle pût être plus facilement digérée par la civilisation russe ; troisièmement, on mit une fin violente à l'époque des Temps modernes, c'est-à-dire à cette époque où la culture représentait encore la réalisation des valeurs suprêmes.

C'est cette troisième conséquence qui me paraît la plus importante. En effet, la civilisation du totalitarisme russe est la négation radicale de l'Occident tel qu'il était né à l'aube des Temps modernes, fondé sur l'ego qui pense et qui doute, caractérisé par la création culturelle conçue comme l'expression de cet ego unique et inimitable. L'invasion russe a jeté la Tchécoslovaquie dans l'époque « après culture » et l'a rendue ainsi désarmée et nue face à l'armée russe et à la télévision omniprésente de l'État.

3. Il faut pourtant mentionner une célèbre exception : pendant les premiers jours de l'occupation russe de la Tchécoslovaquie, ce furent la radio et la télévision qui, par leurs émissions clandestines, jouèrent un rôle tout à fait remarquable. Mais même alors, c'était toujours la voix des représentants de la culture qui y dominait.

Encore ébranlé par cet événement triplement tragique qu'était l'invasion de Prague, je suis venu en France et j'ai essayé d'expliquer à mes amis français le massacre de la culture qui eut lieu après l'invasion : « Imaginez ! On a liquidé toutes les revues littéraires et culturelles ! Toutes, sans exception ! Cela ne s'est jamais passé dans l'histoire tchèque, même pas sous l'occupation nazie pendant la guerre ! »

Or mes amis me regardaient avec une indulgence embarrassée dont je compris le sens plus tard. En effet, quand on liquida toutes les revues en Tchécoslovaquie, la nation tout entière le savait, et elle ressentit avec angoisse la portée immense de cet événement<sup>4</sup>. Si en France ou en Angleterre toutes les revues disparaissaient, personne ne s'en apercevrait, même pas leur éditeur. À Paris, même dans le milieu tout à fait cultivé, on discute pendant les dîners des émissions de télévision et non pas des revues. Car la culture a déjà cédé sa place. Sa disparition, que nous vécûmes à Prague comme une catastrophe, un choc, une tragédie, on la vit à Paris comme quelque chose de banal et d'insignifiant, d'à peine visible, comme un non-événement.

Après la destruction de l'Empire, l'Europe centrale a perdu ses remparts. Après Auschwitz, qui balaya la nation juive de sa surface, n'a-t-elle pas perdu son âme ? Et après avoir été arrachée à l'Europe en 1945, existe-t-elle encore ?

Oui, sa création et ses révoltes indiquent qu'elle « n'a pas encore péri ». Mais si vivre veut dire exister dans les yeux de ceux qu'on aime, l'Europe centrale n'existe plus. Plus précisément : dans les yeux de son Europe aimée, elle n'est qu'une partie de l'Empire soviétique et rien de plus et rien de plus.

Et pourquoi s'en étonner ? Par son système politique, l'Europe centrale est l'Est ; par son histoire culturelle, elle est l'Occident. Mais puisque l'Europe est en train de perdre le sens de sa propre identité culturelle, elle ne voit

dans l'Europe centrale que son régime politique ; autrement dit : elle ne voit dans l'Europe centrale que l'Europe de l'Est.

L'Europe centrale doit donc s'opposer non seulement à la force pesante de son grand voisin, mais aussi à la force immatérielle du temps qui, irréparablement, laisse derrière lui l'époque de la culture. C'est pourquoi les révoltes centre-européennes ont quelque chose de conservateur, je dirais presque d'anachronique : elles tentent désespérément de restaurer le temps passé, le temps passé de la culture, le temps passé des Temps modernes, parce que seulement dans cette époque-là, seulement dans le monde qui garde une dimension culturelle, l'Europe centrale peut encore défendre son identité, peut encore être perçue telle qu'elle est.

Sa vraie tragédie n'est donc pas la Russie, mais l'Europe. L'Europe, cette Europe qui, pour le directeur de l'agence de presse de Hongrie, représentait une telle valeur qu'il était prêt à mourir pour elle, et qu'il mourut. Derrière le rideau de fer, il ne se doutait pas que les temps ont changé et qu'en Europe l'Europe n'est plus ressentie comme valeur. Il ne se doutait pas que la phrase qu'il envoya par télex au-delà des frontières de son pays avait l'air désuète et ne serait jamais comprise.

4. L'hebdomadaire *Literarni noviny* (Journal littéraire), tiré à trois cent mille exemplaires (dans un pays de dix millions d'habitants), fut édité par l'Union des écrivains tchèques. C'est lui qui, pendant des années, prépara le Printemps de Prague et en fut ensuite la tribune. Par sa structure, il ne ressemblait pas aux hebdomadaires du type de *Time* qui, tous pareils, se sont répandus dans l'Amérique et l'Europe. Il était vraiment littéraire : on y trouvait de longues chroniques sur l'art, des analyses de livres. Les articles consacrés à l'histoire, à la sociologie, à la politique étaient écrits non par des journalistes mais par des écrivains, des historiens et des philosophes. Je ne connais aucun hebdomadaire européen de notre siècle qui ait joué un rôle historique aussi important et qui l'ait joué aussi bien. Les tirages des mensuels littéraires tchèques se situaient entre dix mille et quarante mille exemplaires, et leur niveau était, en dépit de la censure, remarquable. En Pologne, les revues ont une importance comparable : aujourd'hui, on y compte des centaines (!) de revues clandestines !

Ispahan, 1962. Mohammad Reza Pahlavi, shah d'Iran, distribue des titres de propriété à des paysans lors d'une cérémonie.



PETITE HISTOIRE D'UN GRAND LIVRE

# Le Shah de Ryszard Kapuściński

FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE

En 1979, le dernier shah d'Iran est renversé par une révolution qui accouche de la République islamique. Quand la rue gronde, quarante-trois ans plus tard, contre cette dictature, l'écrivain François-Henri Désérable parcourt le pays pour préparer son livre *L'Usure d'un monde* (Gallimard). Depuis le toit-terrasse d'un café, il découvre *Le Shah*, écrit entre 1979 et 1981 par le grand reporter polonais Ryszard Kapuściński.

La première fois qu'on m'a dit « Kapuściński, il faut lire Kapuściński ! », j'ai noté sur mon téléphone : Kapouchinsky. Ça n'est pas simple, cela demande un peu de pratique, pas mal de temps, mais on finit par y arriver, on finit par savoir l'orthographe, ce nom pas possible. Par coquetterie, on prend soin de placer l'accent aigu sur le « s » et le « n » – un accent sur des consonnes, vu de chez nous : quelle idée ! Et puis, avec le temps, comme tous ses admirateurs, un beau jour on ampute son patronyme, et par apocope on dit Kapu (tout simplement Kapu).

Thomas Hoepker/Magnum Photos

C'est par son livre le plus connu que je suis entré dans Kapu. J'avais pour projet de traverser l'Afrique du Cap au Caire (je ne l'ai pas fait) et, avant de partir, une amie m'avait recommandé de lire *Ébène* (Pocket). Quand paraît, en 1998, le récit de ses « aventures africaines », le reporter polonais a derrière lui quarante ans d'Afrique : il l'a sillonnée du Ghana au Tanganyika en passant par le Nigeria, le Rwanda, l'Éthiopie, etc., toujours en « évitant les itinéraires officiels, les palais, les hommes importants et la grande politique », préférant se déplacer « en camion de fortune, courir le désert avec des nomades, être l'hôte de paysans de la savane tropicale ». Témoin d'à peu près toutes les guerres d'indépendance, d'à peu près toutes les luttes des peuples opprimés, il en a tiré des reportages pour la presse polonaise, qu'il a remaniés avant de les réunir, à 66 ans, dans ce livre auquel je ne sais comment rendre un hommage à la mesure de

la jubilation que j'ai pu éprouver à le lire, sinon peut-être en disant ceci : après en avoir tourné la dernière page, je suis descendu à la librairie des Abbesses, à Paris, à côté de chez moi, et j'ai fait une razzia sur les Kapuściński : *Il n'y aura pas de paradis* (Pocket), *Mes voyages avec Hérodote* (Pocket), *Le Négus* (Flammarion) et *Le Shah* (Flammarion) ont rejoint ma bibliothèque, et les jours suivants je les ai tous lus sauf *Le Shah*. Pour ce dernier, j'ai attendu d'être en Iran.

Ils ne sont pas si nombreux, ces livres dont on peut dire précisément où, quand et dans quelles circonstances on les a lus. Mais pour

*Le Shah*, c'est facile. Quand ? Fin novembre 2022, trois après-midi d'affilée. Où ? À Yazd, sur le toit-terrasse de l'Iranian Old Cafe qui surplombe la vieille ville, avec ses minarets, ses mosquées, ses maisons en pisé que rafraîchissent les badgirs, d'immenses cheminées à fentes verticales qui attrapent le vent et le font circuler. Dans quelles circonstances ? Celles d'un soulèvement populaire contre le régime de la République islamique. Deux mois plus tôt, à Téhéran, les agents de la police des mœurs avaient arrêté Mahsa Amini, 22 ans, venue rendre visite à son frère. Parce



Téhéran, 1997. Les bottes vides du dernier shah d'Iran, à côté du palais de Saadabad, symbolise la dynastie déchue des Pahlavi.

qu'elle portait négligemment le voile islamique, ils l'avaient embarquée dans un fourgon, et si bien tabassée qu'en arrivant au commissariat elle avait perdu connaissance, elle était tombée dans le coma : quelques jours plus tard, on l'avait enterrée au cimetière d'Aichi, un petit village à côté de Saqqez, au Kurdistan iranien. Il y avait foule ce

jour-là, et quelqu'un s'était mis à crier en kurde : « *Jin, jîyan, azadî* », et tous, en chœur, avaient repris le slogan, et ce qui aurait pu rester comme une révolte éphémère circonscrite au cimetière d'Aichi et matée promptement par les forces du régime était devenu un mouvement de contestation durable (et durement réprimé) à travers tout l'Iran : de Tabriz au Baloutchistan en passant par Téhéran, le cri du cœur s'était propagé, « *Jin, jîyan, azadî!* » était devenu en persan « *Zan, zendegi, azadî!* », et bientôt le monde entier avait su ce qu'ils voulaient dire, ces trois mots : « Femme, vie, liberté ! »

A. Abbas/Magnum Photos

En lisant, à Yazd, fin novembre 2022 donc, *Le Shah* de Kapuściński, ça n'est pas la chronique d'une révolution advenue quarante-trois ans plus tôt que j'avais l'impression d'avoir sous les yeux, non, c'était celle de l'Iran d'aujourd'hui, à la différence que les opprimés d'hier étaient passés du côté des oppresseurs : victimes sous le régime du Shah, les barbus enturbannés étaient, sous celui de la République islamique, devenus des bourreaux. C'est en mars 1979 que Kapu arrive en Iran. Le 16 janvier, après trente-sept ans au pouvoir, le Shah a quitté le pays ; le 1<sup>er</sup> février, son principal opposant, l'ayatollah Khomeiny, est rentré d'exil et le 3 mars, un référendum a établi la République islamique. Kapu s'installe dans un hôtel de Téhéran et, quand il n'est pas dans sa chambre au plancher jonché de journaux, de photos et de notes, c'est qu'il est dans la rue, à recueillir inlassablement les témoignages de ceux qui ont vécu sous le règne du Shah, et qui voient dans la République islamique le salut de l'Iran après des décennies d'ingérence occidentale. Le Polonais écrit deux reportages pour l'hebdomadaire *Kultura*, un premier qui paraît en avril 1979, un second en 1981. L'année suivante, il les rassemble et les publie sous la forme d'un livre – deux cents pages étincelantes et, surtout, d'une actualité si brûlante qu'en les lisant aujourd'hui on croit presque lire le journal du matin.

Comment ne pas songer, quand il parle de la peur qu'ont les Iraniens de la Savak, la police politique du Shah, à celle que leur inspirent aujourd'hui les miliciens du régime ? Comment ne pas songer, quand il détaille les méthodes de torture (et rapporte, par exemple, le cas d'un ayatollah dont on a violé la fille en sa présence, et pour l'obliger à regarder on lui brûlait les paupières avec des cigarettes), comment ne pas songer à ces mêmes méthodes qu'on retrouve aujourd'hui dans les geôles de la République

islamique, où le viol est monnaie courante et où les prisonniers politiques sont régulièrement passés à tabac ? Comment ne pas songer, quand il dénonce les disparitions et les exécutions sommaires, à ces images de jeunes hommes qui, pour avoir osé défier le régime, ont été pendus à l'aube au bout d'une grue ? Comment ne pas songer, quand il évoque la façon qu'avait le Shah de s'approprié à son seul profit les richesses pétrolières du pays, aux Gardiens de la révolution qui contrôlent les secteurs clés de l'économie et s'enrichissent sur le dos des 88 millions d'Iraniens ? Comment ne pas songer, quand il écrit : « Plus que les explosifs et les poignards, ce sont les mots qui sont la bête noire des tyrans, les mots qu'ils ne peuvent contrôler, qui circulent librement, clandestinement, subversivement, les mots qui ne sont pas engoncés dans un uniforme de gala ni tamponnés d'un cachet officiel », oui, comment ne pas songer aux innombrables moyens (journalistes emprisonnés, réseaux sociaux bloqués, Internet censuré) déployés par le régime des mollahs pour étouffer ces mots-là ? Et en lisant que « tous les livres sur toutes les révolutions commencent par un chapitre sur la corruption du pouvoir chancelant ou sur la misère et les souffrances du peuple, alors que le premier chapitre devrait parler de la psychologie des insurgés, de la manière dont un homme humilié, terrifié, brisé soudain le cercle de la peur », comment ne pas songer à ces milliers de femmes qu'on a vues jeter leur voile au feu et danser autour du brasier, et que la police des mœurs empêche d'aller cheveux au vent dans les rues du pays ?

Si l'on veut saisir ce qu'il se passe aujourd'hui en Iran, le mieux, c'est encore de lire ou relire les pages écrites voici plus de quarante ans par l'un des plus grands écrivains polonais, « sorcier suprême du reportage », comme l'appelait John le Carré.



**SVETLANA ALEXIEVITCH  
LES CERCUEILS DE ZINC**

« Il a tué quelqu'un... Mon fils... avec le tranchoir dont je me sers pour découper la viande... Il est revenu de la guerre, et là, il a tué quelqu'un... [...] Quelque temps après on a annoncé à la télé et dans le journal du soir que des pêcheurs avaient trouvé un corps dans le lac... En morceaux... Une amie me téléphone et elle me dit : "Tu as vu ? Un crime de professionnel... La signature afghane." » Pendant quatre ans, Svetlana Alexievitch a recueilli en URSS la parole de mères, épouses, soldats... témoins, acteurs de la guerre des Soviétiques en Afghanistan, qui fut le crépuscule de l'URSS. La guerre en Ukraine, au bilan russe autrement plus lourd, sera-t-elle celui de la Russie ?

Traduit du russe par W. Berelowitch et B. du Crest. Actes Sud, 2018, 336 p.

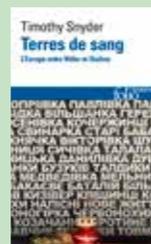


**YOURI RYTKHËOU  
L'ÉTRANGÈRE  
AUX YEUX BLEUS**

1947. Anna, thésarde en ethnographie à Leningrad, débarque dans l'Extrême-Orient russe, au bord du détroit de Béring, pour étudier les Tchouktches, éleveurs de rennes, et

« décrire la vie d'un peuple primitif de l'intérieur ». Elle épouse un jeune Tchouktche, intègre les codes de sa tribu, s'initie au chamanisme. Jusqu'à délaissé son projet de thèse. Un jour, les hommes de Staline décident de collectiviser troupeaux et terres. Leur message est clair : « Comme les fascistes allemands, vous devez capituler sans condition. »

Traduit du russe par Yves Gauthier. Actes Sud, 2002, 288 p.



**TIMOTHY SNYDER  
TERRES DE SANG**

Entre 1933 et 1945, 14 millions de personnes sont tuées par l'Allemagne nazie et l'Union soviétique stalinienne dans un même territoire, que l'historien américain Timothy Snyder, aujourd'hui très engagé en faveur de Kyiv, appelle les « terres de sang » et qui s'étend de la Pologne centrale à la Russie occidentale en passant par l'Ukraine, le Bélarus et les pays Baltes. Plus de la moitié sont morts de faim, fauchés par les famines préméditées par Staline, principalement en Ukraine, et l'affamement par Hitler des prisonniers de guerre soviétiques. Selon Snyder, ils aident à comprendre la guerre russe d'aujourd'hui : « À partir de 2013, les dirigeants et propagandistes russes, tenants d'un nouveau colonialisme, ont imaginé d'anéantir les Ukrainiens voisins, ou les ont présentés comme des "sous-Russes".

Ils ont décrit l'Ukraine comme une entité artificielle, sans histoire, sans culture ni langue, soutenue par un conglomérat de Juifs, de gays, d'Européens et d'Américains. »

Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat. Folio Histoire 2019, 848 p.



**MARIA STEPANOVA  
EN MÉMOIRE  
DE LA MÉMOIRE**

Dans un pays qui n'a jamais fait son examen de mémoire, l'écrivaine et journaliste russe Maria Stepanova plonge dans celle de sa famille. Et découvre que les mensonges de la grande histoire soviétique déteignent sur la petite histoire d'une famille juive moscovite. Comment expliquer, autrement, ces lettres du front de la Seconde Guerre mondiale d'un grand-oncle qui écrit « Tout va bien » ? Comment comprendre, sinon, le ton de fausset de son père dans ses missives des années 1960, alors qu'il participe au projet du cosmodrome de Baïkonour ? Maria Stepanova, 51 ans, exilée à Berlin après avoir fondé à Moscou le média Colta.ru, interdit en mars 2022, tente de rassembler les pièces d'un puzzle insaisissable. Le résultat est fascinant. Commencé à l'âge de 10 ans sur un cahier d'école, publié en russe en 2017, *En mémoire de la mémoire* s'appuie sur l'histoire intime de la tante, Galia. S'y ajoutent en fines

digressions les récits de la mère, de vieilles photos et des lettres. Les vestiges d'un siècle de vie en Russie dont il reste surtout ces pages, une histoire échevelée pour un avenir pour le moins incertain.

Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard. Stock, 2022, 592 p.



**ANNA POLITKOVSKAÏA  
TCHÉTCHÉNIÉ,  
LE DÉSHONNEUR RUSSE**

« Essayez de publier cela. Les mères russes doivent savoir ce que font ici leurs fils », dit un jour un Tchétchène à Anna Politkovskaïa. La journaliste russe raconte. Les raids de nuit dans les maisons de Grozny ; les soldats russes qui pillent, frappent, violent, assassinent, juste parce qu'ils ont envie d'une bière et qu'il n'y en a pas ; et quand il n'y a plus rien à piller chez les Tchétchènes, les exactions des soldats entre eux. Elle court les hôpitaux, interroge victimes et bourreaux. Presque seule témoin russe des deux guerres de Tchétchénie, elle risque sa vie. Le dernier chapitre de son livre semble aujourd'hui prémonitoire : « Je n'aime pas le président de mon pays. [...] Il y a beaucoup de raisons à cela, mais la principale se trouve être la seconde guerre tchétchène dans laquelle toute la société s'est enlisée. [...] Poutine et avec lui son peuple ont donné leur bénédiction en Russie à ce qu'aucun pays ne peut approuver, à l'exception de

ceux qui ont un penchant pour le totalitarisme. À savoir une corruption basée sur le sang ; des milliers de victimes qui ne provoquent ni étonnement ni protestation ; une armée rongée par l'anarchie militaire ; un esprit chauvin au sein de l'appareil gouvernemental, qui se fait passer pour du patriotisme ; une rhétorique effrénée de l'État fort ; un racisme antitchétchène, officiel et populaire, avec des métastases qui s'étendent à d'autres peuples de la Russie... Je n'aime pas Poutine, parce que, pour s'asseoir sur le trône et régner en maître [...], il a encouragé la gangrène morale de la Russie. » Anna Politkovskaïa a été assassinée le 7 octobre 2006, le jour de l'anniversaire de Poutine.

Traduit du russe par Galia Ackerman. Buchet/Chastel, 2003, 187 p.

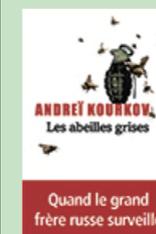


**SERHIY JADAN  
L'INTERNAT**

Dans une ville que l'on devine être Kharkiv, dans l'est de l'Ukraine, la guerre a commencé. Un jeune prof, Pacha, part à pied chercher son neveu de 13 ans dans son internat. Les rues sont chargées d'une odeur de sang et de métal. Des tirs d'obus percent parfois le silence de la neige et du brouillard. Un aller-retour halluciné, qui se lit d'une traite. L'auteur, Serhiy Jadan, est une star en Ukraine. Il est tout à la fois chanteur de rock, poète, romancier et chef de file du mouvement littéraire

né de cette tragédie européenne qui, pour les Ukrainiens, a démarré en 2014 avec la sécession du Donbass, fomentée par la Russie. Dans les années 1920, Kharkiv a été le berceau d'un puissant courant culturel, l'avant-garde ukrainienne, à la faveur de la courte indépendance du pays (1917-1922). C'était un art jeune et audacieux qui n'allait pas tarder à changer de nom. Dès 1933, Staline tue un par un ces centaines d'écrivains et artistes : le mouvement s'appelle désormais la Renaissance fusillée. Il reste pourtant l'énergie de ces années folles chez Serhiy Jadan, figure incontestable de Kharkiv aujourd'hui. Entre deux concerts pour les soldats sur le front, il livre, casque sur la tête, des vivres et des médicaments dans les tranchées, transporte des blessés. Pour lui, la liberté n'a rien d'abstrait, elle se défend.

Traduit de l'ukrainien par Iryna Dmytrychyn. Noir sur blanc, 2022, 272 p.



**ANDREÏ KOURKOV  
LES ABEILLES GRISES**

En 1996, dans *Le Pingouin*, roman drolatique qui l'a fait connaître, le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe racontait l'histoire d'un auteur au chômage qui adoptait un pingouin au zoo de Kyiv. Dans *Les Abeilles grises*, son personnage est un apiculteur dévoué, dernier habitant d'un village de la « zone grise ». Voilà les abeilles effrayées par le bruit des obus et

l'apiculteur forcé, pour leur trouver des fleurs, de se lancer dans une odyssée picaresque qui le mène jusqu'en Crimée, là où, pour Kourkov, réside « le grand tournant » de l'agression russe. Un roman à l'humanité et à l'humour désarmants.

Traduit de l'ukrainien par Paul Lequesne. Liana Levi, 2022, 400 p.



**IOURI TYNIANOV  
LA MORT  
DU VAZIR-MOUKHTAR**

Il est officier, diplomate au service de l'Empire russe et poète, auteur d'une pièce censurée que tout le monde a lue sous le manteau : *Du malheur d'avoir de l'esprit*. En 1828, Alexandre Griboïedov rentre à Saint-Pétersbourg auréolé de gloire : il a imposé à l'Empire perse le traité de Turkmanchaï, qui fait basculer l'Arménie et l'Azerbaïdjan dans l'Empire des Romanov. Il rêve d'une compagnie russo-caucasienne pour exploiter la région, mais le tsar l'envoie à Téhéran comme ambassadeur, où il est assassiné avec tout le personnel de l'ambassade par les marchands du bazar. Il aurait protégé des Arméniennes échappées du harem du shah. Il s'agirait plutôt d'un complot ourdi par le Britannique John McNeill, russophile notoire. *La Mort du Vazir-Moukhtar* est un grand roman de Iouri Tynianov, écrit en 1928, dans une langue étincelante.

Traduit du russe par Lily Denis. Folio, 2017, 712 p.

# KK

DES ROMANS  
ET DES ESSAIS,  
QUI PARLENT  
D'IMPÉRIALISME.

# BALADES SONORES

MICHKA ASSAYAS

J'ai un souvenir très précis de l'Est, de l'Est profond, si l'on peut dire. C'était en 1974, j'avais 15 ans. J'étudiais le russe, première langue, au lycée Blaise-Pascal à Orsay et je m'étais inscrit à un voyage linguistique. Destination Sotchi, la station balnéaire du Caucase. Mon premier souvenir : après notre arrivée à Moscou et notre transport par autocar à l'hôtel Rossia (qui brûlera quelques années plus tard), une employée me conduit dans ma chambre. Elle referme la porte, s'adosse les bras croisés et désigne du menton ma valise : « Tu as quoi là-dedans ? » Je mets quelques secondes avant de comprendre qu'elle veut savoir si j'ai des jeans, des cigarettes, des chewing-gums. Qu'est-ce que j'ai bien pu lui donner ? Un stylo bille, peut-être. Après les cours du matin, nous retrouvons une bande de garçons de notre âge qui rôde autour de la Beriozka, un magasin réservé aux touristes dans lequel on trouve certains produits de l'Ouest capitaliste (Coca-Cola, entre autres) que l'on ne peut acheter qu'en devises étrangères après avoir présenté son passeport. Le jeune gauchiste que je prétends être croit savoir que l'URSS est une prison à ciel ouvert, cependant une bonne partie de mes camarades, inscrits aux Jeunesses communistes, soutiennent que ce pays représente un modèle enviable de société. La liberté d'expression n'existe pas ? Les « libertés formelles » ne sont pas nécessaires dans un pays où règne l'égalité. Le droit de grève est interdit ? Il existe d'« autres façons de régler les conflits ». Les gens n'ont pas le droit de quitter leur pays ? Quelle importance, ils ont tout ce qu'ils veulent chez eux. En chemin vers l'école, je polémique avec une jeune communiste française qui a réponse à tout. Le ton monte vite. La prof russe qui nous guide

tente d'arbitrer le conflit : « *Éto razniy* », c'est différent, ce sont deux systèmes qu'on ne peut pas comparer. Des affiches aux lettres géantes proclament : « *Kommounizm pobiédit* » (le communisme vaincra). Je suis impressionné par le grand bol en plastique fixé à l'entrée de l'autocar qui nous emmène, dans lequel chacun verse quelques kopeks. Lorsque le véhicule est bondé et que les voyageurs du fond ne peuvent pas atteindre la tirelire, une chaîne humaine fait glisser les pièces de main en main. Sur une grande place à Sotchi, un distributeur de soda gratuit offre un jus de bouleau gazeux, très rafraîchissant. Tout le monde boit dans le même verre. On le nettoie en le retournant et en le pressant sur une grille qui déclenche un jet d'eau. En France, l'appareil aurait été vandalisé et le verre unique aurait disparu en moins d'un quart d'heure.

La bande des garçons nous emmène nous balader dans les forêts subtropicales du Caucase. À ma grande stupeur, ils me parlent de groupes anglais de musique « progressive » très réputés : King Crimson, Gentle Giant. Leurs albums sont évidemment introuvables en URSS, mes camarades ont dû les découvrir sur des programmes de radios occidentales diffusés sur ondes courtes. On fraternise. Mon père m'a suggéré de rapporter une antiquité locale. J'en parle au plus dégourdi de la bande qui m'entraîne dans la cave de ses parents. Il fouille longuement dans un tas de charbon pour en extraire un antique samovar noirci qu'il entreprend de nettoyer en l'astiquant grâce à un gros cornichon coupé en deux. Le cuivre réapparaît miraculeusement. En échange, j'offre mon sweatshirt orange affichant le nom d'une université américaine. Je me sépare en outre

à regret de mon t-shirt « Hara-Kiri, journal bête et méchant » qui obtient lui aussi un grand succès.

Le rock est mal vu en Union soviétique, ainsi, d'ailleurs, que dans toute l'Europe de l'Est. Il en existe néanmoins des ersatz. Il s'agit de groupes subventionnés, contrôlés par l'État, présentant à la jeunesse la version acceptable d'une musique autrement considérée comme nihiliste et décadente. Dans l'excellent film russe *Leto* (de Kirill Serebrennikov, 2018) dont l'action se situe dans les années 1980, on voit le parolier d'un groupe de rock obligé d'expliquer et justifier les textes de ses chansons devant une commission de censure. Les musiciens qui donnent des concerts hors la loi sont jetés en prison, comme c'est le cas aujourd'hui dans certains pays du Moyen-Orient.

Le hasard a voulu qu'à l'occasion des Eurockéennes de Belfort, en juin dernier, j'aie la chance d'interroger Eugene Abdukhonov, le bassiste du groupe de metal ukrainien Jinjer (en photo), fondé il y a une dizaine d'années à Donetsk. « On avait tous d'autres métiers. Moi, j'étais prof d'anglais. Et puis, en 2014, la guerre a éclaté. On a compris qu'il ne serait plus possible de jouer et de donner des concerts, que les gens ne sortaient plus, c'était trop dangereux. D'autres s'entretenaient dans cette région. En plus, j'allais devenir père, je n'avais pas envie que mon enfant grandisse sur un territoire en guerre. Il a fallu partir. On n'avait pas d'argent. Ça a été très dur. » Eugene et ses camarades de Jinjer se sont ainsi transplantés à l'autre bout de l'Ukraine, à Lviv, près de la frontière polonaise. La qualité du groupe, la diversité

de sa palette musicale et surtout l'étonnante voix de sa chanteuse, Tatiana Shmayluk, capable de passer d'une haute voix lyrique à un grondement quasi masculin, ont suscité l'engouement des amateurs locaux. Et la réputation du groupe est vite devenue internationale. Jinjer s'est notamment produit en première partie d'un des groupes de metal les plus appréciés dans le monde, le français Gojira. « Lors de l'invasion russe, des membres de notre équipe ont dû partir au front. Nous avons pu donner de nombreux concerts, gagner pas mal d'argent et le redistribuer autour de nous. » Je lui demande comment il voit l'avenir du conflit. « Je pense que c'est insoluble, qu'on n'en verra jamais la fin. » C'est aussi ce qu'on pensait de l'Union soviétique.

Dans un livre captivant, *La Paix ou la guerre,*

*Réflexions sur le « monde russe »,* paru en 2023 aux éditions Noir sur blanc, l'écrivain russe Mikhaïl Chichkine, installé à Zurich depuis une trentaine d'années et germanophone, rapporte un échange qui s'est tenu en septembre 2022 place Pouchkine, à Moscou, entre un correspondant de presse et une jeune manifestante antiguerre (il y avait ce jour-là environ 1500 personnes). « Tu n'as pas peur ? — Si ! a-t-elle répondu. Et pas qu'un peu ! — Mais alors, pourquoi es-tu ici ? — Ceux d'en haut nous ont tout pris dans ce pays. Je suis venue pour qu'ils ne me prennent pas mon avenir. » Cette jeune fille, conclut Chichkine, « est l'avenir de la Russie ». Comme Jinjer est assurément celui de l'Ukraine.

**MICHKA ASSAYAS** est écrivain et critique musical. Ancien de *Rock&Folk*, *Libération* et *Les Inrockuptibles*, il produit et anime l'émission *Very Good Trip* sur France Inter. Son dernier ouvrage, *Very Good Trip, Une histoire intime de la musique*, est paru en 2022 chez GM Éditions.



# KOMETA FILMS

Un tortionnaire avec des remords.  
Une pilote de drone ukrainienne  
meurtrie par la guerre. Greta Garbo  
en agente de Moscou...  
Notre sélection.

## NINOTCHKA

Ernst Lubitsch,  
comédie, États-Unis, 1939

Paris, fin des années 1930, un quai de gare. Trois Soviétiques inquiets ont rendez-vous avec un « camarade » de Moscou. Un envoyé du ministère du Commerce chargé de les mettre au pas. Ils ont en effet mené la grande vie à Paris, négligeant de vendre les bijoux d'une grande-duchesse, dont l'argent doit servir à acheter des tracteurs pour nourrir le peuple. Sur le quai, une femme, visage fermé, valises à la main. Le camarade est UNE camarade et elle a le visage de Greta Garbo. Dix ans avant la guerre froide, Ernst Lubitsch et son scénariste Billy Wilder – tous deux juifs allemands ayant fui le nazisme – racontent l'Union soviétique stalinienne (et la France) à la sauce Hollywood, entre clichés et ironie. « J'adore les Russes. Votre plan quinquennal me fascine depuis quinze ans », lance à Ninotchka un Parisien en amoureux. L'austère Soviétique se laissera-t-elle distraire ? Le dénouement est plus subtil qu'on ne l'imagine.



Studio PUBLIATY STIL / Public domain



Kinovieta

## LE CAPITAINE VOLKONOGOV S'EST ÉCHAPPÉ

Natalia Merkoulouva et Alexeï Tchouпов,  
thriller, Russie, 2023

1938, au cœur des purges staliniennes. Crâne rasé, corps musclé, Fedia Volkonogov, officier du NKVD<sup>1</sup>, est un des bras armés d'une injustice aveugle. En cette période de plomb – plus de 700 000 morts en deux ans –, on torture des suspects par milliers. Ils ont la mauvaise nationalité, une attitude questionnable, ou un voisin qui les accuse d'une faute imaginaire afin de récupérer leur appartement. Pour purger la société de ses ennemis de demain, Fedia doit arracher les confessions de crimes non advenus. Pour sauvegarder les apparences de l'État de droit, il a besoin d'aveux. Mais un jour, le voilà suspect à son tour. Alors sa conscience s'éveille, le dévoué fonctionnaire devient un homme en fuite pourchassé par un ancien collègue. Un paria voué à subir ce qu'il a infligé à d'autres pendant des années.

*Le Capitaine Volkonogov s'est échappé* possède un temps d'avance. La « rétro-utopie » tient de la dystopie du XXI<sup>e</sup> siècle. Le film expose l'état des esprits vingt ans après la révolution d'Octobre mais résonne avec la Russie de Poutine : la télévision comme vecteur de propagande, une épidémie comme arme de contrôle des foules qui déclenche de

1. Police politique de Staline.

folles théories complotistes, un vocabulaire (la « réévaluation » pour la purge, les « méthodes spécifiques » pour la torture) qui rappelle la novlangue de l'« opération militaire spéciale ». Le film égrène les attitudes de l'« homo sovieticus » face à la répression. La résignation succède à l'incrédulité, la folie et la méfiance guettent, la déchéance mène au suicide : une société écrasée par la violence d'État. À l'image de la grande majorité des Russes d'aujourd'hui, silencieux face à l'invasion de l'Ukraine. Les réalisateurs, eux, ont quitté la Russie. Thibaut Bruttin



Nour Films

## BUTTERFLY VISION

Maksym Nakonechnyi,  
Ukraine, drame, 2022

Ses compagnons d'armes l'appellent « Papillon », elle est pilote de drone. Lilia, combattante ukrainienne dans le Donbass, vient d'être libérée des mains des prorusses. Sonnée, sujette à des flashs traumatiques, elle a subi des tortures, elle est enceinte d'un de ses geôliers. Son compagnon, désespéré, en rage, dérive vers l'extrême droite, s'engage dans une milice qui s'attaque aux Roms. Tourné avant le 24 février 2022, ce premier film d'un réalisateur trentenaire, Maksym Nakonechnyi, raconte avec pudeur et sans manichéisme les contradictions de la société ukrainienne. Lilia, jouée par l'impeccable Rita Burkovska, semble à elle seule incarner son pays.



Zadig Productions

## SOMETHING ABOUT GEORGIA

Nino Kirtadzé,  
Géorgie, documentaire, 2009

« Ils ont tué 100 000 Tchétchènes, le Caucase n'a pas bronché. Si la Russie massacre un autre pays, le monde restera silencieux. » Quand le président géorgien Mikhaïl Saakachvili prononce cette phrase, les chars russes sont à 34 kilomètres de Tbilissi, la capitale. C'est la guerre, la vraie. Dans la nuit du 7 au 8 août 2008, la Russie a attaqué son pays, au prétexte de défendre les intérêts de l'Ossétie du Sud, une province séparatiste géorgienne. Dans les jours qui suivent, Mikhaïl Saakachvili, en bras de chemise sur un canapé en cuir, discute avec ses conseillers de la catastrophe qui arrive. Nino Kirtadzé, actrice et réalisatrice géorgienne – elle a réalisé un documentaire sur la guerre en Tchétchénie –, est derrière la caméra. Elle raconte son petit pays accolé à la menaçante Russie, dévoré depuis toujours par la peur d'être écrasé par son voisin. Tout le monde lui parle, de la vieille dame dont l'immeuble a été réduit en cendres jusqu'au président, qui se voit en héros de film de guerre. Un documentaire subjectif et brut, qui raconte sans filtre une invasion de l'intérieur.

La Moldavie, ça vous parle? Non? Normal. La photographe allemande **Andrea Diefenbach**, elle, y a passé quinze ans. Ses images poétiques à travers la campagne montrent ce pays tiraillé entre Union européenne et Russie, qui craint d'être la prochaine cible de Moscou.

**ALLONS-Y!**



C'est la rentrée, après les longues vacances d'été. Dans un village du Nord, les nouveaux sont accompagnés par des élèves des classes supérieures, selon la tradition.



En 2008, Andrea Diefenbach se trouve dans l'école d'un petit village du sud-est de la Moldavie, lorsque l'enseignante demande : « Qui, parmi vous, a des parents en Italie ? » Deux tiers des élèves lèvent la main. « C'est une chose de lire les statistiques sur les travailleurs migrants, c'en est une autre d'être dans une salle de classe froide devant trente gamins de 6 ans coiffés de bonnets de laine et de comprendre que certains n'ont pas vu leurs parents depuis des années », raconte la photographe qui se plonge alors dans le monde des sans-papiers en Italie et dans celui des enfants moldaves restés avec leurs grands-parents. Une fois son livre paru, *Land ohne Eltern* (« Pays sans parents », éd. Kehrer, 2012), Andrea Diefenbach est prise d'une passion irrationnelle, comme un besoin vital de se perdre dans les campagnes de ce confetti aux frontières de l'Ukraine et de la Roumanie, amputé d'une partie de son territoire par l'État autoproclamé et prorusse de Transnistrie. La Moldavie, ex-République soviétique, pays parmi les plus pauvres d'Europe, est alors un État corrompu tenu par une poignée d'oligarques – en 2014, 1 milliard d'euros disparaît des caisses de trois banques. « Au départ j'ai pensé que je devais tout expliquer, faire des comparaisons entre la ville et la campagne, mais à un moment donné, j'ai marché avec mes tripes. Il s'agissait de voyager-voir-photographier. »

Environ un tiers de la population adulte a quitté le pays pour travailler à l'étranger. Les seniors s'occupent des enfants.



Les possibilités d'emploi sont faibles, surtout en dehors de la capitale, Chişinău, et il n'est pas rare que les jeunes femmes abandonnent l'école et deviennent mères très tôt. Ici, les mariages sont célébrés en grand. Avec l'augmentation de la migration à l'étranger, ils sont devenus au fil des ans plus élaborés et plus coûteux.

Élection de Miss Găguzia à Comrat, capitale de la Gagaouzie, région prorusse de 160 000 habitants, qui dispose d'une large autonomie, de trois langues officielles (gagaouze, russe, roumain) et de son propre gouvernement. Deux ouvriers agricoles après le travail. Juste à côté du champ, du chou blanc est vendu sur la route. À l'époque soviétique, on appelait la Moldavie le jardin viticole et fruitier des Républiques.



La passion pour un pays qui n'est pas le sien peut-elle s'éteindre ? Quinze ans après son premier voyage, Andrea Diefenbach ne cesse d'être surprise par cette Moldavie en quête d'identité, cette terre sans gaz ni pétrole ni accès à la mer, mais dont les sols fertiles et la position stratégique autour du delta du Danube ont fait d'elle le jouet de puissants voisins – d'abord les Ottomans, puis les Russes, les Roumains... L'élection en 2020 de Maia Sandu, présidente favorable à l'intégration à l'Union européenne, puis la guerre en Ukraine ont réveillé la menace d'une invasion russe. « Mes amis moldaves ont peur, mais ils sont aussi soulagés que l'Europe s'intéresse enfin à eux », dit la photographe qui a appelé son dernier livre *Realitatea* (Hartmann Books, 2022), comme ce monde, bien réel, qui a dû attendre une guerre sur le continent européen pour être regardé.

Léna Mauger

**ANDREA DIEFENBACH.** Photographe indépendante et professeure de photographie à l'université des arts de Brême, elle a travaillé pour plusieurs magazines (*SZ Magazin*, *Brand Eins*, *Stern*, *Die Zeit*) et des organisations allemandes et internationales, ainsi que sur des projets personnels de livres photographiques et d'expositions. Son œuvre a été récompensée à de nombreuses reprises et a fait l'objet d'expositions. Son livre *Land ohne Eltern* a reçu le prix pour la photographie documentaire de la fondation Wüstenrot.

Fin mai, ces enseignantes attendent, dans l'auditorium d'une école, la cérémonie de remise des diplômes aux élèves de neuvième année, qui a lieu avant les trois mois de vacances d'été. Les ballons portent les couleurs du drapeau moldave.

# GLOSSAIRE

**À grande échelle.** En Ukraine, l'agression russe de 2014 – annexion de la Crimée, conflit du Donbass – est appelée « invasion ». Pour désigner la guerre commencée par la Russie le 24 février 2022, on ajoute « à grande échelle ».

Page 70.

**Bélarus.** Comment écrire le nom de ce pays ? « Biélorussie » est un terme russe, hérité de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand le territoire est une province de l'Empire. Une éphémère République du Bélarus a existé entre 1918 et 1919. Le nom de « Biélorussie » est à nouveau imposé par les Soviétiques lorsqu'ils reprennent le pays en 1919. À son indépendance en 1991, la nation reprend son nom, Bélarus.

Page 148.

**Bolchevik.** « Majoritaire », en russe. Après la scission avec les mencheviks – « minoritaires » – au sein du Parti ouvrier social-démocrate de Russie en 1903, les bolcheviks, partisans d'une ligne dure, imposent la violence politique en système. Ils conquièrent ainsi le pouvoir face aux courants de gauche plus démocrates, dans la foulée de la révolution de 1917. « Il faut encourager la nature de masse de la terreur », écrit Lénine en 1918. Page 70.

**Grouz 200.** Littéralement, « cargaison n° 200 ». Euphémisme russe pour qualifier les militaires tués au combat. L'armée soviétique a inventé ce code pendant la guerre en Afghanistan pour désigner le transport des corps dans les cercueils en zinc. Le terme est passé dans la langue courante. Page 88.

**Hetman.** Chef élu des clans cosaques, en Ukraine, puis chef du gouvernement civil (de la fin du XVI<sup>e</sup> à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle). Hetman veut dire « chef », de l'allemand *Hauptmann*. L'hetmanat désigne l'organisation politique des cosaques ukrainiens entre 1649 et 1764, période pendant laquelle ils se défendent tour à tour contre l'union de la Pologne et de la Lituanie, l'Empire ottoman puis la Russie, mais massacrent aussi des dizaines de milliers de juifs. Pour gagner la protection du tsar Alexis I<sup>er</sup> contre les Polonais, leur dernier chef, Bohdan Khmelnytsky, signe, en 1654, le traité de Pereïaslav. Erreur fatale : il soumet de fait son pays à la domination russe, et le hetmanat sera formellement absorbé en 1781 par Catherine II. Trois siècles plus tard, l'interprétation de ce traité secret reste un point de discorde majeur entre Kyiv et Moscou. Page 156.

**Kyiv.** Kiev est le nom russe puis soviétique de la capitale de l'Ukraine. Cette graphie symbolise la domination russe. En ukrainien, on l'écrit « Kyiv », graphie adoptée par *Kometa*. Selon ce principe, Lvov, Lougansk et Kharkov s'écrivent « Lviv », « Louhansk » et « Kharkiv ». Page 8.

**Latte citrouille.** Boisson appréciée des bobos, mais qui tire une grimace à Alexeï Navalny : « Videz votre verre de latte citrouille et faites quelque chose pour qu'advienne le jour où la Russie sera libre », s'agace l'opposant russe emprisonné. Par exemple, montez une radio, comme Vladimir le chauffagiste. Mais attention, cette audace se paie par des années de prison. Page 106.

**Lillipoutine.** Surnom donné à Vladimir Poutine par l'homme politique géorgien Mikhaïl Saakachvili. Le chef du Kremlin n'a pas apprécié. Page 24.

**Maïdan.** Ce mot d'origine arabe signifie « place publique ». Passé au persan, au turc, puis à l'ukrainien, il désigne la place

de l'Indépendance à Kyiv où prit forme, fin 2013, le mouvement Euromaïdan pour exiger un rapprochement de l'Ukraine avec l'Europe. Devenu « révolution de Maïdan » puis « révolution de la Dignité », ce soulèvement populaire pro-européen provoqua la fuite et la destitution du président prorusse Viktor Ianoukovytch en 2014. Poutine répliqua en annexant la Crimée et en envahissant le Donbass. Page 8.

**Mindfuck.** Définition empirique de la Géorgie, donnée à Emmanuel Carrère par le cinéaste polonais Paweł Pawlikowski : « La Géorgie, pour moi, c'est un *mindfuck* sans pareil : magnifique, chaleureuse, absurde, irritante, tragique. » *Mindfuck* pourrait se traduire par « nœud au cerveau ». Page 24.

**Mouton.** Du temps de l'URSS, certains Russes se moquaient des Kazakhs en les traitant de moutons, car les Kazakhs étaient des nomades, éleveurs de moutons à l'origine. « Être kazakh était une honte, relève l'historienne Botakoz Kassymbekova. Pour faire partie des “bons Kazakhs”, on devait démontrer qu'on ne comprenait pas la langue kazakhe. Le colonialisme russe s'assure que vous êtes fier de rejeter votre culture. » Page 156.

**NKVD.** La police politique de Staline, synonyme de terreur pour les Soviétiques, a absorbé en 1934 la Guépéou, qui avait elle-même succédé en 1922 à la Tchéka, créée en 1917 par le bolchevik Félix Dzerjinski, dit « Félix de fer ». Le NKVD (Commissariat du peuple aux affaires intérieures) a été remplacé en 1946 par le ministère de la Sécurité de l'État, puis en 1954 par le KGB, dissous en 1991 à la chute de l'Union soviétique. Le renseignement intérieur est désormais assuré par le FSB, que Poutine, ancien du KGB, a dirigé pendant un an, avant son accession au pouvoir fin 1999. Comme ses ancêtres depuis les années 1920, le FSB

(Service fédéral de sécurité) est installé dans l'immeuble de la Loubianka à Moscou. Page 24.

**Oudmourtie.** Sujet de la Fédération de Russie, la République d'Oudmourtie se trouve à l'est de Moscou, dans l'Oural, près du Tatarstan. On y parle l'oudmourte, langue finno-ougrienne, et dans ce pays de culture orale, le chant est une tradition forte. La capitale, Ijevsk, est la ville de Mikhaïl Kalachnikov, oui, l'inventeur de la kalach. Page 106.

**Pshonka style.** Style vulgare-kitsch gorgé de moulures et de dorures avec lequel l'ancien procureur général d'Ukraine, Viktor Pshonka, prorusse et corrompu, avait meublé sa villa. Après sa fuite en 2014, celle-ci a été pillée. Le photographe ukrainien Kostyantyn Chernichkin était là avant et après. Page 164.

**Serf de Dieu.** Soldat russe bataillant en Ukraine, pour le salut duquel mères et épouses prient sur un réseau social patriotico-religieux dans lequel l'écrivain français Iégor Gran a plongé. Page 88.

**Synthétisme métaphysique.** Concept gloubi-boulga développé par le sculpteur Tchoudnovski dans le roman *La Valise* du Russe Sergueï Dovlatov. Les collègues de l'artiste s'en inspirent au moment d'ingurgiter moult boissons alcoolisées : « Je mélange de façon intelligente, explique l'un d'eux. Scientifiquement. Mélanger la vodka et la bière, c'est une chose. Le cognac et le champagne, c'en est une autre. Je suis expert en la matière. » Page 180.

**Z.** La lettre peinte en blanc a fait son apparition sur les blindés russes envahissant l'Ukraine en février 2022. Le choix du « Z » latin, qui n'existe pas en russe, reste inexpliqué ; peut-être, au départ, un marquage lié à la zone de déploiement des engins militaires. Le « Z » est devenu le symbole du soutien au pouvoir russe et à sa guerre. Page 106.

## SVETLANA TIKHANOVSKAÏA

Elle vit en exil en Lituanie, loin de son mari, blogueur et opposant, condamné à dix-huit ans de prison au Bélarus. Quand il a été arrêté en mai 2020, elle s'est présentée à l'élection présidentielle « par amour », déclenchant un mouvement inattendu de contestation que le dictateur Alexandre Loukachenko a réprimé dans le sang, avant de servir de vassal à Vladimir Poutine. Depuis, nombre d'habitants fuient le Bélarus. Ils multiplient les pots de départ entre rires et larmes, nous confie le photographe **Vasil Shiman**. À lire page 16.

## MYKOLA HOHOL

Né en Ukraine, à l'époque province de l'Empire russe, il est parti pour Saint-Pétersbourg écrire son œuvre en russe. On lui doit *Le Nez* et *Les Âmes mortes*. Maître de la satire et de l'absurde, il est considéré par les Ukrainiens comme l'un des leurs; par les Russes aussi. Vous avez trouvé? Mykola Hohol l'Ukrainien devient Nicolaï Gogol (1809-1852) dans la transcription russe. La poétesse **Luba Yakymtchouk** évoque la terre natale du grand écrivain. À lire page 70.

## LE PATRIARCHE KIRILL

À l'époque soviétique, le patriarche de Moscou et « de toutes les Russies » – Bélarus, Russie et Ukraine – était prêtre et agent du KGB. Depuis février 2022, il soutient sans faille l'agression en Ukraine. Il assure que Poutine lutte « contre les forces du mal » et que les soldats (russes) tués seront « lavés de tous leurs péchés ». Le chef de l'Église orthodoxe, 76 ans, participe même à des réunions où députés et militaires discutent de l'« opération militaire spéciale », raconte **Igor Gran**. L'écrivain est parti en reportage virtuel dans un drôle de réseau où mères et épouses prient pour leurs soldats. À lire page 88.

## RUBEN UM NYOBE

Surnommé « Mpodol », « celui qui porte la parole des siens », l'indépendantiste camerounais a été assassiné en 1958 par l'armée française, qui a exhibé son cadavre, puis ses adversaires politiques ont pris le pouvoir, soutenus par Paris. Jusque dans les années 1990, prononcer son nom était interdit, sous peine de prison. L'historien **Achille Mbembe** le convoque et nous éclaire sur l'impérialisme, qu'il soit russe ou d'ailleurs. À lire page 138.

## CATHERINE II

Pour monter sur le trône russe en 1762, elle fomenta un coup d'État contre le tsar Pierre I<sup>er</sup>, son mari, assassiné en prison quelques jours plus tard. Née princesse d'Anhalt-Zerbst en Prusse, cette autocrate correspondait avec Voltaire et Diderot. Elle collectionnait livres et amants, dont le maréchal Potemkine qui a conquis l'Ukraine. Deux siècles plus tard, en 2014, dans le luxueux manoir d'un procureur prorusse, qui a fui Kyiv à la révolution de Maïdan, le photographe ukrainien **Kostyantyn Chernichkin** trouve une réplique kitsch de son portrait. À lire page 164.

## MAIA SANDU

Présidente de la Moldavie, l'ancienne étudiante à Harvard rêve que son pays adhère à l'Union européenne, pour s'affranchir de son passé de république soviétique. Mais elle craint que son territoire de 2,6 millions d'habitants, frontalier de l'Ukraine, soit envahi à son tour par les Russes. La photographe allemande **Andrea Diefenbach** nous révèle les charmes de cette Moldavie qu'elle arpente depuis des années. À lire page 198.

# Kometa

### Fondateurs

Perrine Daubas, Léna Mauger, Serge Michel, Grégory Rozières, Paolo Woods

### Comité consultatif

Christophe Boltanski, Flore de Borde, Emmanuel Carrère, Anna Colin Lebedev, Anastasia Forquenot de La Fortelle, Iegor Gran, Cédric Gras, Pierre Haski, Nathalie Herschdorfer, Andreï Kourkov, Jarosław Kuisz, Sofia Surgutchova

### Directeur de la publication

Serge Michel

### Directrice générale

Perrine Daubas

### Rédactrice en chef

Léna Mauger  
lena@kometarevue.com

### Rédactrice en chef adjointe

Haydée Sabéran, avec Michel Henry  
haydee@kometarevue.com

### Directeur photo

Paolo Woods  
paolo@kometarevue.com

### Iconographie

Anna Shpakova

### Directeur des contenus numériques

Grégory Rozières  
gregory@kometarevue.com

### Direction artistique

Catherine Barluet et Julie Lecœur

### Cheffe d'édition

Mahalia Rouilly

### Révision

Sarah Ahnou

### Graphiste

Hélène Zhang (stagiaire)

### Cartographie

The Shelf

### Ont participé à ce numéro

Michka Assayas, Nigina Beroeva, Thibaut Bruttin, Emmanuel Carrère, Kostyantyn Chernichkin, François-Henri Désérable, Andrea Diefenbach, Ekaterina Dvinina, Philipp Dzyadko, Anastasia de La Fortelle, Anna Gin, Alexei Gorinov, Iegor Gran, Cédric Gras, Alexander Gronsky, Sasha Kurmaz, Nicola Lo Calzo, Hala Mohammad, Lili Pankotai, Alyona Rodionova, Konstantin Salomatin, Vasil Shiman, Elena Subach, Daro Sulakauri, Luba Yakymtchouk

### Traduction

Yves Gauthier, Louise Henry, Anna Mozharova

### Réseaux sociaux

Ann-Marie Kornek, Sandra Reinflet

### Développement numérique

Karen Tschanz (*Le Temps*)

### Mécénat

Pauline Legros  
mecenat@kometarevue.com

### Diffusion

Hachette Diffusion

### Événements

Magali Tardy-Guyot

### Marketing

Médianes avec Marine Doux, Baptiste Thievelin, Juliette Cahen

### Coordination administrative et financière

Melina Ferrante-Giovanoni

### Relations presse

Alina Gurdziel  
ag@alinagurdziel.com

### Chargée de projet

Alice Deasy (alternante)

### Photogravure

Les Artisans du regard

### Cheffe de fabrication

Ingrid Boeringer

Imprimé en France par Pollina à Chasnais.  
Papier intérieur : Munken lynx 120 g de chez Artic Paper  
Papier de couverture : G print 250 g de chez Artic Paper  
Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement

Kometa est une revue trimestrielle et un site Internet publiés par Être à l'Est SAS, immatriculation 948 094 610 au RCS de Paris, au capital de 143 335 euros.  
Siège : 2, rue Seveste, 75018 Paris

Publication trimestrielle,  
dépôt légal : octobre 2023  
ISSN : en cours. CPPAP : en cours.

Pour vous abonner, vous inscrire à la newsletter et nous retrouver en ligne, rendez-vous sur [kometarevue.com](http://kometarevue.com)



Ce numéro comporte un bon d'abonnement à *Kometa*.

**« Je refuse de penser qu'une fusée  
d'une tonne et demie volant vers  
une cité-dortoir soit la norme de la vie. »**

ANNA GIN, JOURNALISTE UKRAINIENNE

**« L'Europe a toujours tendance  
à penser que ce qu'elle accomplit,  
ou ce qui lui arrive, est unique. »**

ACHILLE MBEMBE, HISTORIEN ET PHILOSOPHE CAMEROUNAIS

**« L'aviation russe a violé les jardins  
de nos maisons, nos lumières intimes, bombardé  
nos rêves, nos courages, nos hôpitaux,  
nos écoles, les chemins qui mènent à l'autre. »**

HALA MOHAMMAD, POÉTESSE SYRIENNE

**« Moscou ressemble à une scène  
de crime où on ne voit pas le crime  
mais où on sait qu'il se produit. »**

ALEXANDER GRONSKY, PHOTOGRAPHE RUSSE

**« Dans la paix qui arrivera, énonce la présidente  
de Géorgie, la Russie doit apprendre qu'elle  
a des limites. Un enfant a besoin de limites pour  
grandir, un État a besoin de frontières. »**

EMMANUEL CARRÈRE, ÉCRIVAIN FRANÇAIS

**C'EST UNE REVUE FRANCO-SUISSE QUI SE TOURNE  
VERS LE MONDE QUI SE LÈVE, RÉVÈLE DES VOIX,  
DES IMAGES, DES COURAGES, DES SILENCES, ET CROISE  
LES REGARDS POUR RACONTER NOTRE HISTOIRE.**

**Kometa**

NUMÉRO 1

Automne 2023

377-00-32113-01-2

